M 705 2.098 11 ISSN 0015-9557

FRANCE Football

● 39e ANNÉE ●
● 24 JUIN 1986 ●

11 F

● Suisse : 4,20 FS ● Luxemb. : 81 F.L. ● Belg. : 83 F.B. ● Italie : 2 500 lires.
● Canada : 2,75 dollars canadiens. ● Espagne : 320 pes. ● Maroc : 11,50 dir.
● Sénégal : 825 c.f.a. ● La Réunion : 16 F. ● Antilles franç. : 16 F.
● Gabon : 840 c.f.a. ● Côte-d'Ivoire : 775 c.f.a. ● Tunisie : 12,65 DH.

L'étoffe des champions

En quatre jours, les Bleus et Manuel Amoros ont fait barrage à l'Italie et au Brésil, les deux triples champions du monde. Pour aller jusqu'au bout de leurs idées, ils devront maintenant éliminer la RFA, revanche de Séville 1982. (Photo Patrick BOUTROUX)

FRANCE-BRESIL : 1-1 (4 pen. à 3)

Quand Bats désespère Rio

Le score est de un but partout et il reste un quart d'heure à jouer lorsque Zico s'élance pour tirer le penalty sifflé par l'arbitre roumain, M. Igna. Face-à-face pathétique entre la star brésilienne, entrée en cours de partie, et Joël Bats. Lequel, inspiré, part du bon côté et repousse énergiquement le tir. L'espoir, alors, change de camp, et Bossis, derrière Careca et Battiston, à la poursuite d'Elzo, redoublent d'attention. La défense française, et son axe central notamment, resserre les boulons. Jusqu'à la fin du temps réglementaire. Jusqu'à la fin de la prolongation au cours de laquelle tous jettent leurs dernières forces. Tous, sauf Joël Bats, qui trouve les ressources nécessaires pour s'opposer brillamment au premier coup de pied au but de l'autre grande étoile brésilienne, Socrates. Dont il dévie le tir d'une manchette qui claque encore à nos oreilles. Et qui désespère Rio, définitivement.

(Photos Jean-Claude PICHON, Patrick BOUTROUX et Richard LE MOËL)

Au dix-huitième jour, il s'éveilla...

(Photo France RICHARD)

(Photo Robert LEGROS)

Au dix-huitième jour, Platini regarda son football de près et se dit qu'il pouvait mieux faire. Alors il déploya ses jambes et d'un coup de patte souple, précis, comme Gaili et une page entière d'incertitudes. Aucun mauvais ange, fusse-t-il italien et s'appellerait-il De Napoli, ne pouvait l'arrêter (ci-dessus). L'œil de Platini passe désormais par-dessus les murailles. Comme il semblait encore incrédule, Cabrini lui a dit : « Tu sais Michel, même les mythes peuvent être pris à bras-le-corps. »

(Photo Henri SZWARC)

Le talent d'avoir de la chance

NAPOLEON demandait toujours à son entourage, avant de nommer un général : « A-t-il de la chance ? » Nous ne savons pas si Fernand Sastre, contraint de désigner un successeur à Michel Hidalgo, quand celui-ci renonça à la charge suprême de sélectionneur, s'est posé la question à propos de Henri Michel. Mais il semble, indiscutablement, qu'il ait fait le bon choix. Car l'ex-capitaine nantais, indépendamment de toutes les qualités d'intelligence, de bon sens, de compétence et d'autorité qu'on lui reconnaissait déjà du temps qu'il était joueur, semble être né sous cette petite étoile qui prélude aux grands destins.

Nous n'avons pas le temps, ici, de décortiquer la personnalité du plus jeune technicien en charge de sélection au Mundial, mais ce que nous savons de lui nous confirme dans l'idée qu'il possède le rare et mystérieux amalgame de connaissances, de sentiments et d'intuitions qui permet de se mettre en situation d'être un vainqueur. Il est ce que les Italiens appellent un « tuttologo », un spécialiste de tout. Il respire le football, naturellement, sans avoir le besoin ou l'envie d'extérioriser ses connaissances et d'expliciter ses intentions. Il va son chemin, sûr de ses certitudes, convaincu que le football est un art et un jeu reposant sur des principes immuables auxquels on ne saurait déroger. Pour lui, l'équilibre passe par la discipline collective, tout le reste appartenant aux joueurs, et le reste du reste à la petite étoile. La sienne, bien évidemment.

Entraîneur des champions olympiques 1984, en même temps que Platini et ses frères devenaient champions d'Europe, Henri Michel est en train, deux ans plus tard, de révolutionner le monde des techniciens. Bearzot, Santana, Menotti lui reconnaissent le talent et le flair d'un général, le sens tactique d'un habile manœuvrier. Ils n'évoquent pas sa chance, estimant sans doute que celle-ci appartient aux audacieux. Ils s'inclinent, en même temps que les deux « tri Campeao », Italie (1934, 1938, 1982) et Brésil (1958, 1962, 1970) baissent pavillon, à quatre jours d'intervalle, devant notre merveilleuse équipe de France.

A vrai dire, au sortir de Jalisco, dans la chaleur orageuse de Guadalajara, nous ne savons pas par où et par qui commencer. Un torrent d'images, parti de notre tête, se déverse le long de notre moelle épinière. Il nous rappelle qu'un match a existé, qu'il a effacé Séville et qu'il restera, pour longtemps, le plus fabuleux spectacle sportif qu'il ait été donné au monde de voir. Si, comme disent les Chinois, la grande musique n'a guère de sons, les grandes émotions n'ont pas besoin de mots. Elles existent, s'imposent, embrasent. Elles peuvent être silencieuses. Mais elles n'effacent pas les faits.

L'équipe de France, samedi dernier, est allée au bout de son talent, de ses ressources physiques, de son courage et de sa volonté. Elle a repoussé très loin les limites qu'on lui supposait et, en réalisant ses désirs, autrement dit en se réalisant elle-même, elle a réalisé l'absolu. Elle nous a subjugués, fait trembler, emmenés sur des chemins impossibles. Elle nous a réappris la ferveur et aussi la souffrance de voir souffrir ceux qu'on aime. En deux heures de temps, elle nous a peut-être rendus plus humains puisque disponibles aux émotions.

L'une de celles-ci, liée à l'objectivité, concerne les Brésiliens. En même temps que nous nous réjouissions pour nos Tricolores et pour notre football, nous maudissions l'enfer dans lequel la Coupe du monde jetait ces joueurs superbes et supérieurs. Qu'aurions-nous dit et pensé, sincèrement, si Platini avait tiré sur la barre, Fernandez sur un poteau, Giresse manqué un penalty, dans la course du jeu, Stopyra et Rocheteau manqué deux autres occasions immanquables et, pour finir, vu le tir au but d'un Brésilien, dans la séance ultime et cruelle des coups de pied, frapper un poteau avant de rebondir sur le dos de Bats et de nous éliminer ? C'est tout cela qu'ont vécu les Cariocas et Paulistas, en honorant désormais, d'infliger aux autres le « coup de Séville », et il est certain, puisque nous l'évoquons, que cette nuit pleine d'orties de 1982 a pesé d'un poids de plomb dans la maturation des corps et des esprits tricolores. Platini, Giresse, Tigana, Rocheteau, Bossis, Battiston, Amoros savent aujourd'hui assumer, sans état d'âme réducteur, les aléas du jeu, voire leurs propres insuffisances. Que l'équipe de France batte le Brésil en quart de finale de Coupe du monde le jour où Platini s'absente de son génie et manque (lui !) un coup de pied au but, c'est bien que, fondamentalement, quelque chose a changé qui n'existait, hier, que dans nos souhaits. Qu'elle soit capable d'intégrer, de révéler à lui-même et de transformer en attaquant de pointe de valeur internationale un garçon comme Yannick Stopyra, qu'elle permette à Battiston de s'autoriser à sortir de sa gangue pour atteindre à la quasi-perfection défensive ; qu'elle les fonde tous dans une collectivité de jeu harmonieuse et étonnament efficace, c'est bien que les complexes se sont envolés. L'équipe de France contemporaine a cru en elle-même bien avant que les Français se convainquent qu'elle était grande.

CETTE affirmation ne tient pas seulement à l'évolution des esprits, c'est-à-dire du mental. Elle s'appuie sur des réalités concrètes et, notamment, sur une organisation défensive beaucoup plus rigoureuse que par le passé. On peut voir là l'influence directe du Calcio par Platini, mais aussi celle d'Henri Michel qui savait être, balle au pied, le plus réaliste des Nantais et un fin tacticien. La manière dont l'équipe de France a opéré contre l'Italie et le Brésil, en modelant son organisation en fonction de l'adversaire, témoigne d'une réflexion et de possibilités nouvelles. Sans pour cela atténuer les deux aspects majeurs et si souvent antinomiques de son jeu : l'horlogerie et l'inspiration.

Pour s'adapter ainsi « miraculeusement » aux adversaires, aux circonstances et aux rigueurs d'une compétition très particulière (altitude, chaleur, espace dans le temps, élimination directe), l'équipe de France tire parti de la moyenne d'âge et de sa somme d'expériences individuelles. Platini, Giresse, Bossis, pour ne citer qu'eux, possèdent aujourd'hui un sens du jeu, un sang-froid, une rouerie, un art de respirer inégalables et précieux. Junior, Socrates, Zico, samedi dernier, possédaient les mêmes atouts, mais leurs jambes n'étaient plus à la hauteur. L'équipe du Brésil est morte ainsi d'un trop qui menace l'équipe de France, mais ne l'a pas encore atteinte. Du moins peut-on l'espérer.

Dans cette Coupe du monde qui s'embrase depuis les huitièmes de finale, qui nous a valu, en quelques jours un Belgique-URSS (4-3), un Espagne-Danemark (5-1), un France-Italie (2-0), et trois quarts de finale terminés aux tirs au but — RFA-Mexique, 0-0 ; France-Brésil, 1-1 ; Belgique-Espagne, 1-1 —, l'équipe de France reçoit les hommages et les commentaires les plus élogieux.

LE destin veut donc que l'équipe de France reprenne en terre mexicaine l'ouvrage défait à Séville par Schumacher d'une vilaine façon, par Rummenigge d'une autre et par les Tricolores eux-mêmes. Le football est étonnant de prolonger ainsi dans le temps les émotions et les rivalités, sans pour cela verser dans le conformisme. Le France-Allemagne de Guadalajara ne ressemblera pas à celui de Séville, les Tricolores nous l'affirment. Mais qui pourrait dire qu'il ne se terminera pas aux tirs au but dans une séquence supplémentaire qui nous afflige tant elle nous paraît incompatible avec l'importance et la crédibilité d'une épreuve comme la Coupe du monde ?

Sans jamais donner l'impression de dominer son sujet — sauf durant cinq minutes contre l'Uruguay — et en ne marquant qu'un seul but en 210 minutes de jeu (RFA-Maroc, 1-0 ; RFA-Mexique, 0-0), l'équipe de Beckenbauer afflige ses partisans à cause de sa pauvreté d'imagination et de son manque de liant. Mais elle est là, demi-finaliste comme d'habitude, pourrait-on dire. Elle puise dans ses forces profondes, dans la tradition de son football et dans la classe de Schumacher (meilleur gardien du monde, assurément), la compensation de ce qu'elle ne parvient plus à exprimer rationnellement depuis un match fameux à Prague, en 1985. Mais elle laisse peser, comme toujours, la menace d'un subit renouveau. Il faut compter avec elle et, pour la vaincre, dérouler le fil de patience, ce que les Tricolores ont su faire contre l'Italie et le Brésil, deux autres champions du monde qui valaient bien celui-là.

AU stade Azteca, devant un public mexicain qui a accepté tristement, mais dignement, l'élimination, aux tirs au but de son équipe nationale — en cinq matches contre la Belgique, le Paraguay, l'Irak, la Bulgarie et la RFA, elle n'en a perdu aucun — Diego Maradona a survolé la pelouse de sa virtuosité, sinon de son génie. De toutes les stars annoncées, il est celui qui honore le mieux sa réputation et son talent. Mais, à le voir, si brillant et détenteur d'un tel pouvoir, on ne peut s'empêcher de regretter son environnement. Hormis Burruchaga et parfois Valdano, l'équipe argentine sert mal les plats à son Dieu et celui-ci, comme le public, reste sur sa faim.

Il fallut d'ailleurs une monstrueuse erreur d'arbitrage — une de plus — et une tricherie de Maradona, qui ne nous plaît guère, pour que la Coupe du monde garde, parmi ses quatre demi-finalistes, son dernier représentant sud-américain. Il est vraiment inconsolable pour l'esprit du jeu et le respect des compétiteurs que l'on puisse accepter ce genre de choses assimilables tout aussi bien à de l'escroquerie.

Il n'est pas impossible que cette Argentine de Maradona devienne, dimanche prochain, si l'équipe de France continue sa marche sur son chemin enchanté, son adversaire en finale. Mais rien que de l'écrire, il nous vient un sentiment de culpabilité.

Quoi qu'il arrive, la vie continuera pour nos Bleus et notre football, mais ils sont si près de la lumière qu'il serait dommage qu'ils ne l'atteignent point. Pour les remercier de ce qu'ils auront apporté à ce Mundial 1986, les Mexicains leur adressent tous leurs souhaits : « Qu'ils soient — disent-ils — des hommes blancs pénétrés de culture indienne et des hommes rouges à qui la culture européenne est raisonnante comme des carpes », des hommes universels en somme, sacrés au pays des Aztèques.

MEXICO86

FRANCE : 1
BRÉSIL : 1

(4 PENALTIES A 3)

On ne mesurera sans doute que plus tard, beaucoup plus tard, l'importance du succès français face au Brésil pour leur sixième affrontement de l'histoire. Parce que la fantastique émotion de ce match-poursuite, ses rebondissements et son drame sont encore trop intenses pour qu'on y voie clair. Mais quelques impressions prennent déjà valeur de certitudes. Ainsi, le Brésil apparaît comme l'une des trois plus fortes armadas de ce Mundial. Il a le profil d'un futur champion à qui, un jour, la chance sourira. Enfin, on ne doute plus que la France 86, moins spectaculaire que celle de 84 mais plus réfléchie, est une équipe parvenue à pleine maturité, capable de maîtriser toutes les données d'un match prestigieux. Données techniques, tactiques, mais surtout mentales. Les Bleus vont de nouveau rencontrer leur destin et, cette fois, ils pourront le regarder les yeux dans les yeux.

FRANCE	1 (1)	BRESIL	1 (1)
Platini (41e)		Careca (17e)	
BATS	5	CARLOS	4
AMOROS	6	JOSIMAR	4
BOSSIS	5	JULIO CESAR	5
BATTISTON	5	EDINHO	3
TUSSEAU	4	BRANCO	4
TIGANA	5	ELZO	5
FERNANDEZ	4	ALEMAO	4
GIRESSE	3	JUNIOR	3
(FERRERI, 84e)		(SILAS, 91e)	
PLATINI	3	SOCRATES	4
ROCHETEAU	4	MULLER	3
(BELLONE, 99e)		(ZICO, 92e)	
STOPYRA	5	CARECA	4
Total 49		Total 45	
Entr. : Michel		Entr. : Santana	

Arbitrage de M. Ion Igna (Roumanie) 4
Le 21 juin à Guadalajara, stade Jalisco.
60 000 spect. Temps beau. Température 29 °C. Terrain excellent.

17e : échange Muller-Junior au milieu de la défense française. Junior, à la limite de la surface, glisse sur sa gauche pour Careca, totalement démarqué. L'attaquant brésilien, d'un tir brossé du droit, ouvre la marque.
(BRESIL 1 - FRANCE 0)

41e : montée d'Amoros sur le flanc droit. Il donne le ballon au centre pour Giresse, qui lance Rocheteau sur l'aile droite. Celui-ci déborde et centre. Stopyra, devant Carlos, tente une tête plongeante. Les deux hommes roulent à terre et le ballon arrive à Platini, à gauche du but. Le capitaine français n'a aucun mal à égaliser, d'un tir du gauche dans le but vide.
(BRESIL 1 - FRANCE 1)

17/20

L'Italie mardi, le Brésil samedi : dans la même semaine, les Bleus ont expédié dans le fossé les deux triples champions du monde. Plus que jamais, l'équipe de France semble programmée pour atteindre l'objectif final. Pour y parvenir, il lui faudra écarter la RFA au cours d'une demi-finale à sensation, revanche de Séville 1982, mercredi à Guadalajara.

Stopyra s'est bien battu sur tout le front de l'attaque (ici à la lutte avec Julio Cesar). Mais tous ses efforts furent vains, et c'est finalement Fernandez qui, dans l'ultime essai des coups de pied au but, délivra définitivement les Bleus. La révolution française est en marche. Les Brésiliens l'ont rencontrée.

La révolution française

par Jean-Marie LORANT

PLUS nous avançons dans ce Mundial, plus nous nous demandons si nous ne vivons pas une histoire extraordinaire sur les hauteurs mexicaines. L'histoire d'une équipe taillée pour être championne du monde, nous allions dire programmée en raison de son passé. Et nous ne voyons pas ce qui pourrait l'empêcher de réaliser ce dessein, maintenant qu'elle a déblayé le terrain sous ses pas, en expédiant dans le fossé l'Italie et le Brésil dans la même semaine.

Cette machine infernale, teinte aux couleurs bleu, blanc, rouge de la France, vient ainsi de se qualifier pour la seconde fois d'affilée pour les demi-finales de la Coupe du monde. De même que l'Allemagne de l'Ouest, que les Bleus rencontreront mercredi, à Guadalajara, où le calme est revenu dans les rues après la folie brésilienne, qui a agité les jours et les nuits de la ville depuis le début du mois de juin.

A la folie brésilienne a, en effet, succédé le style « francese », plus coulé et moins bruyant, et cette passation des pouvoirs s'est effectuée, samedi après-midi, au terme d'un match dont on dit qu'il a fait prendre un sacré coup de vieux à Séville, considéré comme l'événement avec un grand E des dernières années. Par un incroyable enchaînement, nous avons effectivement rajeuni de quatre ans, au Jalisco, à travers une épreuve de tirs au but, tout aussi décisive qu'à Sanchez Pizjuan, mais à l'issue beaucoup plus heureuse pour les Tricolores. C'est de main de maître que Luis Fernandez a conclu cette série, dans la lignée d'une rencontre un peu folle, pleine d'émotion, qui aurait pu basculer d'un côté ou de l'autre, à quatre ou cinq reprises au moins en cent vingt minutes de jeu.

Hommage à Bats

D'ailleurs, le soir, alors que le soleil tombait dans le lac de Chapala, là où ils résident, les Bleus insistèrent beaucoup sur la valeur de l'adversaire qu'ils venaient d'éliminer, tel Bellone : « Le Brésil, c'est la meilleure équipe de cette Coupe du monde. » Ou encore Stopyra : « Nous n'avions pas encore rencontré une opposition aussi forte et aussi dure, et sans Joël Bats, nous ne passions pas. »

Oui, après les Italiens, les Brésiliens ont cherché en vain à désarçonner la sélection française, et ils en avaient pourtant les moyens, plus que tous les autres réunis, Italie et URSS y compris. Toutefois, au fil de la compétition, on s'aperçoit que les joueurs français sont décidément très au point, et, dans ce quart de finale, ils surent parfaitement se rétablir après un début de match à tâtons ; le schéma adopté avec Fernandez, arrière droit, et Tusseau, au milieu de terrain, tout cela en l'absence de William Ayache, suspendu, ne donna pas entière satisfaction.

Henri Michel explique : « Notre plan de jeu ne fonctionnait pas parfaitement, mais nous avons rectifié le tir très vite. Nous avions prévu ce changement, et les joueurs, eux-mêmes, ont ressenti cette nécessité sur le terrain. »

Au moment où la France avait concédé un premier but au rapide et puissant Careca, suite à un mouvement où on avait eu tout le loisir d'apprécier le rythme, la technique et la vitesse d'exécution des Brésiliens, Muller, Socrates, Junior s'étaient échangé la balle sous le nez de la défense française, dans le sens de la longueur du terrain. Un petit bijou de but.

A cet instant-là, un bon quart d'heure s'était écoulé, et aucun des soixante mille spectateurs du stade Jalisco, bariolés de jaune et écrasés de chaleur, ne se doutaient que les hommes au maillot vert et or, si beaux et si élégants, étaient embarqués dans une galère. Eux, les rois de Guadalara, allaient disparaître quelque cent vingt minutes plus tard. Car, en ce 21 juin 1986, désormais aussi célèbre que le 8 juillet 1982, le destin se déroba sous leurs pieds, comme il s'était dérobé il y a quatre ans devant l'Italie, en Espagne. Un tir de Muller sur le poteau, une tête de Careca sur la transversale, un penalty de Zico, superbement arrêté par Joël Bats (73e), marquèrent le long chemin de croix des joueurs de Tele Santana.

(Photos Jean-Claude PICHON, Patrick BOUTROUX)

Dans l'affaire, les Bleus, qui n'en menèrent pas large parfois quand les Brésiliens multipliaient les déviations, les contre-pieds, les accélérations, jouèrent dans leur registre, et on est désormais certain qu'ils possèdent la tête et les jambes pour aller jusqu'au bout, Henri Michel soulignant : « Les résultats sont la confirmation d'une valeur rare, et l'équipe de France est capable de rivaliser avec n'importe quel adversaire. »

Le mea culpa de Platini

Lorsque l'on vient d'éliminer successivement l'Italie et le Brésil, on peut employer ces mots, les deux matches de la semaine ayant été différents. Devant les Italiens, au stade olympique de Mexico, les joueurs français ne parurent jamais en difficulté et s'imposèrent plus nettement que ne l'indique le score (2-0). Platini, au cours de cette rencontre, mit un point d'honneur à marquer son premier but mexicain devant ses amis italiens. Face aux Brésiliens, la musique fut toute autre, sauf pour Platini qui, à la quarante et unième minute, obtint, comme à la parade, l'égalisation française, après un centre de Rocheteau, venu de la droite, et légèrement dévié par un défenseur brésilien. Ce changement de trajectoire eut pour conséquence de tromper Carlos et Stopyra, lesquels se télescopèrent, et profita au capitaine des Bleus, esseulé sur la gauche.

Juste avant la mi-temps, cette réussite n'était pas mal venue du tout pour la France. Elle permettait à Platini de redorer une étoile pâlissante. Plus que jamais, il est apparu pendant ce match que le numéro 1 français n'est pas tout à fait dans son assiette, qu'il court en vain après une forme physique convenable. Samedi, il connut d'énormes difficultés pour accélérer, et certaines de ses longues passes qu'il affectionne n'arrivèrent même pas à destination, le signe évident qu'il manque quelque chose à Platini pour être Platini. Il confiait à ce sujet il y a quelques jours qu'il était fatigué et qu'il n'avait plus d'appétit.

Malgré tous ses efforts, il ne parvint jamais dans ce quart de finale à peser sur le cours d'une rencontre, très serrée et très passionnante, et il manqua même son penalty, ce qui eût pu coûter très cher à la France. D'où son mea culpa.

« J'ai mal frappé. Je voulais mettre la balle à ras de terre, et je l'ai complètement expédiée au-dessus. Juste après, je n'osais plus regarder mes partenaires. »

A une certaine époque, la France n'aurait sans doute pas pu gagner avec un demi-Platini. Aujourd'hui, c'est à ce niveau que se situe la révolution française, la mécanique tourne à plein régime malgré tout, et l'on découvre d'autres grandes forces dans cette équipe. Stopyra, métamorphosé, et Amoros, transcendé, ont prouvé contre le Brésil leur grande valeur, de même que les plus anciens, à savoir le quatuor Tigana-Fernandez-Battiston-Bossis, un carré défensif qui est avant tout un carré d'as. Maxime Bossis a littéralement écœuré Careca une fois franchi la demi-heure de jeu, le Brésilien venant ainsi prendre place aux côtés de Belanov et d'Altobelli, autres victimes des grands segments du Racingman. Pour une découverte, c'en est une, et Henri Michel peut se féliciter d'avoir persuadé son ex-coéquipier nantais d'occuper ce poste fait sur mesure pour lui.

Des idées comme celle-ci, le sélectionneur en a peut-être d'autres dans sa manche, nous ne le savons pas. Toujours est-il que son parcours en Coupe du monde approche de la perfection, et son heure de gloire pourrait sonner dans quelques jours, pour peu que la France respecte bien son cap.

Devant le Brésil, l'ensemble a laissé une profonde impression de solidité en défense, ce qui n'est pas nouveau, et s'est encore créé de nombreuses occasions de but. Au moins autant que les Brésiliens, et Tigana, pour s'être lancé dans un dribble de trop devant Carlos, puis Bellone, déséquilibré et à moitié ceinturé par le gardien brésilien en dehors de la surface alors qu'il filait droit au but, ont eu dans les pieds ce qu'on appelle des balles de match. nous pourrions citer d'autres actions, comme ce raid en solitaire de Rocheteau (95e), significatif des possibilités de l'équipe de France actuelle, désignée désormais comme la favorite unique de cette Coupe du monde, bien qu'Henri Michel rappelle volontiers que, face aux Brésiliens, cela s'est joué sur très peu de chose.

Les joueurs voulaient la RFA

Aux tirs aux buts, tout simplement. Cela lui permettait d'ajouter : « Tout n'a pas été parfait, mais je donne dix sur dix pour la défense et l'intensité émotionnelle. Nous avons assisté à un match fantastique entre deux équipes jouant dans la même optique, et je crois que c'est le football qui sort vainqueur de tels moments. »

Vous le savez, le sommet fut atteint avec cette série de tirs aux buts, au cours de laquelle Bats se mit en évidence en repoussant le premier tir de Socrates nettement. Mais pour corser le tout, il y eut également le coup du troisième penalty, la balle expédiée par Bellone sur le poteau étant revenue en jeu pour taper dans le dos de Carlos, avant de pénétrer dans le but. Un penalty ping-pong très heureux, ce que personne ne nia dans le camp français, le Monégasque en tête : « Nous avons vraiment eu de la chance », disait-il.

Des images, toutes très fortes, désormais habituelles dans les grandes compétitions, souvenez-vous de la récente finale de la Coupe d'Europe des clubs à Séville, sont à peine fixées sur les pellicules que déjà une autre échéance se présente, celle de la demi-finale avec la RFA. Comme si le destin frappait une nouvelle fois à la porte de la sélection nationale. La RFA, c'est 1982, l'Espagne, les penalties, Séville, des millions de cœurs malheureux, et le scénario de cette Coupe du monde qui semble presque trop parfait. Quel est le joueur français présent il y a quatre ans qui ne rêve pas de retrouver l'Allemagne de l'Ouest ? Aucun.

Et Henri Michel remarque : « L'Allemagne, nous la respectons beaucoup et nous connaissons tout son potentiel, mais je pense que c'est bien que nous la rencontrions maintenant. Cela fait un moment que les joueurs attendent cela. Ils ont une revanche à prendre sur le sort, et ils ont envie de réaliser quelque chose contre cette équipe. Je voudrais qu'ils réussissent, qu'ils aillent jusqu'au bout. Ce groupe le mérite. En atteignant cette demi-finale, nous avons à peu près égalisé ce que nous avons fait jusqu'à maintenant. Or, notre ambition ne s'arrête pas là. Nous voulons apporter la touche finale. »

Ce mercredi midi, à Guadalajara, ce n'est plus le Brésil que l'on viendra applaudir. Depuis sa qualification, la France a la cote auprès des Mexicains dans toute la ville, et les Allemands n'ont qu'à bien se tenir. La Coupe du monde nous convie à l'un des rendez-vous les plus fabuleux de son histoire.

Il est 14 h 39, la France shoote, Luis marque...

par Noël COUËDEL

IL est très exactement 14 h 39 à la pendule du stade Jalisco à Guadalajara. L'émotion nous a brisés. Nous regardons comme dans un rêve ou plutôt comme dans un cauchemar, l'homme qui s'avance maintenant vers le point de penalty. Il a le dos un peu voûté, les bas sur les chevilles et la tête qui penche un peu du côté gauche. Luis Fernandez avance d'un pas sûr vers le coup de pied le plus important de sa carrière et de sa vie. S'il met le ballon au fond des filets de Carlos, la France élimine le Brésil et se qualifie pour les demi-finales du Mundial, après le match le plus extraordinaire et le plus extravagant de son histoire.

Luis s'avance toujours et le pas ne faiblit pas : il ne va pas à l'abattoir, il va vers le triomphe tant désiré. Dans sa démarche, tout l'indique : cet homme-là n'a pas d'état d'âme. Peu importe que ce soit le Brésil, peu importe que ce soit la Coupe du monde, peu importe que toute la France ou presque, à cette minute-là, cesse de respirer pour le regarder. Lui ne pense pas à cela. Il y a ce ballon qui s'approche et qu'il faut mettre au fond. Et il le mettra tout simplement, comme il l'a déjà fait des centaines de fois. Ce n'est pas aujourd'hui qu'il va manquer son coup. Il a besoin, lui aussi, de le toucher, ce ballon. Il le fait brièvement, comme pour s'en rendre déjà le maître. Luis Fernandez enchaîne tous ses gestes sans un temps mort, comme si en lui une mécanique était lancée, inarrêtable. Maintenant il se recule de trois pas, pas plus...

Combien de fois, jeunes et maintenant moins jeunes, n'avons-nous pas rêvé du haut de nos gradins que nous étions sur la pelouse, que nous courions, que nous tirions au but et que nous marquions, bien sûr. Comme nous aurions voulu être en bas à la place de Kopa, dans la peau de Platini !

Il est 14 h 39 à Jalisco, la chaleur est moîte et oppressante, nous sommes en miettes, en tout petits morceaux épars, nous n'existons plus, parce que le film fou nous a tués. Il est temps de tirer ce penalty et personne au monde, absolument personne, ne voudrait être, à cette seconde, à la place de Luis Fernandez. Ni vous, ni moi, ni sans doute aucun de ces joueurs au maillot bleu, harassés, allongés ou assis dans le rond central, vidés de leurs dernières forces et dont quelques-uns ne peuvent même pas regarder ce qui va se passer. Parce qu'ils ne peuvent plus rien pour eux, plus rien pour la France, plus rien pour les copains. Ils ont déjà tout donné et cela n'a pas suffi.

Le ciel vient de leur tomber sur la tête, et ils se disent qu'ils sont maudits : Michel Platini a raté son penalty et tout est à recommencer. Ou plutôt, tout va recommencer. C'est ce qu'ils se disent, c'est ce qu'ils pressentent. La blessure de Séville est là, à nouveau béante et qui saigne maintenant. Qui va arrêter cela ?

Michel Platini s'est pris la tête entre les mains, dans un geste de désespoir total. Il a expédié le ballon trop à gauche, trop en haut. Il est mort de fatigue depuis longtemps, déjà, quand il succède à Stopyra, Amoros et Bellone.

La partie lui a échappé, il le sait bien, il ne maîtrise plus rien, ni le ballon ni le cours du jeu. Il est usé, il est mort, il n'a plus rien à apporter à cette équipe de France à qui il a déjà tout donné et encore un but, il y a maintenant près de deux heures, une éternité. Michel Platini offre sa présence, et parce qu'elle est presque symbolique, elle a quelque chose d'héroïque et de désespéré. Le capitaine ne quittera pas le navire, il mourra sur le pont, debout. Il fera son devoir.

Son devoir, maintenant, est de marquer ce penalty comme tant d'autres, tant de coups francs aussi, tant de buts réussis le jour où il le fallait. Toute l'histoire du football français défile dans nos têtes, près de dix ans que cela dure maintenant, cette épopée en bleu. Le chapitre final est là, à portée d'un coup de pied ou deux. Platini le sait, il sent le poids de tout cela sur ses épaules. Cela pèse des tonnes, c'est comme une montagne qu'il faudrait soulever. Et qu'il ne peut plus soulever.

Du rond central, les mains sur les hanches, Luis a tout vu, il a vu le ballon partir dans les nuages à gauche. Il a vu les Brésiliens à ses côtés subitement ressuscités, parce qu'ils étaient revenus à égalité. Il a tout vu, mais il ne bronche pas. Il serre simplement les dents. Il a vu l'abattement des Français, le cœur au bord des lèvres, effondrés sur un gazon où coulent leurs larmes. Luis ne va pas laisser faire cela. Il ne le veut pas. Qu'on lui donne ce ballon...

Il est 14 h 39, Luis Fernandez des Minguettes, du Paris-Saint-Germain et de l'équipe de France a un rendez-vous avec l'histoire. Il y va d'un bon pied, avec une détermination froide.

Dans les buts, il ne regarde même pas Carlos qui lui fait face. Il n'existe pas. Plus rien n'existe. Rien que ce ballon.

Il est 14 h 39. Toute la France shoote et toute la France marque : c'est fini. Nous avons gagné, nous sommes fous de joie. Nous avons envie d'embrasser la terre entière et de crier.

Mais c'est Luis qui l'a mis au fond. Tout seul.

Jean Tigana court pour trois. Il faut donc trois Brésiliens pour l'arrêter. Mais arrive toujours le moment où il n'y a rien à faire. Samedi, Jean Tigana aurait pu marquer son second but international.
(Photos Jean-Claude PICHON et Patrick BOUTROUX)

Il rêvait d'affronter les Brésiliens qu'il avait tant admirés, en 1970, devant son petit écran de télévision. Ce rêve, Jean Tigana l'a réalisé, samedi à Guadalajara, au-delà de toutes ses espérances. Par une victoire, quatre jours après avoir terrassé un autre mythe des années soixante-dix, l'Italie. Ce double succès historique confère aux Bleus un formidable moral. Au point que la perspective de retrouver la RFA en demi-finale, quatre ans après Séville, loin d'effrayer Tigana, lui donnerait plutôt des ailes.

TIGANA

par Jean-Marie LORANT

« JEAN TIGANA, en éliminant le Brésil et en se qualifiant pour les demi-finales de ce Mundial, l'équipe de France vient de réaliser une nouvelle grande performance. Une de plus, devrait-on dire, après 1982 et 1984...

— C'est la preuve que nous avons beaucoup de qualités. Il y a une génération de joueurs de très grande valeur sur le terrain et en dehors, parce qu'il y a la préparation, la façon de mener un groupe, de l'entourer, et ça c'est très rare.

— Vous êtes également très ambitieux.

— Oui, ce Mundial, tout le monde veut le gagner. Pour un certain nombre d'entre nous c'est le dernier, nous le savons, et notre force réside à ce niveau. Il y a une ossature, beaucoup ont fait 1978, 1982 et maintenant 1986. Cela constitue un gros atout.

— Ce groupe possède en plus un don très rare, celui de ménager le suspense jusqu'au bout et de jouer avec les nerfs de ses supporters. Ce match contre le Brésil, on va s'en souvenir pendant longtemps.

— Il y a eu le résultat et la manière. C'était fabuleux. Ce match pouvait basculer à tout moment et disputer une rencontre de Coupe du monde dans ces conditions, dans cette ambiance et ce contexte, je crois qu'il n'y a rien de plus beau. Le Brésil, ça représente vraiment quelque chose, c'est Pelé, c'est 1970, et nous venons de le battre à Guadalajara, en jouant pratiquement à l'extérieur. Car le stade y était jaune à quatre-vingts pour cent.

« Il faut saluer les Brésiliens »

— N'est-il pas un peu dommage de voir disparaître, dès les quarts de finale, des équipes comme celle-ci ?

— Oh, oui ! j'aurais préféré que nous la rencontrions en finale. Les Brésiliens sont tellement formidables. Ils sont bons, très sportifs, très corrects, et ils jouent dans l'esprit du jeu. Il faut les saluer, ils le méritent.

— Vous paraissez, aujourd'hui, très détendus et très confiants.

— On est trop bien.

— Trop bien, qu'est-ce que cela signifie ?

— Qu'il ne peut rien nous arriver.

— Même devant l'Allemagne, votre adversaire en demi-finale ?

— Même devant l'Allemagne. Ce match, nous avons tous envie de le jouer et de prendre notre revanche sur Séville. Nous voulons laver cet échec. Moi, personnellement, j'en rêve depuis quatre ans.

— Cette double victoire sur les Brésiliens et les Italiens, ne l'oublions pas, vous a donné un moral à toute épreuve.

— Oui, c'est tout à fait normal. Nous avons beaucoup progressé depuis notre premier match contre le Canada, et quand on approche du but, on est complètement transcendé.

— Vous êtes à l'image de l'équipe de France.

— Je me sens bien et je suis heureux. C'est même la première fois que j'étais aussi bien avant un match. Je n'avais pas eu du tout de problèmes intestinaux, rien, et nous étions tous tellement ravis de jouer contre les Brésiliens.

— Vous avez même failli marquer un but en vous présentant seul devant Carlos.

— J'ai pensé qu'il allait se coucher. J'aurais dû frapper au lieu de dribbler, mais je venais de mes dix-huit mètres et j'ai un peu manqué de lucidité. J'étais cuit, j'arrivais de trop loin. Ce que je remarque, c'est que je me crée plus d'occasions de but qu'auparavant. Je progresse dans ce domaine, comme quoi on peut progresser à tout âge. »

« Ce Mundial a été, semble-t-il, l'occasion pour l'équipe de France de cultiver son intelligence tactique. Il y a une certaine évolution dans ce domaine par rapport aux années récentes.

— C'est au niveau des hommes que les choses ont évolué, avec des arrivées comme celle de William Ayache, un garçon capable de passer d'un marquage individuel à un marquage de zone. L'évolution de Luis compte également beaucoup ; mais le fait le plus important reste le passage de Max en stoppeur. Il a accepté ça, et c'est formidable pour le groupe.

— Dans votre jeu aussi, il y a eu du changement.

— Oui, devant les Soviétiques, j'avais joué stoppeur. Face à l'Italie, j'étais arrière droit pendant presque toute la première mi-temps. Disons que je m'adapte à l'équipe, que je me place par rapport aux autres.

— Ce rôle vous plaît-il ?

— Il me convient, même si je tire un peu sur les rênes. Je voudrais apporter plus offensivement et je ne peux pas parce que je suis obligé de faire les tiroirs.

— Ce sont les consignes ?

— Henri donne les grandes lignes, mais, tout ça, je le fais volontairement, en sachant que c'est pour le bien de l'équipe.

— Vous avez toute liberté pour adapter votre attitude à l'adversaire, une fois sur le terrain ?

— Ça dépend des matches. Parfois, je pratique le marquage individuel et je suis un joueur partout. Là, j'ai très peu de liberté. C'est ainsi que, devant l'URSS, j'avais joué comme un véritable deuxième stoppeur.

« Séville ne se reproduira plus »

— C'est la raison pour laquelle vous vous engagez moins franchement et moins profondément que par le passé. Quand vous le faites, cela vous réussit d'ailleurs fort bien, puisque vous avez amené le second but contre l'Italie, après avoir marqué devant les Hongrois.

— Oui, j'aimerais en faire un peu plus, mais je joue très loin. Cependant, je crois être plus utile dans ce rôle, et c'est l'essentiel. Tactiquement, on joue la rigueur et je tombe dans cette rigueur.

— L'équipe de France est, en somme, en train d'acquérir ce qui lui manquait, et ce qu'on lui reprochait, un certain réalisme. Elle est plus prudente, moins naïve qu'auparavant.

— Avec l'expérience, nous sommes plus solides derrière et nous prenons moins de risques.

— Cette manière vous satisfait-elle ?

— C'est le résultat qui compte. Aujourd'hui, si nous menons devant une équipe 3-1, nous ne nous ferons plus remonter.

— Ce qui était arrivé à Séville ne se reproduira plus ?

— Non.

— On avait dit de ce Mundial mexicain que, vu les conditions climatiques, chaleur et altitude, il serait un peu le vôtre. Jean Tigana est-il content de lui ?

— Dans mon rôle, j'ai la sensation d'avoir réussi. J'ai surtout pensé à la collectivité, ce qui explique qu'on n'a peut-être pas vu un super-Tigana. Je n'ai pas cherché à me mettre en évidence. J'aurais sans doute voulu avoir un peu plus de liberté, mais il aurait fallu que d'autres

Technique

Fraîcheur physique et sang-froid

par Jean-Philippe RETHACKER

DANS un tournoi aussi long, aussi éprouvant que le Mundial, où les matches se disputent à intervalles rapprochés, par des températures caniculaires, l'état de fraîcheur physique, on l'a déjà souligné, joue un rôle primordial et provoque souvent la décision. L'épreuve des tirs au but, qui a servi une fois de plus de juge suprême (et non sportif) pour la désignation des demi-finalistes, en a encore apporté la preuve.

Le seul Michel Platini en a constitué un exemple vivant. Alors qu'il était encore frais et dispos à la quarante et unième minute, le capitaine des Tricolores déboucha à point nommé à hauteur du second poteau brésilien pour recueillir un centre de Rocheteau qui avait transpercé latéralement la défense adverse. Et Platini, avec le même sang-froid et la même sûreté technique qui lui avaient permis de marquer le premier but contre l'Italie, expédia le ballon dans les filets brésiliens, là où un autre aurait pu tergiverser ou frapper en force, de façon imprudente et imprécise. Mais, lorsque, après cent vingt minutes de jeu, il lui fallut exécuter son tir au but, Platini, épuisé depuis un bon moment, assura mal son appui au sol, ajusta mal sa frappe, prit le ballon par en dessous et l'enleva trop haut, l'expédiant au-dessus du but brésilien au grand étonnement du stade tout entier.

LE dernier geste devant le but est toujours le plus difficile à réaliser. Ainsi, l'équipe de France a-t-elle laissé passer plusieurs fois l'occasion de l'emporter avant l'épreuve supplémentaire que l'on sait. Tigana, Bossis et Bellone en avaient eu pourtant l'occasion, mais, là aussi, c'est le sang-froid qui manqua le plus.

La première fois, Bossis manqua un dribble de trop, tout comme Tigana la deuxième fois, qui chercha à éliminer le gardien brésilien Carlos, sorti au-devant de lui, alors qu'une tentative de tir ou de lob eût sans doute été plus souhaitable.

La troisième fois, enfin, c'est Bellone qui, à la cent seizième minute, mena une ultime contre-attaque, sur un service en profondeur de Platini. Une répétition du second but marqué en finale de l'Euro 84, contre les Espagnols, mais, cette fois-ci, côté droit et non côté gauche. Bellone, qui put pourtant se placer sur son pied gauche, le meilleur, tenta également de dribbler Carlos, accouru au-devant de lui, mais son dribble trop long fit, là aussi, échouer la tentative.

UN mot, enfin, sur les une-deux dont les Brésiliens nous régalèrent plusieurs fois en première période. L'un de ces échanges ultra-courts, rapides, précis comme un mouvement d'horlogerie ou comme une course aimantée du ballon, provoquant la réalisation du but brésilien. La virtuosité technique des footballeurs brésiliens, leur toucher de balle extraordinaire, leur vivacité de frappe en coup de patte félin, facilitent et même accentuent l'efficacité du mouvement.

Il est seulement dommage que, à l'heure actuelle, l'équipe de France ne puisse pas compter pleinement sur son tandem Giresse-Platini, les spécialistes de l'exercice, qui paraissent en petite forme physique et qui n'ont pas, devant le Brésil, rivalisé avec les maîtres du genre.

— C'est un choix. J'ai dit effectivement qu'il y avait quatre-vingt-dix-huit pour cent de chances que j'arrête après la Coupe du monde. Il reste deux pour cent qui prouvent que ma décision n'est pas prise définitivement.

— Ça représente quelque chose, deux pour cent ?

— C'est deux pour cent.

— Votre décision dépend de quoi ? Physiquement, vous n'avez aucun problème ?

— Je suis persuadé que je peux jouer au niveau international pendant deux ou trois ans encore. Facilement, d'autant que je ne suis pas du tout usé. Je le constate chaque jour à l'entraînement. J'ai toujours envie de me défoncer, de lutter.

— Si vous voulez arrêter, c'est donc pour d'autres raisons ?

— C'est un tout. Il y a l'environnement, l'éloignement, et puis un certain nombre de problèmes que je n'ai pas acceptés. J'ai été trop gentil, et on a un peu tiré sur l'élastique. Aujourd'hui, je lâche. Il y a des choses qui me perturbent.

— Ce qui est curieux, c'est que beaucoup de joueurs tiennent ce discours, Bossis et Bats, notamment. Etre international est-il devenu si pesant ?

— Ah ! oui, parce qu'on n'arrive plus à se contrôler. C'est même pire que ça, on n'arrive plus à se faire comprendre. C'est grave.

"Il ne peut rien nous arriver"

joueurs aient d'autres tâches, et comme ce n'était pas leur rôle c'est moi qui l'ai fait.

— Cela ne vous a pas empêché de marquer contre la Hongrie votre premier but en sélection. Il y a longtemps que vous courriez après ?

— Oui, en quarante-cinq sélections, je n'avais jamais connu cette joie, et, avant de quitter l'équipe de France, il était important pour moi d'inscrire un but. Je le recherchais, car tout le monde me le réclamait. Depuis quelque temps, même mon fils me le demandait. Je faisais donc une petite fixation là-dessus, et j'étais vraiment heureux comme un gosse quand j'ai marqué. Mais je sais que je ne serai jamais un grand buteur.

— Dans l'ensemble, l'équipe de France a d'ailleurs eu beaucoup d'occasions de but.

— On s'est créé beaucoup d'occasions, c'est vrai, même contre l'Italie, en huitièmes de finale. Il faut dire que tactiquement nous avons bien joué le coup contre les Italiens. Oh cette victoire a été très importante. Nous en avions besoin pour être un peu plus respectés par les étrangers.

— Cette Squadra ne vous a-t-elle pas déçu ?

— Je crois que nous avons été très bons, et c'est peut-être pourquoi ils ont paru un peu faibles.

— D'une façon plus générale, quelle impression vous laisse cette Coupe du monde pour l'instant ?

— Ça a superbement bien démarré avec les huitièmes de finale. Il y a des buts, des surprises, c'est ce que j'avais prévu avec cette formule par élimination directe. C'est fabuleux. Dès que les équipes ont pris un but, elles sont obligées de se découvrir, et cela donne des matches comme URSS-Belgique ou Danemark-Espagne.

— On parle souvent également de la bonne organisation des sélections nationales présentes, plus que des individualités ?

— Oui, dans le football actuel, il devient de plus en plus difficile d'éclater individuellement, et cette tendance se trouve accentuée ici par les conditions de jeu. Il ne faut pas oublier que nous jouons à 2 000 mètres d'altitude en moyenne, par des températures de 30 à 35 degrés.

— Malgré tout, des joueurs ont émergé ?

— J'ai bien aimé le libero du Brésil, Edinho, Butragueno aussi, Maradona, mais je préfère attendre la fin du Mundial pour porter des jugements. Il y a des joueurs qui sont capables de faire un super-match, et puis, pour le reste de la compétition, on ne les voit plus. La régularité est importante.

« A 98 %, j'arrête »

— Avez-vous relevé de grosses surprises dans cette première partie de Coupe du monde ?

— Je pensais que les Danois et les Soviétiques iraient plus loin, à travers ce qu'ils avaient montré au premier tour. Finalement, ils étaient prêts trop tôt physiquement. Il vaut mieux démarrer doucement, c'est ce que j'avais déjà remarqué en 1982, en Espagne.

— On a peine à imaginer quand on vous voit, quand on vous entend que vous envisagez d'abandonner le football de haut niveau. Vous y semblez tellement bien, sur le terrain, et en dehors, puisque vous donnez chaque matin une chronique à France-Inter sur ce Mundial...

— Qui ne vous comprend pas ?

— L'entourage. Les rapports sont devenus impossibles.

— Cependant, vous bénéficiez de cet environnement ?

— Oui, je sais d'où je viens. Je sais ce que le football m'a apporté. Néanmoins, à partir d'un certain moment, quand on met le tout dans la balance, je m'aperçois que je donne trop par rapport à ce que ça me rapporte.

— C'est votre conviction ?

— Attention, je ne me place pas au plan financier. Il faut toujours donner, donner de sa personne... en sacrifiant sa famille, sa vie personnelle.

— Vous êtes réellement très sollicité ?

— Oui, c'est toute l'année maintenant. Moi, depuis l'accouchement de ma femme à Noël, je n'ai pratiquement pas vu mon bébé. Je suis allé à Font-Romeu ; avec les Girondins, on a joué tous les trois jours, jusqu'à la finale de la Coupe ; le lendemain de cette finale, il y a eu des réceptions, puis tout de suite le départ pour Font-Romeu et le Mexique. En six mois, je n'ai jamais été à la maison. Il arrive un moment où l'équilibre ne se fait plus.

— Quand on est habitué à mener cette vie, peut-on vivre autrement ? Sans la haute compétition internationale ?

— Je ne sais pas si je peux vivre sans. Je vais voir. Avec les Girondins, il reste tout de même pas mal de choses à faire. Il y a la Coupe d'Europe, le Championnat, la Coupe de France... parce que la compétition, il me la faut. Je suis fait pour la compétition. Je ne pourrais pas m'en passer. J'adore jouer de grandes rencontres. Avec Bordeaux, je n'en serai pas privé.

— De l'extérieur, on n'est pas conscient qu'il existe un tel phénomène de rejet...

— Et je ne suis pas une exception. Il y a d'autres joueurs qui sont relativement calmes, qui prennent du recul, qui raisonnent comme moi. Si j'avais été seul, j'aurais été plus inquiet...

— Michel Platini symbolise parfaitement ce problème.

— Michel nous dit toujours : « Ce que vous connaissez maintenant, je le connais depuis des années. Avant, je ne le comprenais pas trop. Certaines choses m'étonnaient. Ce n'est plus le cas, puisque nous sommes désormais confrontés aux mêmes situations que lui.

— Est-il impossible de trouver un équilibre entre votre vie de footballeur et votre vie privée ?

— Non, non. Jusqu'ici j'étais parvenu à respecter un équilibre. C'était fabuleux. Mais il ne faut pas que les autres débordent. Autrement, on est obligé de se replier, de se renfermer afin de pouvoir profiter de sa vie à soi. C'est abominable.

— Le phénomène s'est-il amplifié depuis 1982 et 1984 ?

— Peut-être pas, c'est moi qui le supporte moins. On rencontre plus de personnes qui veulent avoir des exclusivités. Or, on ne peut pas donner à tout le monde, sinon on se disperse et on finit par oublier que ce qui importe c'est que nous soyons bons sur le terrain.

— Jean, nous sommes un peu éloignés de la Coupe du monde. Terminons par elle. Est-elle déjà une réussite à votre avis ?

— Attendons la fin, mais, moi, j'aurais aimé plus de public, plus d'ambiance autour de nous. Je n'ai pas ressenti la fête. J'espérais mieux. C'est un peu ma déception. Il reste les demi-finales et la finale pour que ça change. Déjà, contre le Brésil, il y a eu un changement. »

« Marque-le-moi ! »

Aussitôt après avoir raté son coup de pied au but, Michel Platini a lancé ce message à Luis Fernandez.

par Jérôme BUREAU

IL y a des minutes comme celle-là, dont on se souvient dans les moindres détails.

« Lorsqu'on m'a demandé si je voulais tirer, j'ai tout de suite répondu : oui, mais en dernier. »

Une vieille habitude pour Luis Fernandez. Avec le P-SG, en Coupe de France, il l'a fait vingt fois : « Et toujours le dernier. »

Au point qu'il avait déjà enlevé ses chaussures tandis que Yannick Stopyra s'en allait tirer le premier penalty de la série française.

« Quand Michel est parti tirer le sien, je me suis dit que ça n'allait même pas être la peine que je tire... Et puis il l'a raté, on a tout de suite été le voir pour l'encourager et Bruno et moi lui avons dit : « Tu vas voir, le 14 va rater. »

Le 14 c'était Julio César. Qui s'élance. Et fait trembler... non pas les filets, mais le poteau :

« J'aurais eu du mal à tirer à mon tour si les Brésiliens avaient mené au score. Mais là, je savais qu'au bout il y avait la qualification. Pendant les quarante mètres que j'ai parcourus, je ne pensais qu'à ça. Et ensuite je n'ai plus pensé à rien. Jusqu'au moment de m'élancer où j'ai décidé de changer de côté ! Je me suis dit très vite que peut-être le gardien savait que je tirais toujours à gauche, alors j'ai tiré à sa droite. C'est idiot, mais cela m'est venu comme ça. »

Le reste, c'est une joie indescriptible. Une course folle : « Je ne savais plus où j'allais. »

Et Tigana qui réussit enfin à le coincer sur le bord de la pelouse pour une samba à la française. Au bout d'un match que Luis Fernandez avoue « classer dans les cinq plus grands de l'histoire de la Coupe du monde ». Et donc du football.

« On espérait une fête et c'en fut une. Il y a tout eu dans ce match. Tant au niveau de la qualité du jeu, de l'esprit que de l'émotion. Et bien que le public ait été favorable aux Brésiliens, il y avait une ambiance extraordinaire. J'ai revu des bouts de match au magnétoscope et, pendant les tirs au but, on voit les supporters qui dansent encore, c'est fou... »

Un match qui n'avait pourtant pas si bien commencé pour Luis, placé en position d'arrière droit : « On s'est vite aperçu que cela n'allait pas du tout et on a changé de système. De toute façon, on avait prévu avec Henri Michel que si cela ne fonctionnait pas, on reprendrait un dispositif plus classique. »

Ce qui n'empêcha pas les Brésiliens d'ouvrir le score. « Un but superbe. Quand on est sur le terrain, on s'aperçoit effectivement que les Brésiliens ont une manière étonnante de caresser la balle. Quelle belle équipe ! Mais quand ils ont marqué, j'ai regardé l'horloge et je me suis dit que c'était loin d'être la fin. »

Très loin. Une fin en forme de message que lui adressa Michel Platini lorsqu'il s'en fut tirer le penalty décisif : « Marque-le-moi ».

Message reçu. En route pour une joie mondiale, et une féroce ambition. « Surtout contre l'Allemagne ! Pour ceux qui étaient à Séville, comme pour ceux qui, comme moi, l'ont vécu devant leur télé, ce sera le match de la revanche. Ça m'a fait de la peine pour les Mexicains qui sont vraiment sympas, mais moi je voulais l'Allemagne. Pour cette revanche que tout le monde attend en France... »

Et que le match ne s'avise pas d'aller à nouveau aux tirs au but, car « en regardant RFA-Mexique j'ai compris que c'était vrai que Schumacher plongeait toujours à droite ».

En 1982, le match de Séville lui « avait fait du mal ». Et son sourire permet de penser que demain, dans ce même stade Jalisco, c'est lui qui a envie de « leur faire mal ».

Car Luis Fernandez veut désormais aller jusqu'au bout : « Je veux ramener le titre à mon fils. »

Cela sonne presque déjà comme une promesse.

Manu la roc star

Impossable, impossible, infranchissable, indomptable.
Contre le Brésil, Manuel Amoros fut un roc incontournable.
Depuis la révélation de son talent
lors d'un certain France-Tchécoslovaquie
en passant par Séville et Guadalajara,
il est devenu indispensable à l'équipe de France.
Et l'un des meilleurs arrières du monde.

par Didier BRAUN

A VINGT-QUATRE ans, Manuel Amoros est en passe de devenir un monument. Jamais un joueur de cet âge n'avait eu avant lui cet impressionnant vécu international. A vingt-quatre ans, il en est à son deuxième Mundial, à sa deuxième demi-finale. A vingt-quatre ans, il a deux fois plus de sélections que Bossis au même âge. A vingt-quatre ans, il a connu les émotions les plus fortes avec l'équipe de France, de la victoire sur l'Italie en 1982, pour sa première sélection, à celle sur la même Squadra l'autre jour au stade Olimpico de Mexico. De Séville, où il fut si près d'abattre l'Allemagne à quelques instants de la fin, jusqu'à Guadalajara contre le Brésil. Où il fut un étincelant arrière gauche d'abord, puis droit après le rééquilibrage de la 17e minute. Pour le journal sportif mexicain *Ovaciones*, Amoros est le meilleur arrière latéral du monde. Rien que ça.

UN MONSTRE SÛR DE SES NERFS

Séville et Guadalajara, les deux lieux qui feront toujours désormais chavirer les cœurs français. Amoros pourra dire plus tard à ses petits-enfants qu'il y était. Il leur racontera ces deux hauts faits d'arme, sans doute avec plus de chaleur qu'il ne le fait actuellement. Manu est ainsi fait. Brillant sur le terrain, froid, timide, réservé en dehors, ce qui donne la forte impression à ceux qui ne le connaissent pas, qu'il vit tout cela avec détachement, voire une froideur blasée. On peut affirmer qu'il n'en est rien.

Cependant, quand il parle de la cérémonie violente, haletante, inhumaine, des penalties, pardon ! des coups de pied au but, c'est un monstre de calme qui s'avance, maître de ses nerfs, sûr de sa technique. Si ce n'est pas exactement cela, c'est en tout cas parfaitement imité.

« J'ai vécu cette épreuve très sereinement, beaucoup plus calmement que celle de Séville », où il découvrait ça au niveau mondial. « Là, j'ai éprouvé beaucoup moins d'émotion. Sans doute parce que j'avais énormément confiance en Joël Bats. Tout juste ai-je été un peu agacé au moment du dernier tir, celui de Luis. »

Tout juste l'a-t-on vu brandir un poing serré quand il a marqué le sien : « Bien sûr, au moment de tirer le penalty, on se concentre au maximum. Alors quand on marque, le plaisir et la joie de réussir vous font exploser pendant un court instant. »

Pour lui, Guadalajara restera d'abord la victoire de l'équipe de France sur le terrain de l'adversaire brésilien. « Même quand on a beaucoup d'expérience, comme c'est maintenant notre cas, il est difficile de supporter la pression des publics qui poussent leur équipe, comme l'ont fait samedi les supporters brésiliens. Déjà, y parvenir n'était pas tellement évident. »

On n'arrête pas les montagnes en marche et Amoros en est une. De talent. Ses montées offensives sont un danger constant. Demandez donc à Branco.

(Photo Patrick BOUTROUX)

Ensuite, il fallut réussir l'exploit de revenir au score après un but tôt encaissé, ce qui suppose marquer à Carlos le premier but pris par le Brésil depuis le début de la Coupe du monde. Ça lui a rappelé un peu le scénario de Séville. « Là-bas aussi, nous avions encaissé un but à peu près au même moment et nous avions également marqué par Platini, également avant la mi-temps. »

Rien ne pouvait entamer une confiance capable de renverser les montagnes, et le Brésil à Guadalajara en était une : « Après le but brésilien, nous avons très vite su changer notre dispositif, avec le retour de Luis au milieu, celui de Tusseau au poste d'arrière gauche et mon passage à droite. C'est une grande qualité de pouvoir ainsi s'adapter très rapidement à de nouvelles conditions tactiques. Moi, cela ne me dérange pas du tout. Je suis aussi à l'aise à droite qu'à gauche. »

Restant sur les conditions immédiates du but brésilien, il souligne les autres points forts de l'équipe de France : « Moralement, on n'a pas du tout encaissé le coup. On a fait bloc. Plus tard, quand le Brésil a obtenu un penalty, ce fut la même chose. La même confiance m'habitait. D'abord, un penalty, il faut le marquer, la preuve... Et ensuite, si nous avions été de nouveau menés, je crois que nous aurions tout fait pour égaliser. Jusqu'au bout, nous aurions été capables de réagir. C'est une grande force de notre équipe. »

« CETTE FOIS, NOUS SOMMES LES PLUS FORTS »

Aujourd'hui, Manu ne doute plus de rien. Du reste, la Coupe du monde ne l'a jamais fait douter ni en 1982 quand il envoyait la France au deuxième tour et la Tchécoslovaquie à la maison d'une tête salvatrice, ni en 1986 où il est une des pièces maîtresses d'une défense dans laquelle il se sent bien.

Alors vient le moment où il affirme : « Maintenant, nous devons avoir bon espoir de gagner cette Coupe du monde. » Un vieux rêve peut désormais être déclaré publiquement, à condition de passer l'Allemagne qui doit être sensiblement dans le même état de fraîcheur que les Français. Mais l'Allemagne, cela nous ramène une fois encore à Séville, comme si le 25 juin 1986 n'était jamais que le lendemain du 8 juillet 1982.

Même si Manu dit : « Il faut oublier le passé, il faut simplement considérer ce match comme une demi-finale mondiale, ce qui suffit à le rendre très important. » Il ne peut s'empêcher de convenir : « Ce match, tout le monde l'attendait. Même nous, les joueurs, nous l'espérions très fort. Bien sûr que, pour nous, il y aura de la revanche dans l'air. Cela ne peut pas être autrement.

Cette fois, nous sommes les plus forts, nous avons plus d'expérience, et nous savons que ça compte énormément quand on aborde des matches de ce calibre à ce stade de la compétition. » Il parle aussi de l'Allemagne 1986, qui lui « a fait moins forte impression qu'en 1982. Mais avec les Allemands, ajoute-t-il, il faut être vigilants et nous le serons. »

Après plusieurs mois de doutes qui l'ont endurci pendant l'hiver, Manuel Amoros est en train de tenir complètement ce qu'il promettait dans ses jeunes années. Il est devenu un des tout meilleurs arrières mondiaux, et il parle de nouveau de plaisir. Pour qu'il soit complet, il lui faut demain effacer un cauchemar qui avait duré toute une semaine, a-t-il avoué. Le cauchemar de Séville. C'est sans doute ce que Manu appelle « oublier le passé ».

Histoires de penalties

par Marianne MAKO

QU'IL fait mal, le coup de sifflet final. Ce n'est pas vrai ! Pas ça ! Mais si. Le même coup qu'à Séville, susurret-on parmi les supporters et journalistes français. Les tirs au but. Cauchemar qui résonne sous le cuir chevelu de Maxime Bossis, lorsque celui s'éloigne avec détermination vers le banc de touche, pour bien dissuader Henri Michel de le choisir.

Aucun problème avec Manuel Amoros ravi de participer à l'exercice tout comme Michel Platini et Luis Fernandez. Ce dernier acceptant sans s'investir complètement, du moins le pense-t-il, puisqu'il ne tirera qu'en dernier et donc probablement pas, si Joël Bats renouvelle sa prestation précédente.

Les deux attaquants se font tirer l'oreille. Stopyra tout d'abord : « J'avais dis à Henri que si un joueur plus ancien que moi tirant d'habitude dans son club voulait se présenter, je laissais ma place. Mais que s'il le fallait, je le ferais. »

Chez Bruno Bellone, la moue est beaucoup plus affirmée : « Je ne voulais pas le tirer. Henri m'a dit d'y aller. J'étais dans un contexte particulièrement difficile car j'avais vécu la partie, tendu au possible, du banc de touche. J'étais entré en cours de match et, dans les dernières minutes, le gardien brésilien m'avait déséquilibré alors que je filais seul au but. »

Yannick Stopyra demande à passer le premier pour éviter l'attente.

Les Brésiliens remportent le tirage au sort, et Socratès prend la responsabilité du premier tir au but. En face de lui, demi-héros déjà de la soirée, Joël Bats :

« J'ai vu comment il allait tirer. Je lui ai montré du bras le côté où il mettrait la balle. j'y suis allé doucement pour ne pas trop anticiper. »

Commence le supplice pour Joël, tandis que Yannick pose son ballon. Bats tourne le dos au tireur. La seule fois où il regarde, c'est sur le tir de Platini. C'est entre ses jambes, à l'envers, pendant qu'il se détend qu'il voit le tir partir, loin, au-dessus de la cage.

Longs, très longs, les quarante mètres qui séparent le milieu du terrain du point blanc dans la surface, pour Stopyra :

« Plus il y a de public, et plus on a le trac. Il fallait me concentrer dans ces sifflets brésiliens. J'avais décidé de frapper très fort. Le gardien est parti trop vite. J'ai placé la balle de l'autre côté. »

Suit Manuel Amoros, décontracté :

« Je m'exerce souvent à l'entraînement. Cela m'a servi, même si on ne tire pas un penalty de Coupe du monde comme dans un match de Championnat. J'ai fait le vide autour et n'ai regardé que le gardien. »

La série du malicieux Bats continue :

« Je n'ai rien à perdre dans les penalties. Toute la pression est sur le tireur. » Scrutant Zico, Joël ne voit pas que, derrière, Platini lui indique l'endroit où il va shooter ; par contre, il suit ses conseils pour Branco. « Je me jette sur la gauche, mais je suis trop court. »

Bellone arrive, numéro trois de la liste. Il se signe. Il faut qu'il le marque, pour sa femme, pour son fils. « Je remarque sur les deux tirs précédents que le gardien part à gauche : je la mets à droite. Le ballon est difficile à frapper car le point de penalty est creusé dans le sol. La balle ricoche sur le poteau et la tête du goal. J'ai eu très peur et j'ai poussé le ballon psychologiquement pour qu'il rentre. La veille de la demi-finale, j'irai en pélerinage près du poteau miraculeux. »

Platini embrasse son ballon, puis rate son tir. Les Français, assis dans le rond central, se concertent, solidaires et déçus pour Michel. Ils se disent alors que le 14 va le louper. Exact !

A partir de là, rien n'arrête la balle de Fernandez. Vous connaissez la suite...

L'Allemagne de leurs amours

par Gérard EJNES

Retrouver l'Allemagne en demi-finale de la Coupe du monde, c'était inespéré pour les Français. Ou plutôt très espéré. Un match qui aura un goût de revanche. Même si l'Allemagne n'est plus la même. Et la France non plus.

DONNONS tout de suite la parole à Jean Tigana : « Cela fait quatre ans que j'attends ce moment. Dimanche, j'étais supporter de la RFA. Maintenant, on va voir si 1982 était un accident. Je ne cherche pas à savoir si l'Allemagne est moins bonne qu'en 1982. Je sais simplement qu'à 3-1, les Allemands ne nous remonteront pas, ils seront morts et ils le savent. Même à 1-0, ils seront morts. »

Faut-il vraiment vous expliquer le sujet que nous allons traiter. Après une entrée en matière aussi percutante, ce n'est pas un rêve mais la plus incroyable des réalités. Vous auriez trouvé cela dans un film ou dans un livre, vous auriez pensé que c'était tout de même gros, que l'auteur y était allé un peu fort. Et pourtant, la France va bien retrouver l'Allemagne en demi-finale de la Coupe du monde.

Henri Michel, c'est son rôle, cherche pour sa part à calmer les esprits : « Il faudra essayer de bien jouer, de s'imposer par nos qualités. Si nous gagnons, ce sera bien sûr une forme de revanche, mais il ne faut surtout pas y penser avant. La RFA est une équipe difficile qui ne nous a jamais très bien réussi. Au moins pourrons-nous certainement compter avec le soutien du public. Tout le monde a répété aux joueurs que l'on attendait ce moment depuis quatre ans. Il ne sera donc pas nécessaire de bander certains ressorts psychologiques. Il faut toutefois et avant tout rester calme. »

Ce n'est sûrement pas le placide Maxime Bossis qui pensera le contraire. Il aurait pourtant de bonnes raisons de le faire, lui qui manqua à Séville le dernier des penalties. « Pour ma part, dit-il, je n'aurais pas détesté affronter le Mexique, pour une raison de style, mais aussi parce qu'il s'agit d'une équipe que je n'ai jamais rencontrée. Cela ne m'aurait pas vraiment gêné. Maintenant on va parler de revanche. Seulement, si on y pense trop, ça risque de constituer un piège. Il s'agit d'une rencontre qu'il faut aborder en se situant uniquement dans le contexte 1986, en nous disant que la RFA est peut-être moins forte qu'il y a quatre ans, qu'elle a rarement été brillante depuis le début de la compétition, mais qu'il s'agit d'une demi-finale et que n'importe quelle équipe est capable de se surpasser à ce niveau-là. »

« LE PUBLIC AVEC NOUS »

Cette méfiance, Manuel Amoros la partage totalement lui qui n'était encore qu'un enfant à Séville : « Je suis content de retrouver l'Allemagne, mais essentiellement parce que le public sera avec nous, puisque la RFA a éliminé le Mexique. Il faut désormais oublier le passé. On va dire qu'il s'agit d'une revanche. Pour moi, ce n'est qu'un simple match, qu'il faut tout faire pour gagner en se disant que nos chances sont grandes, car l'Allemagne n'a pas encore réalisé de grosses prestations dans ce Mundial. Ils paraissent moins forts qu'en 1982. Et comme nous sommes meilleurs... »

« L'Allemagne, reprend Alain Giresse, chez qui le simple mot de Séville évoque quelques souvenirs particuliers, est très différente de celle que nous avons rencontrée en 1982. A vrai dire, je ne l'ai pas bien suivie et ne la situe pas trop actuellement. Elle est partie lentement, mais il faut se méfier. Elle a une façon bizarre de jouer devant avec parfois un seul attaquant. »

Après cette parenthèse technique, Giresse revient sur le terrain des sentiments : « Je suis content d'affronter l'Allemagne, car cela nous permet d'éviter le Mexique, mais j'avoue que jouer cette demi-finale, quatre ans après, me fait tout drôle. Lorsque nous avons quitté le stade de Séville, nous ne pensions pas, mais pas du tout, nous retrouver quatre ans plus tard dans un tel cas de figure. Avant le Brésil, on disait : « C'est la fête. » Là, on dit simplement : « C'est l'Allemagne. » Et tout le monde le comprend.

Je sais que certains parlent de revanche. Mais si j'ai bonne mémoire, Rummenigge avait dit à l'époque, à notre propos : « Ils ont voulu nous chambrer. » Allez donc savoir si les Allemands ne sont pas habités eux aussi par un sentiment de revanche. »

Voilà en tout cas qui serait tout à fait cocasse et annoncerait un affrontement comme on n'a pas encore vu au cours de cette Coupe du monde, pendant laquelle on a joué plutôt bien au jour le jour, sans avoir à se retourner sur le passé déjà lointain. Ainsi vont cependant les relations entre la France et l'Allemagne qu'elles débordent aujourd'hui sur les terrains de football.

« J'AI CONNU SCHUMACHER »

A propos de débordement, il en est d'ailleurs un qui est encore dans toutes les mémoires, c'est celui de ce bon vieux Harald Schumacher. C'est pourquoi, nous ne pouvons pas vous quitter sans aller faire un tour du côté de chez Battiston, un type qui manie parfaitement l'humour.

« J'ai fait la connaissance de Schumacher voilà quatre ans. Je l'ai perdu de vue, puis je l'ai retrouvé une fois en 1984, à Strasbourg, avant le Championnat d'Europe. Cela étant, pour moi, il n'est pas question de revanche, sinon sur le sort. En 1982, nous avions raté la finale, cette année, il faut gagner. Affronter le Mexique chez lui aurait sûrement été plus facile. A nous de profiter de la chance qui nous est offerte. On peut se poser des questions sur cette équipe allemande, ses matches n'ont pas été brillants... Le groupe est solide et fait preuve de réalisme. La RFA évolue sur un autre registre qu'en 1982 et s'en sort toujours. Son attaque demeure impressionnante. Soyons prudents. »

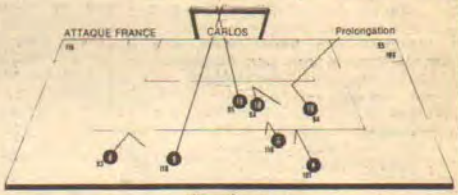
La conclusion, nous la laisserons à l'omniprésent Stopyra qui n'a pas connu Séville et peut ainsi donner une opinion neutre. « Le sort a bien fait les choses. Moralement, nous avons toutes les armes pour battre ces Allemands. » A travers certaines petites phrases et même certains silences prudents, c'est exactement ce qu'il nous avait semblé comprendre : Demain *la Marseillaise* commencera ainsi : « Allons enfants de la partie, le jour de gloire est arrivé... »

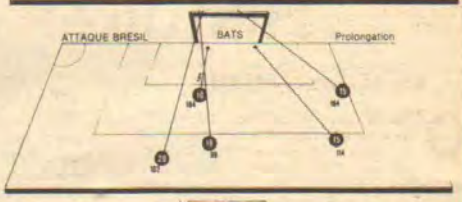
LES TIRS DU MATCH

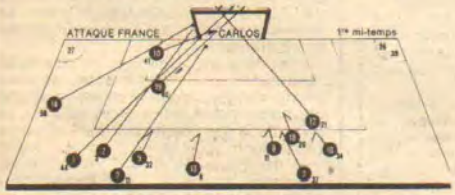
Pour cette étude technique des tirs au but du match France - Brésil, nous avons dressé un tableau par équipes et par mi-temps. Les nombres entourés d'un cercle indiquent le numéro du tireur ; les nombres annexes, la minute du tir ; les traits terminés d'une flèche, les buts ; les traits terminés d'un point, les tirs arrêtés ou détournés par le gardien ; les traits terminés d'un trait court, les corners ; dans chaque coin, les nombres indiquent les minutes de chaque corner.

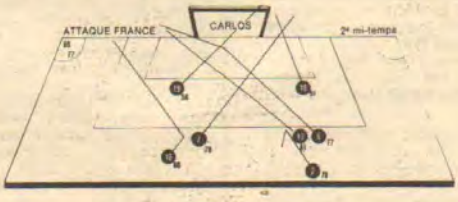
BRÉSIL		FRANCE	
6 Junior	3	2 Amoros	5
7 Muller	3	4 Battiston	1
9 Careca	6	6 Bossis	2
10 Zico	2	8 Tusseau	2
13 Josimar	1	9 Fernandez	3
14 J. Cesar	1	10 Platini	5
15 Alemao	4	12 Giresse	1
18 Socrates	3	14 Tigana	1
19 Elzo	1	18 Rocheteau	3
20 Silas	1	19 Stopyra	4

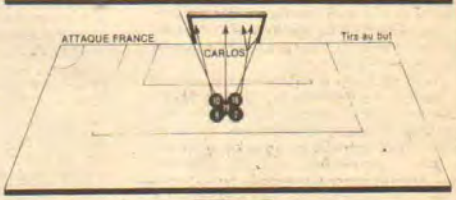
	FRANCE					BRÉSIL				
	1re m.-t.	2e m.-t.	1re prol.	2e prol.	Total	1re m.-t.	2e m.-t.	1re prol.	2e prol.	Total
Tirs	13	7	5	2	27	7	13	3	1	24
Tirs hors du cadre	4	4	1	1	10	1	5	3	0	9
Tirs bloqués ou détournés par le gardien ou par un joueur du champ	8	3	4	1	16	4	5	1	1	11
Tirs sur le poteau	0	0	0	0	0	1	1	0	0	2
Têtes	1	0	1	0	2	0	1	1	0	2
Tirs hors de la surface	11	5	2	2	20	5	6	2	1	14
Corners	3	2	1	2	8	2	5	0	0	7
Penalties	0	0	0	0	0	0	1	0	0	1
Buts	1	0	0	0	1	1	0	0	0	1

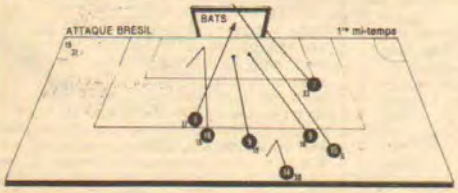


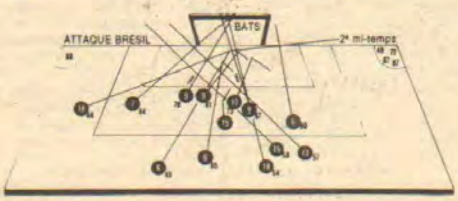


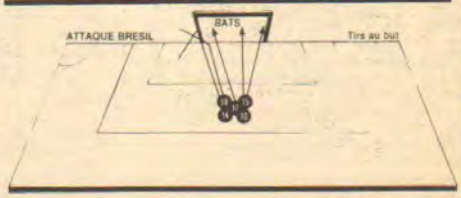












MEXICO86

Le Brésil s'enterre en première classe

Les Brésiliens pleurent leur élimination et leurs espoirs déçus.

Le rêve de 1970 a trépassé. Mais dans un Guadalajara sous le choc de la perte de ses chouchous,

la sélection s'est offert un enterrement à son image : plein de classe.

par Hedi HAMEL

VOUS ne l'avez peut-être pas vu, pas remarqué, mais Oliveira Socrates a été le premier à se précipiter vers les vestiaires dès que Luis Fernandez eut exécuté l'incroyable sentence. Il a oublié d'échanger son maillot, s'est rapidement douché et s'est blotti dans un coin, grillant nerveusement sa quinzième cigarette de la journée. Dans l'univers de mutisme qu'il s'est créé, il revoyait le cauchemar du 5 juillet 1982, à Barcelone, lorsque, après avoir inscrit un des deux buts brésiliens et entrevu la perspective d'une demi-finale mondiale, il a vu surgir, pour la troisième fois, la patte miraculeuse de Paolo Rossi. Le grand barbu, alors capitaine de l'équipe, avait pourtant symbolisé pendant le premier tour le football-spectacle d'un Brésil au sommet de son art. Il avait plané sur les débats et fait rugir de plaisir des milliers de Cariocas, enivrés de folie jaune. Larmes, pleurs, amertume, désespoir, rage de l'injustice qui avait privé le Mundial de la plus belle équipe de l'épreuve.

LA MARCHE FUNÈBRE DE SOCRATES

Quatre ans plus tard, dans la fournaise de Jalisco, emporté par la vague de soixante-dix mille spectateurs, saturé d'exceptionnels retournements de situation, Socrates était encore là pour le clap de la tristesse finale. Il n'est plus capitaine, mais à 14 h 44, en ce samedi 21 juin 1986, pesait sur ses épaules le poids de cent quarante millions d'êtres hagards devant ce premier tir au but, après une impuissante prolongation.

On croyait l'ancien de Florence en mesure de rééditer son fameux penalty contre la Pologne, lorsque sans élan et le bras gauche levé en poing il trompa Jozef Mlynarczyk. Non !, cette fois il prendra un petit élan qui lui suffira à peine à adresser la balle juste au deuxième niveau des tribunes. Un geste fou. Et un retour vers ses camarades en marche funèbre. Il n'espérait plus qu'une chose : que les Français se montrent aussi peu adroits que lui. Ce sera le cas de son ex-adversaire du Championnat italien Michel Platini. Nouvel espoir pour Socrates, mais Julio Cesar le ramena vite à la case départ en manquant le dernier tir.

C'est du sien cependant — le premier — qu'on se souviendra toujours. Il a fait mal au moral. Mal à ceux qui, derrière lui, avaient besoin d'une force supplémentaire pour réussir la frappe déterminante. Socrates n'a pas voulu voir ces tirs désespérés. Il en a juste découvert, comme tout le public paralysé d'émotion, le résultat final.

Et cette course vers les vestiaires, la dernière de sa vie dans un Mundial, était la recherche d'un refuge à son désespoir. Il s'en veut. Le Brésil lui en voudra sans doute. Socrates est parti pour de bon et n'a pas vécu les moments d'intensité et de tristesse qui ont suivi la qualification des Français.

LES MEXICAINS PLEURENT AUSSI

« Le Brésil nous apporte tout ce que notre gouvernement nous refuse, nous dit Fernando Ramirez, professeur de mathématiques, apôtre de la Colonia Independancia, lieu du ralliement des supporters vert et or. Il nous permet de manifester en masse nos joies et nos délires, profondément contenus en chacun de nous. Notre système politique est si difficile que nous réalisons un transfert de nos privations multiples sur tout ce qui bouge et qui vient du Brésil. » Pour bien s'en convaincre, Ramirez s'est approché du car brésilien très sévèrement gardé et stationné tout à côté de celui des Français. Il a vu, une heure et demie après le match, entre deux vitres ouvertes, Bruno Bellone échanger son maillot avec Josimar. Symbole du fair-play total. Image saisissante de coulisses. Comme nous, il a vu Pedro Lopes, directeur technique de la CBF, perdre son sang-froid et hurler de courroux sur les « transitos » militaires qui lui interdisaient de rejoindre la délégation brésilienne. Il a vu le spectacle de milliers de jeunes filles aux cris stridents, accrochées aux grilles et désirant toucher leurs idoles au prix de n'importe quelle prouesse.

Mais les onze de Jalisco n'étaient pas d'intouchables stars déchues. Incroyablement calmes, ils se prêtaient presque tous au supplice des centaines d'interviews furtives au cœur d'un méli-mélo à peine descriptible. C'est une autre démonstration de la grandeur de cette équipe du Brésil, constellée de vedettes à la simplicité exemplaire.

UN ADIEU DE GENTLEMEN

A l'exception de Tele Santana, qui est venu féliciter Henri Michel et qui s'en est tenu aux seuls propos connus de la traditionnelle conférence d'après-midi, les Zico, Junior, Carlos, Edinho, Julio Cesar, Elzo, Careca et Mulier, ont donné dix, quinze fois leurs impressions sur ce qu'ils considéraient comme la finale avant la lettre d'un Mundial harassant. Pendant qu'on leur tapait sur l'épaule en signe de consolation, ils ne cessaient de louer leurs adversaires. C'est l'art et la philosophie de la sportivité. La reconnaissance d'une force supérieure.

Les Brésiliens, gentlemen joueurs, étaient sérieux dans leurs propos. Ils voient bien la bande à Michel foncer vers la finale. Ils la voient aller plus loin encore. Sans renvoyer quelques téméraires venus jouer du tambourin et du « tarol grande » sous leurs fenêtres en guise d'un adieu en apothéose, les footballeurs cariocas serraient les mains de la suprême solidarité dans l'épreuve. Ils ne pouvaient pas ne pas voir les dizaines de fans en tee-shirt jaune s'ingénier à replier la plus grande banderole sportive de cette Coupe du monde qu'ils avaient déployée sur tout le virage du stade, au moment où le match basculait dans leur camp.

Les Brésiliens n'ont pas quitté la scène par les portes dérobées. Publiquement, ils ont avoué leur impuissance à dépasser une équipe exceptionnellement motivée.

Et pour le soir de leur première et dernière défaite (comme en 1985, ils n'avaient joué que cinq matches), ils ne respecteront pas les consignes d'extinction des feux à 22 heures, décrétée depuis trois semaines. Eux aussi, à leur tour, sont descendus dans la « Ciudad de Rojo » pour se mêler à leurs propres supporters. Ensemble, entre le Fiesta Americana et le Hyatt Regenci, lieux de résidence de la plupart d'entre eux, ils ont célébré la plus longue nuit de Guadalajara. La deuxième ville du pays sommeillait pourtant de tristesse, quelques heures après l'élimination du Mexique par l'Allemagne. Alors, Mexicains et Brésiliens se sont vite compris, pour communier dans l'enthousiasme désespéré d'une soirée particulière. Une « noche » aux couleurs locales sous la « samba batucada brazilen ».

Au fond, Oliveira Socrates a dû passer une bonne nuit.

■ Toc, toc... Philippe Bergeroo frappe à la porte de la chambre du docteur Vrillac pour lui demander une cantine vide pour le retour. Il cherche à y déposer un petit souvenir pratique à ramener... une selle mexicaine.

■ Certains arrières français, surtout Manuel Amoros, conservent de Tlaxcala de douloureuses cicatrices : des plaies sur les hanches causées par les tacles sur le sol trop dur. Des plaies qui se rouvrent régulièrement à chaque nouveau contact avec la terre.

■ Les joueurs brésiliens ont accepté, malgré la défaite, de se laisser interviewer par les zélés journalistes brésiliens, à la sortie du stade Jalisco. Alemao, en pleine réponse, s'effondra en larmes.

■ Le président brésilien, José Sarney, a déclaré en début de semaine dernière que si le Brésil était éliminé en quart de finale, la nation entière se suiciderait. A défaut de hara-kiri radical et définitif, ils étalent toutefois nombreux à noyer leur chagrin dans les tequilas des boîtes de nuit de Guadalajara, samedi soir.

■ Entrée décontractée de Michel Platini dans le stade Jalisco, pour France-Brésil : casquette et short à fleurs, se trémoussant au rythme de la salsa brésilienne que propageaient les supporters brésiliens.

LA SEMAINE FATIDIQUE

Le programme de la dernière semaine au Mexique est ainsi établi pour la sélection nationale : demi-finale ce mercredi à Guadalajara. En cas de défaite, les Bleus joueront samedi à Puebla pour la troisième place et iront préparer cette dernière rencontre à Tlaxcala dès jeudi après-midi. En cas de victoire et de qualification pour la finale, ils resteront à Guadalajara jusqu'à vendredi après-midi, avant de s'envoler pour Mexico où ils séjourneront au Fiesta Américana près de l'aéroport. Quoi qu'il arrive, ils partiront le soir même des matches et arriveront donc à Paris, soit dimanche, soit lundi après-midi.

■ Surprenante queue de plusieurs personnes devant les agences de voyages de Guadalajara, samedi soir, en fin d'après-midi. Il s'agissait des supporters brésiliens, trop confiants, qui avaient prévu leur retour au pays pour beaucoup plus tard, et qui changeaient en quatrième vitesse leurs billets d'avion.

■ Socrates va publier à l'automne un livre dont le titre est : « Implication métaphysique du tir de coups de pied de corner. » Entre autres arguments développés dans l'ouvrage : un prouvant que les arbitres n'existent pas !

■ Les superstitions sont tenaces ! Dans leurs vestiaires du stade de Leon, les joueurs français déposaient des pièces de monnaie en offrande à une statue de la Vierge. Dans le stade Jalisco de Guadalajara, il y a une chapelle. Avant le match, ces mêmes superstitieux sont allés réitérer leur rituel. Pour la demi-finale contre l'Allemagne, ils ne manqueront pas de recommencer...

LE CLOWN ET LES CUISSES...

A l'image de nombre de ses compatriotes, le buteur brésilien Careca a un nom d'emprunt, issu de « carequinha », un clown qui enchanta il y a une vingtaine d'années tous les enfants du Brésil. L'allier noir Mulier est pour sa part un peu plus terre à terre : il a tout simplement emprunté le nom de guerre de son frère, également surnommé Mulier en raison de ses cuisses épaisses comme celles de l'ancien avant-centre de l'équipe allemande, Gerd Muller.

TCHAO GARDIEN...

On laisse à d'autres le soin de récupérer la disparition de Coluche. Nous, on se souvient simplement de ce gardien foireux qui avait filé le fou-rire à Luis Fernandez au cours d'un tournoi en salle organisé en février dernier au profit des Restaurants du cœur (ici face à un allier nommé Gérard Jugnot). Jamais un joueur aussi nul n'a eu autant de succès sur un terrain. Le foot rend hommage à l'une de ses idoles.

■ Tous les joueurs français rentreront tranquillement en France après la compétition, à l'exception de Manuel Amoros qui mettra le cap sur les Etats-Unis en compagnie de son épouse, présente au Mexique.

■ En cas de victoire contre les Français, chaque joueur brésilien aurait touché 15 000 dollars. En cas de victoire en finale, ils auraient touché 100 000 dollars. A noter qu'une prime de 1 000 dollars était prévue pour tout but marqué pendant le tournoi... à partir du quatrième dans le même match.

NOS SUPPORTERS... ITALIENS

« Une rencontre pour cinémathèque », « Performance héroïque des Français », « Match splendide »... La presse dominicale italienne fut enthousiaste dans ses commentaires sur le quart de finale France-Brésil. Elle ne fut pas non plus rancunière à l'égard de la France qui l'a éliminée puisqu'elle la considère maintenant comme « une authentique étoile au firmament du football mondial. »

Les journaux sportifs, dans leur ensemble, mettent l'accent sur le très haut niveau de ce match France-Brésil. « Performance héroïque des Français qui se qualifient aux tirs au but après 120 minutes d'un football mémorable. Un match splendide, un des plus beaux que l'on ait jamais vus », écrit le « Corriere dello Sport ».

« France et Brésil nous ont fait cadeau d'une rencontre pour cinémathèque, l'une des plus pleines et belles de notre époque. On a pu vraiment constater, samedi, la force de l'équipe de France qui, soyons sincères, n'avait effectué face à l'Italie qu'un simple galop d'entraînement. »

« Platini, quelle fête », titre à la une le « Gazzetta dello Sport » de Milan, en affirmant : « Le Brésil sort de la scène du Mundial, mais il faut s'incliner devant la France qui n'est plus uniquement celle de Michel Platini, mais bien une formation compacte, forte dans tous les domaines, authentique étoile au firmament du football mondial. A cette France-là, tout est désormais possible. »

■ Malgré la forte proportion de jaune, vert et bleu dans le public de France-Brésil, les Mexicains avaient tendance à considérer les joueurs français comme des leurs, puisque les couleurs du club sociétaire du stade Jalisco les Chivas sont : bleu, blanc, rouge.

■ Les rythmes brésiliens qui accompagnèrent le match de l'équipe de France sans cesse, imprégnèrent les joueurs français, puisque, pour fêter leur victoire, une fois rentrés aux vestiaires, ils dansèrent longuement sur une salsa improvisée.

■ Après-midi de repos pour les joueurs français, jeudi dernier. Quelques-uns ont profité de l'excursion proposée dans un quartier artisanal de Guadalajara pour accentuer leur excédent de bagages de retour.

■ Curieux spectacle dans la cour de l'hôtel de Chapala : Fernandez et Papin sur un cheval, Bellone et Genghini sur un autre ! C'était un baptême équestre pour le pauvre Bernard Genghini, qui se plaignait après la promenade de douleurs aux adducteurs, entre autres, sous l'œil hilare de ses compagnons.

■ Après l'énorme faute du gardien brésilien Carlos, sur Bellone, le Monégasque, ayant été déséquilibré avant la surface de réparation, Henri Michel fit connaître son sentiment sur la loi de l'avantage. « Elle est complètement nulle. Elle ne profite jamais à l'attaquant et ça, je le dis depuis quinze ans. On devrait s'inspirer du rugby et revenir à la faute initiale si l'avantage n'a pas été exploité. »

■ Au cours des matches disputés par le Brésil, des centaines de journalistes s'entassent contre les grillages, et de nombreux radio-reporters et journalistes de télévision commentent le match en direct. Comme ils n'ont pas toujours quelque-chose à se mettre sous la dent pendant les deux heures du reportage, ils commentent tout ce qui bouge : l'arrivée de la presse étrangère, comme les tirs dangereux.

■ Le soir de France-Brésil, Yannick Stopyra remarquait : « Cela nous a fait tout drôle de suivre à la télévision les pénalties de Mexique-RFA. Trois heures auparavant, c'était nous qui tirions devant les Brésiliens et c'est une épreuve vraiment très dure. On s'en rend beaucoup mieux compte en regardant les autres. »

■ A propos de l'Allemagne de l'Ouest 1986, soupçonnée d'être moins bonne que celle de 1982, Henri Michel a déclaré : « Ce que je constate, c'est qu'ils sont là en demi-finale, qu'ils ont un potentiel énorme et je n'ai pas à être content ou pas de les rencontrer. Il y a un match à jouer. »

■ Guy Roux a assisté, samedi dernier, à son dernier match au Mexique. L'entraînement reprenait lundi à Auxerre et il a dû quitter à regret cette Coupe du monde après avoir parcouru plus de cinq mille kilomètres et vu une bonne quinzaine de matches.

■ Les Bleus sont bien soignés par leur cuisinier. Voici ce qui figurait par exemple au menu du mercredi 18 juin à Chapala. Au déjeuner : avocats et jambon, contre-filet, pommes sautées, fromage et crème caramel. Au déjeuner : soupe, poisson poché sur lit de pâtes avec beurre crevette, fromage et tartes aux pommes, le tout arrosé d'un petit verre de Bordeaux.

GENGHINI : AU SERVETTE PROBABLEMENT

Le joueur de milieu de terrain de l'AS Monaco, Bernard Genghini, signera très vraisemblablement un contrat de deux ans au FC Servette de Genève, à son retour de la Coupe du monde au Mexique, a-t-il annoncé à l'AFP, vendredi, à Guadalajara.

« J'ai refusé de manière définitive les propositions de l'Olympique de Marseille et, sauf problème de dernière minute, je devrais rejoindre les rangs du club genevois pour deux saisons », a-t-il précisé.

Genghini, vingt-huit ans, compte vingt-cinq sélections en équipe de France. Il était arrivé à l'AS Monaco en 1983, après avoir successivement évolué au FC Sochaux et à l'AS Saint-Etienne.

■ Depuis mercredi dernier, les Tricolores sont installés à Chapala, au bord du plus grand lac naturel du Mexique, dans un cadre verdoyant et agréable, qualifié par Henri Michel de « Suisse mexicaine ». Le sélectionneur et les joueurs appréciaient d'ailleurs beaucoup l'endroit : « De ce côté-là, on a réussi depuis notre arrivée à Tlaxcala, dit-il. Côté sportif, ce n'est pas mal non plus avec la qualification pour les demi-finales. »

■ L'équipe de France a séjourné très peu de temps à Mexico la semaine passée. Arrivée le dimanche soir, elle est repartie dès le mercredi matin après sa victoire sur l'Italie. Les joueurs n'ont pas trop apprécié l'air de la capitale mexicaine, Giresse notamment : « Ici, nous ne sommes vraiment pas bien. Il y a de la pollution, les yeux piquent, la chaleur est plus lourde, ce n'est pas possible de vivre dans ces conditions. »

■ Avant le match contre le Brésil, Michel Platini et Junior sont tombés dans les bras l'un de l'autre. Les deux hommes se connaissent parfaitement puisque le Brésilien est quasiment un voisin du Français. Il joue, en effet, à Torino et il a l'occasion de croiser Platini sur le terrain et en dehors.

■ Les marchands ambulants officiant à proximité du stade Jalisco pour Brésil-France n'avaient visiblement pas envisagé la visite des Français à Guadalajara. Les maillots frappés du coq, mais aussi les petits drapeaux, étaient quasi inexistants sur les étalages où on bradait, en revanche, les articles aux couleurs italiennes.

■ L'une des rares équipes féminines brésiliennes se trouvait au stade Jalisco. Dans le double but d'assister au match, mais aussi de disputer par la suite un tournoi près de Guadalajara. Le nom des grandes vedettes de l'équipe ? Pelea, Socrata, Zica et Elza...

■ Les Bleus ont reçu beaucoup de télégrammes d'encouragement avant leur quart de finale contre le Brésil. Deux d'entre eux émanaient des équipes de France de volley-ball et de natation. Ils reçurent ensuite une multitude de télégrammes de félicitations. Pêle-mêle : le ministre Christian Bergelin et le maire de Font-Romeu.

■ Afin de se concentrer sur leur match contre la France, les Brésiliens ont regardé la télévision vendredi. Un astucieux montage disséquait la façon de jouer de chaque Français. Seul le gardien Carlos n'a pas semblé tirer les leçons de ce qu'il a vu. A la question d'un journaliste brésilien lui demandant comment Platini tire les coups francs, il répondit, le plus sérieusement du monde, « avec le pied, comme les autres... »

■ Coupe-vent, casquette noire et lunettes de soleil, Pelé était naturellement présent au stade Jalisco mais, deux heures avant le coup d'envoi, se montrait extrêmement réservé quant au pronostic. « Je vois un match très serré entre deux équipes de valeur. On peut même regretter qu'il vienne si tôt. Il aurait fait une belle finale. »

■ Trois joueurs présents à Guadalajara avaient pris part à la première victoire française de l'histoire contre le Brésil, le 1er avril 1978, au Parc des Princes (1-0) : Patrick Battiston, Maxime Bossis et Michel Platini, auteur du seul but du match à quatre minutes du coup de sifflet final. Henri Michel était également de la partie, en milieu de terrain. « Je m'étais bien « astiqué » avec Rivelino », se rappelle-t-il.

■ L'ancienne vedette péruvienne Teofilo Cubillas ne tarit pas d'éloges sur l'avant-centre français Yannick Stopyra. « Pour moi, il est l'une des trois révélations du Mundial en attaque, avec l'Espagnol Butragueno et l'Anglais Lineker. » Un compliment qui a fait rougir le Toulousain.

■ Au moment de l'arrivée des joueurs français au stade de Guadalajara, deux heures avant le match contre le Brésil, Henri Emile a eu recours à la police mexicaine, les télévisions brésiliennes se montrant trop empressées autour du car français.

■ Inondations monstres à la sortie est de Mexico, samedi après-midi. Un terrible orage transforma les routes en véritable bourbier et la voiture de notre camarade Victor Sinet, qui rentrait à Puebla en compagnie de confrères italiens, fut prise dans un torrent tel qu'elle avait de l'eau jusqu'aux vitres ! Et pourtant, bien que complètement noyé, le moteur de la Chevrolet n'a pas calé !

■ Les jours de match, les habitants de Guadalajara qui logent près du stade, font preuve de beaucoup d'astuce, puisqu'ils louent les places de parking, dans les rues avoisinantes, aux automobilistes spectateurs. Le pourboire est à l'appréciation du conducteur.

■ Les joueurs français ont bu beaucoup samedi : « Ce n'est pas encore assez », a confié Henri Michel. Il faut dire que les petits sachets qui étaient lancés depuis le banc de touche n'arrivaient pas toujours à destination. Il y en eu même un qui éclata entre les mains de Tigana à la réception.

■ Effondré, Zico l'était en quittant le stade Jalisco, après l'élimination du Brésil. Interrogé au vol sur son fameux penalty raté, le meneur de jeu brésilien corrigeait : « Je n'ai pas manqué mon penalty. Il serait injuste d'amoindrir les mérites du gardien français. C'est un grand gardien et il s'est parfaitement jeté sur le ballon. »

■ Le grand stade de Reims des années 58-60 et, en fait, la grande équipe de France de l'épopée en Suède, ont été en partie reconstitués l'espace d'un soir la semaine dernière à Mexico, où l'on a pu voir ensemble Just Fontaine, Raymond Kopa, Dominique Colonna et Roger Piantoni. Le pronostic de Justo avant les quarts de finale : Angleterre et France favoris de la dernière semaine mexicaine.

■ Michel Platini était le seul joueur français qui connaissait le stade Jalisco avant France-Brésil. Il y était venu lors d'une tournée avec l'AS Nancy-Lorraine en janvier 1979, mais, blessé, il n'avait pu jouer contre Guadalajara.

■ Le match France-Brésil a même intéressé les Américains qui ont pu le suivre intégralement sur la chaîne NBC, samedi après-midi. Peut-on rêver meilleure propagande pour le « soccer » ?

ALLÔ BOURRIER ?

Lors des matches de l'équipe de France, Marc Bourrier s'est installé dans les tribunes et communique avec le banc de touche par talky-walky. Le contact est permanent entre lui et Gérard Banide qui transmet les informations tactiques à Henri Michel : « Cela permet d'avoir une vue différente de la rencontre », disent les techniciens français qui ne laissent décidément rien au hasard.

■ C'est la période des anniversaires en équipe de France. Après Platini qui a fêté ses trente et un ans samedi, jour de France-Brésil, c'était au tour de Tigana, hier, avant celui de Bossis, jeudi. Tous deux auront aussi passé le cap des trente et un ans en cette fin de semaine.

■ Lors de l'entraînement de la veille de France-Brésil au stade de Jalisco, William Ayache enrageait de ne pouvoir jouer ce match à cause de ses deux cartons jaunes, synonymes de suspension automatique. Il eut aussi une pensée pour son capitaine José Touré : « C'était un match pour lui. Avec un tel stade, dans une telle ambiance, il aurait fait un malheur. »

■ Quand on parle avec Maxime Bossis de son nouveau poste de stoppeur, il dit : « S'il y a un mois on m'avait demandé de jouer à ce poste, j'aurais refusé. Maintenant, je commence à y prendre goût. »

Chronique — MEXICO86

L'homme « rare »

par Guy ROUX

Il existe dans le Mundial une race d'hommes particuliers qui sont soumis à un régime exceptionnel. Ils n'ont pas, comme les dirigeants, les honneurs et le détachement des bénévoles qui survivront quoi qu'il advienne. Ils n'ont pas, comme les joueurs, le plaisir du jeu, la gloire des exploits. Ils n'ont pas, comme les arbitres, l'honneur d'être l'unique porte-drapeau de leur pays dans une catégorie à haute tension, mais qui ne perd jamais. Durant les matches, on les parque sur un banc où ils n'ont pas le droit de bouger pendant 45 minutes, et on a même nommé un quatrième arbitre pour les surveiller. Parfois même, le banc est enterré et on ne voit d'eux que la tête à ras du gazon, ce qui veut dire que leur champ de vision est avant tout constitué par le cramponnage des joueurs. Après le match, il doivent se rendre dans une salle de tortures où la presse mondiale les harcèle de questions dans toutes les langues, alors que les interprètes locaux sont souvent débordés et traduisent dans une approximation extrême. Le jour de l'élimination de leur équipe, qui viendra pour tous sauf un, ils deviennent les fusibles du système et démissionnent ou sont démissionnés au plus vite pour sauver leur président de fédération, leur ministre des sports, voire le régime de leur pays.

Il y a parmi ces hommes une majorité d'hommes mûrs comme l'Italien Bearzot, ex-champion du monde, le Polonais Piechniczek, le Soviétique Lobanovski, l'Anglais Robson, le Brésilien Tele Santana et quelques plus jeunes qui n'ont pas tout à fait perdu l'habitude de jouer avec les joueurs. On reconnaît parmi eux le Hongrois Mezey, et notre Henri Michel. Henri Michel est un merveilleux cas d'homme rare. Ancien grand joueur prodige, ayant sévi pendant plus de quinze ans en Première Division, comptant une cinquantaine de sélections, il semble qu'il ait été choisi par Michel Hidalgo, qui avait détecté ses qualités, en vue d'en faire un entraîneur national et peut-être, déjà, son successeur. Une solide formation théorique de deux ans à l'INSEP, des travaux pratiques avec une équipe nationale de gamins et c'était le premier test sérieux avec les Jeux Olympiques. Un groupe de qualification difficile, avec la « guerre » d'Espagne à Murcie et l'Allemagne de l'Ouest, démontrent déjà ses qualités. Et puis, ce sont les USA, avec une France qui chasse les médailles avec ardeur. Il n'y a pas eu que le Guatemala et le Qatar, il y a eu le Brésil et la Yougoslavie, et au bout, vingt-deux médailles d'or. Michel Hidalgo, rassuré, se retire et la succession se produit sans heurt.

Bien que méridional, Henri Michel parle assez peu mais, écoute et réfléchit beaucoup. Son autorité sur des joueurs qui ont été ses partenaires (Tusseau, Bibard, Ayache, Touré) ou ses adversaires (les autres, et notamment, Michel Platini) n'est pas formelle. Ils se tutoient. Son autorité vient de sa compétence. Nous suivons son travail dans ce Mundial avec un intérêt professionnel. Un problème de défense centrale ? Il en parle peu, et le solutionne avec de nouveaux rôles pour Bossis et Battiston. Un Joël Bats fébrile, dit la presse, puis, blessé ? Il attend la veille du match contre l'Italie pour résoudre le problème et, Joël Bats, en progrès, puis fantastique contre le Brésil, avec deux pénalties arrêtés lui donnent raison. Platini, Giresse en demi-teinte ? Il ne souffle mot, patiente, et le milieu français finit par dominer les Italiens, puis le Brésil. Les avants de pointe ? Il les passe en revue au fil des matches et les utilise au moment de leur forme de pointe. Papin, Rocheteau, Stopyra se succèdent avec bonheur. Il lance aussi Ferreri et Bellone pour les fins de match, cela soulage ceux qui sortent et permet à ses jeunes de se lancer.

Mais Henri Michel a su constituer son équipe de techniciens. Gérard Banide est un préparateur physique de grand talent, en même temps qu'un entraîneur discret qui a gagné le Championnat avec Monaco. Quel dommage que la FFF n'ait pas pris des précautions pour le conserver. Marc Bourrier, emprunté, lui aussi, à l'ancienne équipe de Michel Hidalgo est un technicien de l'ombre, dont la bonne humeur et l'amour des joueurs en font l'homme idéal pour faire travailler des remplaçants souvent quelque peu déçus. Henri Emile, universitaire brillant, a en charge l'organisation générale de la vie de l'équipe. Il a succédé à Henri Guérin avec la même efficacité. Alors l'homme « rare » n'est donc pas tout à fait seul dans son travail. Mais, il est seul devant sa décision à prendre, devant son équipe à constituer. Il est aussi seul devant l'opinion sportive de son pays et devant sa presse. Le football a un tel retentissement que chaque Français se considère propriétaire d'une parcelle de l'équipe de France. Ce poste de haut responsable est donc si spécial, qu'on n'est pas certain de trouver à chaque fois l'homme qu'il faut.

C'est une fonction d'une autre nature que celle d'entraîneur de club. Les Allemands ont eu quatre sélectionneurs nationaux en quarante ans. Herberger, Schoen, Derwall et Beckenbauer. Henri Michel a moins de quarante ans. Il peut faire brillamment quatre Coupes du monde et autant de Championnats d'Europe. Il faudra résister à deux tentations : celle pour lui de se retirer après un résultat éclatant, peut-être proche. Celle pour l'opinion de le répudier après une épreuve manquée. Cela peut arriver. enfin, il incombe à la FFF de mesurer le prix d'un homme « rare » et de se donner les moyens de le conserver. Le football national est assez porteur pour cela. Enfin, la presse spécialisée, gâtée par le talent et le goût de la mission de Michel Hidalgo, devra se faire une raison. D'ailleurs un sélectionneur qui parle peu, c'est l'occasion pour un chroniqueur de faire preuve d'imagination !

■ Au lendemain de sa victoire sur le Brésil, l'équipe de France a eu quartier libre au sortir du traditionnel décrassage d'après-match. Un barbecue a été organisé en son honneur dans le joli parc de son hôtel, à Chapala, au bord du plus grand lac naturel mexicain, à cinquante kilomètres de Guadalajara.

■ Sans doute les gérants de l'hôtel Fiesta Americana, où se situe le centre de presse de Guadalajara, avaient-ils prévu l'élimination du Brésil. En effet, le spectacle brésilien qui y était donné depuis une semaine s'est interrompu le 21 juin, soir du match.

■ Que de têtes connues dans la tribune de presse du stade Jalisco pendant France-Brésil. En plus des Français Kopa, Trésor, Fontaine, Roux, on pouvait rencontrer les Brésiliens Pelé, Jairzinho, Rivelino, Rildo, le Hongrois Puskas, l'Argentin Menotti, les Portugais Eusebio et Humberto. Et on en oublie sans doute.

TUSSEAU : DOUX COMME SA MÉDECINE

Original ! Dans la trousse de toilette de Thierry Tusseau figure une petite poche contenant un matériel d'un autre âge et d'un autre continent : des aiguilles d'acupuncteur accompagnées des quelques croquis essentiels des lignes qui traversent le corps : « Je m'inspire de l'acupuncture chinoise ancienne. Celle qui recherche les causes des maux et non celle qui en soulage seulement les manifestations, pratiquée maintenant assez couramment en Europe. »

Cet intérêt lui est venu à Bordeaux, où l'acupuncteur qu'on lui a conseillé un jour de consulter est devenu un ami : « Les médecines parallèles m'ont toujours intéressé. Il y a longtemps que je me soigne par homéopathie. J'ai guéri une pubalgie tenace par ostéopathie et un régime alimentaire au départ, où l'on supprime les acides contenus notamment dans les tomates et les crudités. »

La petite trousse contient des aiguilles d'argent dont la moitié supérieure est entourée d'un fil de cuivre : « Je les ai emmenées en cas d'entorse. Heureusement, je n'ai pas eu à m'en servir. Il faut les disposer en triangle sur la cheville pour une entorse. Les aiguilles confirment leur bonne application et leur efficacité lorsqu'elles noircissent. Si la peau retient l'aiguille quand on veut la retirer, c'est que l'opération n'est pas terminée. »

A côté, une boîte de plantes séchées : de l'ambrose. Il façonne ces herbes en cône qu'il disposera sur les pointes d'acupuncture en faisant piler le haut évasé. On appelle cela des cautères.

« Mais il ne faut pas croire que l'acupuncture fait des miracles. Elle ne guérit pas plus vite, il lui faut le temps. Sauf pour les cas de sciatique et tout ce qui concerne les nerfs coincés qu'elle guérit en un temps record. Dans d'autres cas, surtout pour les footballeurs, la médecine traditionnelle est plus adaptée à nos impératifs de rapidité de soin. »

Prudent, Thierry. Il ne tient pas à passer pour le Rika Zaraï du football.

Chronique

Du sublime au médiocre

par Albert BATTEUX

AYANT dribblé un peu long la semaine dernière, je fus victime d'un tacle un peu sévère qui amputait mon papier de sa conclusion. Dans laquelle, pour l'essentiel, j'exprimais toute ma confiance en une victoire de nos joueurs.

C'est rien de dire que la France a battu l'Italie : elle l'a dominée, maîtrisée, jonglée, elle aurait pu l'écraser. S'il est vrai que pendant une cinquantaine d'années, l'Italie a toujours battu notre équipe, l'a-t-elle jamais battue avec ce panache qui fut à Mexico, et, entre autres choses, l'apanage de nos joueurs ? La façon dont notre défense effaça Altobelli du terrain tient de la magie et témoigna éloquemment des progrès de nos joueurs dans la maîtrise du jeu, où que celui-ci se produise.

Cette très belle victoire significative dans l'absolu avait de surcroît l'avantage de nous propulser en quarts de finale. Où nous attendait le Brésil.

Je le dis franchement : j'ai appréhendé cette rencontre. Assez d'accord avec ceux qui estimaient que le Brésil d'aujourd'hui était inférieur à certains de ses devanciers qui illuminèrent le football mondial, je ne l'étais plus quand le jugement était plutôt sévère pour ramener les Brésiliens à un niveau moyen. Ils ne furent certes pas transcendants dans leurs premiers matches, mais on les sentait capables de faire beaucoup mieux. Ce qu'ils démontrèrent contre notre équipe à l'issue d'un match superbe, qui augmenta encore, si possible, le crédit de ce grand sport.

Je suppose qu'il y eut une trêve dans les divergences familiales à propos du ballon envahisseur : tous ceux qui ont vu cette rencontre ont été séduits sans même savoir trop pourquoi : c'était magnifique et c'était suffisant.

Ce match au sommet fut légèrement dominé par les Brésiliens. Un peu plus d'occasions, un peu plus de virtuosité aussi auraient pu justifier leur victoire. Mais cet hommage objectif rendu à leurs adversaires ajoute au mérite des nôtres, qui firent souvent jeu égal et qui gagnèrent finalement à la régulière, un soupçon de réussite en plus.

Si trêve il y eut dans les ménages, les Allemands et les Mexicains y mirent certainement fin. Comment un même jeu avec les mêmes règles peut-il produire deux spectacles aussi différents ? Je me refuse à accabler les Mexicains, dont on savait que le meilleur atout était celui du public, et les Allemands, dont je constate, depuis des années, la lente mais fatale dégradation. Mais c'est mon devoir de dire que le spectacle qu'ils nous « donnèrent » (on n'aurait pas payé pour cela) fut affligeant.

Les Allemands l'emportèrent finalement grâce aux tirs au but, où l'expérience est souvent déterminante : ça sert parfois d'avoir un grand passé. Mais pour ce qui est du présent ?

Parlons-en justement !

L'Allemagne sera l'adversaire de la France en demi-finale. Une demi-finale qui ressemblera à une revanche pour les Français ou à une confirmation pour les Allemands, qui ne durent pas seulement à un mauvais geste de Schumacher leur victoire de 1982. Ce sera donc une sorte de règlement de comptes, avec en prime l'accession à la finale.

Sur ce que nous avons vécu dans cette soirée prodigieuse, par ce que nous avons vu, qui allait du sublime au médiocre, il va de soi qu'on ne peut que donner la France contre l'Allemagne comme favorite. Mais quelle France et quelle Allemagne dans ce jour fatal ?

La France a bien mérité qu'on lui fasse confiance, à condition toutefois que, pour un match raté, elle ne néglige pas l'Allemagne !

■ De Pelé, à l'issue de France-Brésil : « Ce match auquel nous venons d'assister restera comme un des meilleurs de l'histoire de la Coupe du monde. »

■ Confidence de Jean-Pierre Hureau, le président du Havre, après France-Brésil : « En cinquante-quatre ans, c'est le plus beau moment que j'ai connu en sport. »

PLATINI LE FATIGUÉ

Michel Platini fait l'unanimité au Mexique, parmi les gens de presse... Contre lui. Il se montre distant, cachottier, insolent, insipide ou aigre. Il n'aime pas être dérangé durant ses parties de cartes. Pour un patron de presse naissant (il possède quelques actions dans le mensuel *Mondial* et prétend qu'un de ces jours, il va racheter *L'Equipe* et *France Football*, ce qui nous étonnerait fort), ce n'est pas une conduite très cohérente.

Chaque jour qui passe, Michel Platini se fait reprendre de volée dans la presse mexicaine, celle-ci rapportant fidèlement ses réponses. Exemples : Que pensez-vous de Maradona ? « Je suis fatigué de répondre à ce genre de question. J'ai déjà dû le dire cinquante millions de fois ! » Quelles sont les joueurs qui vous ont le plus impressionné au cours de ce Mundial ? « Ils sont très nombreux. » La presse semble vous irriter ? « Au contraire, elle me plaît beaucoup. »

A l'inverse de son célèbre collègue, Luis Fernandez fait un tabac parmi les journalistes de tous poils et de toutes obédiences. Toujours disponible, toujours souriant, toujours drôle dans ses reparties, il est la providence des échotiers et des gazettes. Il n'est pas impossible que, d'ici la fin du Mundial, il reçoive son poids de chocolat de la part des plumitifs.

Mais il n'est pas patron de presse, lui.

LA SEULE ERREUR DE BATS

Que se passe-t-il sur cette photo bizarre ? Tout simple. Michel Platini, dont le lacet est défait, est en train de louper, comme un collégien, son coup de pied au but. Joël Bats, lui, attend son tour en ne « voulant pas voir ça ». Il faut savoir que le gardien du PSG s'interdit dans ces cas-là de jeter un œil aux tentatives des copains. Seulement là, il triche. Il transgresse. Il joue les voyeurs. « Exact, reconnaîtra-t-il après coup, le seul penalty que j'ai regardé est celui de Michel. » C'est malin. Il a failli provoquer notre élimination. Y a des coups de pied au but qui se perdent...

(Photo PRESSE-SPORTS)

■ Rencontre de deux anciens coéquipiers marseillais reconvertis dans la radio pendant la Coupe du monde, l'autre jour, à l'entraînement des Brésiliens. Marius Trésor, interrogé par des dizaines de reporters brésiliens, eut recours au service de son copain Jairzinho, le champion du monde 1970, comme interprète.

■ La presse mexicaine avait salué avec enthousiasme la victoire de la France sur l'Italie (2-0) en huitièmes de finale. « Le Coq lance son quiquiriqui » titrait *Esto*. « Envahir le camp français, c'est comme aller dans la fosse aux lions » *(Esto* de nouveau). « Le roi est mort... Vive la France ! » *(El Heraldo)*.

■ A l'entraînement des Brésiliens, un incident a opposé les dirigeants de la Fédération brésilienne à l'équipe d'Antenne 2. Les Brésiliens prétendaient les en empêcher (il tentèrent de le faire par la force), estimant qu'ils faisaient de l'« espionnage » pour l'équipe de France. Il fallut que des journalistes brésiliens interviennent vigoureusement pour éviter que Berliet et son équipe ne soient chassés manu militari.

LE CADEAU DU PRÉSIDENT

Si l'équipe de France, pour la première fois de son histoire, atteint la finale de la Coupe du monde dimanche prochain, elle recevra le soutien d'un supporter de marque en la personne du président de la République, M. François Mitterrand. Le chef de l'Etat a prévu d'affréter un Concorde avec lequel il ramènerait, quatre heures après le coup de sifflet final, l'ensemble de la délégation française à Paris. Quel que soit le résultat...

■ Un des joueurs brésiliens, Branco, avait déjà joué contre Fernandez. Question à mille points : à quelle occasion ? Il s'agissait du premier tournoi en salle de Bercy auquel avait participé son club Fluminense.

■ De nombreuses banderoles de supporters français tentèrent courageusement de marquer la présence française dans les tribunes du stade Jalisco, au milieu de la marée brésilienne. On remarquait notamment celle du Kop de Paris, présent au côté de l'équipe de France depuis le début du Mundial, celle d'Auby, dans le Nord, de l'AS Saint-Etienne et de l'Alliance française à Mexico. Elles voisinaient avec un panneau du mouvement Greenpeace de Nouvelle-Zélande qui n'était sans doute pas là pour encourager les Bleus.

■ Un objet volant, d'abord non identifié, a atterri sur la pelouse de Jalisco pendant France-Brésil. Un spectateur, qui avait renvoyé le ballon un instant perdu dans la tribune, envoya en même temps une de ses chaussures. Heureusement que les joueurs ne l'ont pas gardée comme le font parfois les supporters lorsque le ballon leur tombe entre les mains...

■ Les supporters français présents à Guadalajara n'avaient pas oublié les trente et un ans de Michel Platini. Une banderole tendue à mi-hauteur du stade Jalisco lui souhaitait un bon anniversaire, sur un fond bleu-blanc-rouge.

■ Depuis l'aile de l'hôtel où ils résident à Chapala, les joueurs français se livrent à des parties de tennis-ballon très disputées. Michel Platini est l'un des plus assidus avec Tigana, Bellone et Battiston.

■ A la sortie de l'entraînement au stade Jalisco, Luis Fernandez faillit laisser toutes ses forces dans la bataille menée par les journalistes brésiliens et mexicains qui s'étaient précipités sur lui, sachant qu'il était un des rares joueurs français à s'exprimer en espagnol.

■ A Bernard Berliet, cameraman d'Antenne 2, qui se plaignait de devoir filmer l'entraînement derrière les grillages, un journaliste brésilien a lancé : « Nous, cela fait vingt ans que l'on est habitué aux barbelés. Alors, le grillage, cela ne nous dérange pas. »

■ Le nouvel ambassadeur de France au Mexique est venu déjeuner à l'hôtel Real de Chapala avec les Français après le match contre le Brésil.

INFIRMERIE

Dernier bulletin de santé des Bleus dimanche. Ferreri souffrait d'une entorse, Rocheteau avait un petit problème à la cuisse et Amoros se plaignait d'une cheville. Mais après un match aussi éprouvant que France-Brésil, il était normal qu'il y ait quelques corps douloureux. Henri Michel avouait : « Je ne sais pas si nous allons pouvoir récupérer la totalité de nos moyens en quatre jours. Ce qui me rassure, c'est que les Allemands ont également joué une prolongation et sont exactement dans la même situation. »

■ Surprise en lisant la légende d'une photo parue dans un journal local où l'on voyait plusieurs joueurs s'entraîner en compagnie du masseur français Philippe Daguillon. La légende disait que le jeune Daguillon n'avait pas encore joué depuis le début du Mundial. Et pour cause...

■ Une manifestation spontanée de supporters vietnamiens en délire a eu lieu dans la nuit de samedi à dimanche devant l'ambassade de France à Hanoï, juste après la victoire des Français. Environ cent cinquante Vietnamiens se sont massés vers 4 heures du matin, quelques minutes après la fin du match, devant l'enceinte de l'ambassade en criant « Phap, Phap » (France, France) et en acclamant des diplomates venus voir ce qui se passait.

Adolphe Drhey filme l'épopée bleue

Dans la délégation française, ici, au Mexique, se trouve un homme peu connu du grand public : Adolphe Drhey. Il tourne un film sur l'équipe de France. C'est un spécialiste de ce genre de chose, Adolphe ayant déjà tourné plusieurs films, notamment sur Jean-Claude Killy, Yannick Noah et le Paris-SG. Dans le monde du sport, Drhey a déjà fait ses preuves. Il est apprécié. D'ailleurs, ce n'est pas la première fois qu'il filme l'équipe de France de foot.

« Adolphe Drhey, quelles sont vos précédentes œuvres sur les Bleus ?

— Avant le départ pour l'Argentine, j'ai fait un film, un panaché sur les joueurs de 1958 et de 1978. En 1982, j'ai réalisé un autre film : *Une équipe de rêve*. Et, maintenant, je tourne ce court métrage sur l'équipe de France au Mexique. C'est, d'ailleurs, la suite logique des choses. Je dois dire que c'est Just Fontaine qui m'a facilité les contacts avec le foot, il y a environ vingt ans. Grâce à lui, j'ai pu réaliser mes premiers films quand il était sélectionneur et quand il était également entraîneur du Paris-SG.

— Est-il facile de filmer les joueurs français au Mexique ?

— C'est facile, car ils ont confiance en moi, ils me facilitent les choses. Et Henri Michel, je dois le dire, est très coopératif.

— Où pourra-t-on voir ce film ?

— En principe, une chaîne de télé le passera à la rentrée. J'envisage également de faire des cassettes vidéo et de le commercialiser avec l'accord de la FFF. J'ai déjà tourné plus de cinq heures de pellicule et, si la France va au bout, j'aurai tourné huit heures. Ce film, en cas de victoire finale, durera une heure et demie. Si, par malheur, ça s'arrête avant, le film sera réduit à une heure.

— Comment est financé ce film ?

— La FFF, la Ligue et quelques sponsors vont m'aider. Pour le moment, ce film me coûte environ 700 000 F. Ma société, Objectif 17, a pris en charge mon voyage et mon hébergement. Il est évident que ce film a toutes les chances de marcher. J'ai pris des risques, mais je trouve que ça en vaut la peine.

— Vous êtes un privilégié. Vivre avec l'équipe de France est le rêve de tout un chacun...

— Je vis une aventure exceptionnelle, je le sais. Je pense souvent à mon fils, Sébastien, admirateur de Platini, qui, bien évidemment, aurait voulu être ici. Je suis quand même là pour travailler. Je le répète, les conditions de tournage sont formidables. J'ai eu la chance de travailler avec beaucoup de grands sportifs, mais je reconnais que les « gens du football » m'ont toujours reçu admirablement. Enfin, j'ajouterai que j'ai repris la caméra après dix ans d'absence. C'est peut-être ma plus grande joie. J'ai retrouvé mes vieux automatismes de cameraman d'il y a vingt ans. »

Jacques VENDROUX.

L'invasion douce

par Maurice SZAFRAN*

Depuis 1970, il y a une histoire d'amour entre Guadalajara et les supporters brésiliens. Ils caressent la ville comme leurs joueurs le ballon. Même la police est sous le charme.

GUADALAJARA ne craint plus les conquêtes. Depuis le XVIe siècle. Depuis que le conquistador espagnol Nuno Beltran de Guzman mit la ville à feu et à sang, étripa femmes et enfants pour assurer son pouvoir et sa puissance. Désormais, Guadalajara est intouchable. Calfeutrée dans sa beauté, débonnaire au débarquement de 20 000 supporters brésiliens. Il en aurait fallu bien plus pour perturber une ville installée dans son histoire.

Pourtant, un fan brésilien ne ressemble pas — en rien — à un supporter européen. Il répond à des critères qui, souvent, sont étranger à la gente si particulière des dingues de foot. D'abord, le Brésilien doit être beau. Parfait. Sanglé dans un uniforme jaune et vert, les couleurs du Brésil. En aucun cas, il ne peut déroger à cette première règle. Ensuite, il n'est pas question que le supporter brésilien s'en aille à travers le monde sans femme. Le foot, à Rio ou à Sao Paulo, n'est pas macho. Enfin, troisième règle, et de loin la plus importante, le chauvinisme débile n'a pas lieu d'être. On soutient évidemment le Brésil, mais la passion du foot emporte tout. La beauté du geste est plus importante que le drapeau. Un but ne laissera personne indifférent parmi les 10 000. Et si Platini domine Socrates, pas question de le nier. Le supporter brésilien, à sa manière, est un gentleman.

ILS DRAGUENT LA POPULATION

Acte initial, s'emparer de la ville. Aucun problème, cela se passe en douceur. Des drapeaux, partout. Des chants, tout le temps. Des danses, autour des places et des fontaines. « Ils savent draguer la population, explique une journaliste de *Télé Globo*. Parce qu'ils sont gentils. Parce qu'ils n'agressent personne. Parce qu'ils ne sont pas ivres. » Le supporter brésilien ressemble à un raton-laveur. Doucement, sûrement, il avance dans la ville. Jusqu'à en prendre le contrôle.

Cela fait désormais un mois que Guadalajara est devenue brésilienne. De fond en comble et sans rechigner jamais. Les journaux de la ville, par exemple, publient des pages en langue portugaise. Une radio brésilienne y a même pris ses quartiers du Mundial. Elle diffuse vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Musique samba et commentaires sur le foot. A proximité de la cathédrale, les autorités brésiliennes ont installé une ambassade bis. Mais une ambassade tout entière consacrée au foot.

Et ils sont des centaines à envahir la salle vidéo. Brésiliens et Mexicains confondus. Jeunes et vieux. Tout excités à l'idée de voir — ou de revoir — les plus beaux buts du roi Pelé. *El Rey*, répètent-ils tous dans les rues de Guadalajara et, du coup, provoquent des scènes de quasi-émeutes. Guadalajara la brésilienne est pieuse en matière de football. Elle a le goût du passé et des souvenirs. A quelques heures de ce France-Brésil, qui suscitait tant de passions et de commentaires, il était indispensable que Pelé soit présent. Pour marquer, à sa manière, la longue histoire du foot, sa pérennité. Et la passion qui s'est tissée, au fil des ans, entre Guadalajara la Mexicaine et le Brésil.

L'histoire avait débuté en 1970. Ils étaient arrivés à Guadalajara persuadés, avec raison, qu'ils étaient invincibles. « Personne ne les a oubliés, explique Jaime Lagunes, le secrétaire général du Guadalajara Football Club. Promenez-vous dans les rues et interrogez les adultes : Gerson ? Clodoaldo ? Tostao ? Carlos Alberto, tous les autres. Sans hésiter, ils vous répondront Brésil 70. Une affaire d'amour, je vous dis. » Une affaire d'amour qui, vaille que vaille, s'est perpétuée.

A coup sûr, la défaite a altéré ce goût inné de la fête. Après le cinquième penalty de Luis Fernandez, ils se sont dispersés dans les petites rues qui cernent le stade de Jalisco. Vingt mille Brésiliens abasourdis. Vingt mille Brésiliens qui ne réussissaient pas à encaisser le malheur. Car, pour eux, ils s'agissait bien d'un malheur. D'un drame qui frappait le pays tout entier. Et les mêmes noms à l'infini revenaient : Zico, Socrates, Platini. Histoires de penalties. Histoires de football. Les seules qui passionnent vraiment les Brésiliens.

Ils se sont dispersés et ils ont pourtant continué d'agiter les drapeaux. Et de faire sonner les instruments de musique. Comme s'il était indispensable d'oublier. Le plus vite possible. Comme s'il était nécessaire de ne pas se laisser emporter par la mélancolie inhérente à pareille défaite. Avant de monter dans le car officiel, Socrates a pris le temps et la peine de s'approcher d'un groupe de supporters. Il désirait simplement s'expliquer. Leur expliquer. D'une voix lasse, il a détaillé son penalty raté, la façon dont il s'est laissé bluffer par Joël Bats.

« Et le plus extraordinaire, expliquera le journaliste brésilien qui me servait de traducteur, c'est qu'ils ne l'agressèrent pas. Ils comprenaient à quel point Socrates était désespéré. Ils ne se comportaient pas en supporters déçus. Mais en connaisseurs du foot qui savent pertinemment qu'un joueur, aussi prestigieux et brillant soit-il, n'est jamais à l'abri d'une catastrophe. »

Voilà. Guadalajara, en l'espace d'une nuit, a effacé ses couleurs jaunes. Plus de samba. Plus de danseuses brésiliennes si belles qu'elles en affolaient les clients des hôtels. Plus de Julio Cesar pour balayer le stade d'une poussée de fièvre, l'espace d'une montée offensive. Et, déjà, Guadalajara regrette. Le foot à la brésilienne possédait tant d'avantages. Et, avant tout, celui de faire de ce Mundial, trop souvent sérieux, un gigantesque happening. Désormais, Guadalajara devra se contenter du look français. Platini à la place de Zico. Fernandez au lieu de Junior.

Guadalajara aurait pu tomber plus mal. Beaucoup plus mal.

ILS BAPTISENT TOUTE UNE VILLE

Pour comprendre Guadalajara et ses excentricités brésiliennes, il ne faut surtout pas se coucher la veille d'un match. Ils s'installent dans les rues. Tous ensemble. Les vingt mille. La circulation ? Bloquée et la police a fini par comprendre. Elle ne cherche même plus à la rétablir. Marcher d'un quartier à un autre ? Un interminable gymkhana entre musiciens et danseurs. Sans oublier de contourner les bassins, les fontaines, sinon les supporters vous baptisent Brésilien. Sous l'eau. Et passent les heures, sans violence...

Car c'est cela le plus extraordinaire : le déferlement dans les rues de Guadalajara ne dégénère jamais. Le Brésil, pourtant frappé par la misère et le chômage, n'a pas accouché — pas encore ? — de ses hooligans. Témoignage d'un responsable de la police rencontré à proximité de l'hôtel Aranzazu, le Q.G. des Brésiliens : « Avant le premier match, contre l'Espagne, nous avions quadrillé la ville. La télévision mexicaine avait diffusé tant et tant de fois les images du Heysel que nous étions inquiets. L'idée tenace que vingt mille brésiliens étaient en mesure de raser Guadalajara nous hantait. Et il ne s'est rien passé. Rien du tout. Mieux, les Brésiliens ont retourné nos policiers qui ne demandaient que ça. La fête a fini par balayer la police. » Jolie leçon.

Depuis 1970, il y a une histoire d'amour entre Guadalajara et les supporters brésiliens. Ils caressent la ville comme leurs joueurs le ballon. Même la police est sous le charme.

La comparaison, à l'évidence, serait sacrilège. Jamais le Brésil 1986 n'a autant impressionné les Mexicains que le Brésil 1970. « Mais nous nous sommes contentés de ces remplaçants-là », plaisante Jaime Lagunes, plus sérieux qu'il ne veut bien l'admettre. Careca, en dépit de ses talents, n'a pas effacé, à Guadalajara, le souvenir du « vieux » Tostao. Le foot sait entretenir, aussi, le romantisme. Et les Brésiliens, à cet effet, sont de formidables faire-valoir. Et d'infatigables oiseaux de nuit.

LA MEILLEURE FAÇON DE MARQUER

Stopyra est né sous le signe du Bélier. Vous en doutiez ? A le voir foncer ainsi tête baissée vers Carlos, tous vos doutes s'évanouiraient. Stopyra n'a pas marqué, mais, c'est bien connu, les béliers enfoncent les portes pour que les autres puissent passer. Et Platini, qui n'est pas chien, a dit : « Merci ! »

(Photo PRESSE-SPORTS)

BELLONE PAS LE PREMIER

Les Brésiliens ont protesté lorsque, au cours des tirs au but de France-Brésil, le ballon a heurté le poteau sur le tir de Bellone, rebondi sur le dos de Carlos avant de pénétrer dans les filets. L'arbitre roumain, M. Igna, n'a pas hésité une seconde pour accorder le but et il avait bien sûr raison.

En 1981, en demi-finale du Championnat d'Europe juniors à Cologne, le jeune gardien français Ceccarelli avait été victime de la même mésaventure. Son coéquipier Der Zakarian avait si vivement protesté, alors qu'il avait par la suite été suspendu pour quatre matches.

Le règlement ne dit rien sur ce point précis. Mais si lors des coups de pied au but le tireur ne peut, comme pour un penalty sifflé en cours de match, reprendre le ballon, le gardien, lui, fait partie du jeu et le but est valable même si le ballon est touché par le gardien.

■ Le Brésilien Roberto Rivelino a annoncé son intention de participer à l'organisation du « Mundial des vétérans ». Cette manifestation, dont on ne sait encore rien, serait réservée aux joueurs de plus de trente-cinq ans et baptisée « Coupe Joao Havelange »...

■ Commentaire du président Fournet-Fayard après la qualification face au Brésil : « La France a prouvé qu'elle est capable de gagner un match à l'extérieur. »

Humeur

Les billets qui ont des ailes

par Jacques THIBERT

QUAND le Mexique joue quelque part, que ce soit au stade Azteca de Mexico City ou à Monterrey, il emmène dans ses bagages ou pas loin derrière, des spécialistes véreux de la revente des billets. Le scandale a pris des proportions considérables, samedi dernier, les vrais supporters de la sélection s'étant indignés de ne pas pouvoir trouver au prix coûtant le précieux sésame et des joueurs de la sélection eux-mêmes ayant connu mille difficultés pour en procurer aux membres de leur famille proche.

L'explication est assez simple et « une fois de plus, ainsi que le précisent les supporters, les spécialistes du marché noir ont fait main basse sur une quantité considérable de billets avant de les revendre trois heures avant le coup d'envoi » aux prix de 26 500 pesos (320 francs) pour la section A, à titre d'exemple. Ces spécialistes, une trentaine pour ce qui concerne Monterrey, sont parfaitement identifiés mais les supporters ne croient pas un mot des déclarations officielles selon lesquelles « une stricte vigilance » devait être exercée aux abords du stade et « les infractions sanctionnées selon les lois en vigueur ».

Le cas de Monterrey n'est pas unique et le trafic des billets, durant cette Coupe du monde aura atteint, pour les matches du deuxième tour, des proportions gigantesques. A l'Azteca, par exemple, des billets des sections D et E, les moins demandées, ont été vendues à 25 000 pesos (310 francs), soit au double de leur prix officiel. Un Sud-Coréen demandait 60 000 pesos (750 francs) pour lâcher deux sièges de quart de finale au stade Azteca, etc.

La police mexicaine affirme effectuer son travail, soulignant cependant le fait qu'elle n'est pas aidée puisque aucun prix de vente officiel ne figure sur les billets. Cela a d'ailleurs permis à la FFF, soi-dit en passant, de faire payer 300 francs, à des supporters de l'équipe de France des billets qu'elle avait achetée 80 au Comité d'organisation. Nous avons reçu à ce sujet une vive lettre de protestation que nous publierons prochainement.

■ La répartition des spectateurs du stade de Jalisco pour France-Brésil était à peu près celle-ci : 5 000 supporters français, 20 000 supporters brésiliens et 40 000 spectateurs mexicains, pour la plupart favorables au Brésil.

■ Réflexion superbe de Junior à l'issue du match Brésil-Pologne (4-0) : « Le pape est polonais... mais Dieu est brésilien. » La messe était dite... jusqu'à l'arrivée de ces diables de Français.

■ Carlos, le goal brésilien, espérait bien, à l'occasion du quart de finale contre la France, battre le vieux record de Gordon Banks en 1966 : 442 minutes sans encaisser de buts. Malheureusement, le crédit de Carlos s'est arrêté à 401 minutes, Platini étant passé par là.

■ L'immense banderole brésilienne, qui courut le long des tribunes à la mi-temps du match contre la France, mesurait plusieurs dizaines de mètres de longueur. Elle était portée par une vingtaine de supporters qui l'ont repliée en un temps record au moment du coup d'envoi de la seconde mi-temps.

■ Opinion de Saldanha, l'ex-sélectionneur du Brésil : « Pour moi, le Français Amoros est l'un des meilleurs sinon le meilleur arrière latéral du monde. D'ailleurs, les quatre défenseurs français forment une ligne exceptionnelle. »

(*) Grand reporter à *L'Evénement du Jeudi*

MEXICO86

L'évidence Rocheteau

L'attaquant parisien, qui n'était pourtant pas titulaire au début du Mundial, a démontré face aux Italiens qu'il n'avait rien perdu de son enthousiasme ni de son tranchant, offrant un but à Platini et un autre à Stopyra.

par Gérard EJNÈS

EN le regardant sortir de la pelouse du stade Olympique, sur laquelle il venait de jouer un rôle tout à fait en rapport, cette fois-ci, avec sa légende, nous avons pensé à Glasgow. C'était il y a dix ans. Les anges, qui n'ont pas de sexe, ont au moins un âge, et celui-là nous surprend. Il a offert le premier but à Platini, le second à Stopyra. Il était là. C'était lui. C'était bien lui qui avait grandement contribué à éliminer le champion du monde en titre. Lui, avec ses cheveux peut-être encore plus longs qu'à ses débuts. Moins raides aussi. Après coup, nous avons bêtement fait à Dominique Rocheteau la blague de la résurrection. Il nous a répondu : « Cela commence à en faire beaucoup. »

C'est vrai concernant ce joueur, dont tout semblait indiquer que sa trajectoire ressemblerait à celle d'un météore et qui est encore là, dix ans plus tard, avec la même voix basse, presque inaudible par moments, la même retenue, qui n'est que de la pudeur, et les mêmes croyances car il n'a pas véritablement changé, ayant simplement dû surmonter le handicap de quelques coups de pied dans les tibias, dont la vie (nous parlons ici de sa vie sportive) n'a pas été avare, ne serait-ce qu'à la fin de la dernière saison, quand il était aussi difficile pour lui de marquer un but que pour une souris de soulever un éléphant.

C'est pourquoi il reconnaît que celui qu'il a inscrit contre la Hongrie a été « particulièrement important ». Il ajoute : « Cette demi-heure contre la Hongrie m'a relancé. J'ai dû entrer dans la partie rapidement. En 1984, j'avais raté le Championnat d'Europe pour quarante-cinq minutes jugées mauvaises contre la Yougoslavie. »

On se rend compte à quoi tiennent beaucoup de bonheurs ou beaucoup de malheurs. Deux ou trois quarts d'heure suffisent parfois à modifier tant de choses. « Pour un attaquant, la confiance est essentielle, assure Dominique. J'ai vécu pendant plusieurs mois dans le doute et puis, subitement, tout a changé. »

Rien n'aurait changé que personne ne l'aurait su : « Je ne me tourmente jamais pour une sélection de plus ou de moins. J'ai toujours fait confiance aux sélectionneurs. Je vis les problèmes de concurrence de la même façon qu'il y a dix ans. Ce n'est pas en élevant la voix que l'on arrive à quelque chose. Je suis patient et je me connais. »

Nous lui balançons alors la « banane » Papin sous les crampons, une banane que les médias ont abondamment croquée sous ses yeux. N'attendez pourtant pas de lui le moindre mouvement de révolte. « Je n'ai pas été surpris. Cette folie, je l'ai bien connue il y a dix ans. » Dix ans, une demi-génération, une petite phrase : « Laisser une trace, ce n'est pas mon truc. Je vis pleinement le moment présent. Je ne veux pas me retourner sur mon passé. »

UNE QUESTION DE MORAL

Rocheteau, d'une certaine façon, c'est toujours demain. Ne dit-il pas : « Pour ma part, je ne suis pas étonné d'être encore là. C'est uniquement une question de moral. Je sais que pour un attaquant il n'est pas évident de durer aussi longtemps. Pour me maintenir, il a fallu que je change. Ce que j'ai fait contre l'Italie, je ne l'aurais pas réalisé il y a dix ans. Mon jeu a évolué. »

Nous revoilà donc, mardi, au stade Olympique de Mexico : « Je n'étais pas tendu avant ce match. J'ai maintenant beaucoup moins le trac que par le passé. Je suis expérimenté et l'équipe est plus solide. Elle l'a d'ailleurs prouvé lors de ce huitième de finale. En attaque, nous l'avons ressenti. Nous sommes beaucoup mieux organisés. J'ai compris très vite qu'il allait s'agir d'une rencontre assez facile. J'ai tout de suite eu confiance et je suppose que cela s'est vu dans mon jeu. »

Cela s'est vu en effet. Rocheteau passeur, c'était comme un contre-jour très réussi, par rapport à certaines images du passé. C'était comme l'aboutissement d'une mutation dans un match qu'il a disputé « comme on dispute une finale, car j'apprécie ce genre de rencontre de Coupe qui provoque des sensations très fortes. » Il dit encore : « J'ai ressenti cette victoire comme une évidence. C'était tellement bizarre que cela m'a rendu méfiant et plein de bonheur. J'ai déjà joué des rencontres au cours desquelles je n'ai éprouvé aucun plaisir. Durant cette Coupe du monde, cela ne m'est pas arrivé, et pourtant, à ce niveau, on n'est jamais certain de prendre du plaisir. C'est ce qui me fait penser que l'évolution du football est relativement positive. Les équipes qui jouent bien sont celles qui vont le plus loin. »

Il ne savait pas encore, en disant cela, que la France, quatre jours plus tard, irait encore plus loin, encore plus haut.

Dominique Rocheteau va disputer, demain, sa seconde demi-finale de Coupe du monde. Petit Rocheteau est devenu grand : « Pourtant, reconnaît-il, cette année il n'était pas évident que je serais là, sans que cela provoque d'ailleurs en moi un sentiment d'injustice. » Oserons-nous dire que sa patience, en ces moments de gloire, constitue en revanche une forme de justice ? Justice qui met longtemps à éclater, mais qui est tellement inexorable que lorsqu'elle survient elle ne surprend personne. Il y a dix ans, Glasgow. Dans cinq jours peut-être, le stade Azteca, certaines fragilités ont la peau dure.

FRANCE 2 (1)		ITALIE 0	
Platini (15e)			
Stopyra (57e)			
BATS	3	GALLI	2
AYACHE	4	BERGOMI	3
BOSSIS	6	VIERCHOWOD	3
BATTISTON	6	SCIREA	3
AMOROS	5	CABRINI	3
FERNANDEZ	5	BAGNI	4
(TUSSEAU, 74e)		BARESI	3
TIGANA	4	(DI GENNARO, 46e)	
GIRESSE	3	DE NAPOLI	3
PLATINI	4	CONTI	3
(FERRERI, 85e)		GALDERISI	3
ROCHETEAU	4	(VIALLI, 58e)	
STOPYRA	4	ALTOBELLI	3
Total	48	Total	33
Entr. : Michel.		Entr. : Bearzot.	

Arbitrage de M. Carlos Esposito (Argentine). 4
Le 17 juin, à Mexico, stade Olimpico.
80 000 spectateurs. Beau Temps. Température : 26°C. Terrain en excellent état.
Avertissements : Bergomi (16e), Di Gennaro (67e), pour l'Italie ; Ayache (41e), pour la France.
15e : Amoros intercepte devant Galderisi, le ballon est remonté par Fernandez, qui glisse en profondeur à Rocheteau, à la limite de la surface ; celui-ci réussit à glisser sur sa droite, entre les jambes de Bergomi, à Platini ; le meneur de jeu français, juste avant l'intervention de Cabrini, pique légèrement sa balle du droit ; le ballon passe au-dessus de Galli, qui s'était couché devant Platini, et roule doucement dans le but italien.

(FRANCE 1 - ITALIE 0)

57e : Action Rocheteau-Tigana ; Rocheteau glisse à Tigana, qui s'avance, balle au pied, poursuivi par Cabrini ; arrivé à la limite de la surface, Tigana crochète Scirea et glisse à Rocheteau au point de penalty ; à la lutte avec Vierchowood, le Français réussit à pousser le ballon à droite en direction de Stopyra, qui fusille Galli d'un tir de l'extérieur du pied droit.

(FRANCE 2 - ITALIE 0)

14/20

LES TIRS DU MATCH

Pour cette étude technique des tirs au but du match France - Italie, nous avons dressé un tableau par équipes et par mi-temps. Les nombres entourés d'un cercle indiquent le numéro du tireur ; les nombres annexes, la minute du tir ; les traits terminés d'une flèche, les buts ; les traits terminés d'un point, les tirs arrêtés ou détournés par le gardien ; les traits terminés d'un trait court, les corners ; dans chaque coin, les nombres indiquent les minutes de chaque corner.

	FRANCE			ITALIE		
	1re m.-t.	2e m.-t.	Total	1re m.-t.	2e m.-t.	Total
Tirs	11	10	21	6	4	10
Tirs hors du cadre	5	6	11	1	2	3
Tirs bloqués ou détournés par le gardien ou par un joueur de champ	4	3	7	5	2	7
Tirs sur le poteau	1		1			
Tirs hors de la surface	8	4	12	4	3	7
Têtes	2		2	1		1
Corners	2	1	3	5	7	12
Penalties						
Buts	1	1	2			

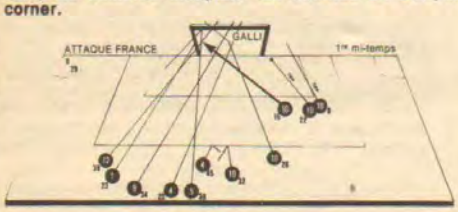
LES TIREURS DU MATCH

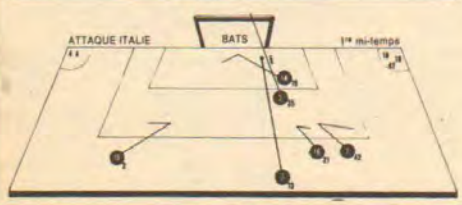
FRANCE

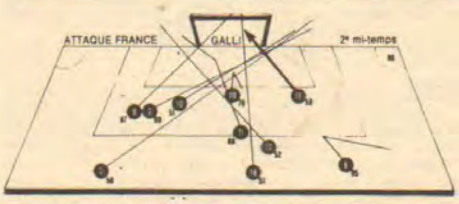
2 Amoros 2
4 Battiston 2
5 Tusseau 1
9 Fernandez 4
10 Platini 7
11 Ferreri 1
12 Giresse 2
16 Rocheteau 1
19 Stopyra 1

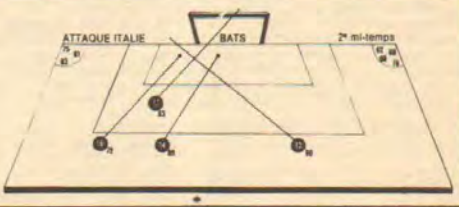
ITALIE

2 Bergomi 1
3 Cabrini 2
13 De Napoli 1
14 Di Gennaro ... 1
16 Conti 3
17 Vialli 1
19 Galderisi 1









Bearzot : « La France était supérieure ! »

Pour le sélectionneur italien, la défaite des Azzurri devant la France ne constitue ni une surprise ni une injustice. Il existait, selon lui, un véritable fossé entre la France et l'Italie.

par Franco MONTANA*

« **ENZO BEARZOT, quel était votre but dans cette Coupe du monde ?**

— J'espérais, au minimum, disputer le match contre le Brésil, c'est-à-dire parvenir au stade des quarts de finale. Contre la Corée du Sud, j'avais noté dans mon équipe une nette amélioration au niveau physique, et le premier quart d'heure du match contre les Français était venu confirmer cette impression. Hélas ! après le premier but français, mes garçons ont semblé comme perdus. Dès lors, il n'y a plus eu de match. Après chacune de nos attaques, nous avons été totalement incapables de récupérer.

— Faut-il s'attendre à des purges dans la sélection ?

— L'heure n'est pas aux funérailles. Les joueurs ne sont pas responsables. Les choix que j'ai faits entraient dans une stratégie précise. Il faut maintenant tourner nos regards vers le Championnat d'Europe 1988 en RFA. Faut-il le considérer comme une étape contre la montre ou comme une étape finale ? Il serait facile de dire que l'Euro 88 ne sera qu'un moyen de préparer la prochaine Coupe du monde. Mais à qui vais-je faire avaler çà ? En Italie, nous sommes obligés de gagner sans cesse. Les gens ne savent pas attendre. Ils veulent des résultats immédiats.

— L'échec contre la France vous a-t-il rendu amer ?

— Il m'a attristé, évidemment. J'espérais que l'équipe allait progresser au fur et à mesure de la compétition. C'est le contraire qui s'est produit. Elle s'est plantée de manière brutale. Nous nous sommes aperçus qu'il existait un fossé entre la France et nous.

— Vous avez des regrets ?

— Mon équipe marchait bien. Elle a trouvé en la France un adversaire qui lui était supérieur et elle a été battue. Que voulez-vous que je vous dise de plus ? La bataille est terminée. Il faut savoir faire preuve de sportivité et accepter le verdict du terrain.

— Pensez-vous avoir manqué de confiance dans l'équipe ?

— Cela ne fait rien à l'affaire. La confiance est toujours en rapport avec les autres. Si vous jouez et que vous vous apercevez que vous ne pouvez rien construire de valable, parce que l'adversaire vous est nettement supérieur, que voulez-vous faire ?

— Avec ce milieu de terrain, on n'a pas très bien compris qu'elles étaient vos intentions ?

— Je me suis attaché à bâtir une équipe qui puisse faire le pressing, attaquer. Elle n'a pas comblé mes espérances. Je n'imaginais pas que nous puissions être en difficulté au point de ne plus pouvoir rien combiner de bon. Les joueurs m'ont semblé paralysés par l'émotion. Généralement, quand l'adversaire est plus fort, les gars sont motivés en proportion. Contre la France, au contraire, ils n'ont pas existé. Ils se sont créé des problèmes eux-mêmes et ont commis des erreurs qu'ils ont inutilement cherché à réparer.

— Vous êtes optimiste pour l'avenir ?

— Je suis relativement optimiste...

— Quel a été, selon vous, l'aspect positif de ce Mundial ?

— Nous avons passé le premier tour. Ce premier cap franchi, nous pensions aller beaucoup plus loin. Nous nous étions fixé d'autres objectifs. Nous ne les avons pas atteints et nous sommes d'autant plus déçus.

— Cette Coupe du monde nous a permis de découvrir De Napoli et Vialli. Ces joueurs ont-ils un avenir en équipe nationale ?

— Ils ont démontré au Mexique de réelles qualités. J'espère maintenant qu'ils confirmeront. Mais il est certain qu'ils ont les qualités requises pour demeurer dans le cercle de l'équipe nationale.

— Cette élimination en huitième de finale constitue-t-elle pour vous une surprise ?

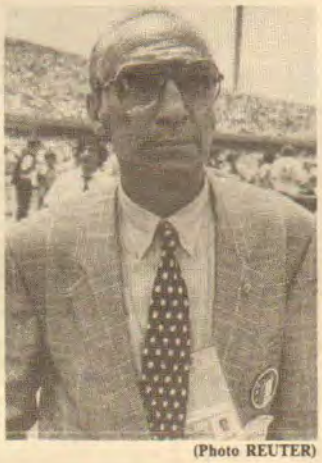
— Quand vous jouez contre l'Allemagne ou la France et que vous vous faites éliminer, on ne peut pas parler de surprise. C'est davantage la malédiction qui est à l'origine de notre élimination.

— N'avez-vous pas l'impression d'avoir été trahi par les anciens ?

— J'ai à chaque fois cherché à aligner sur le terrain la meilleure équipe possible. J'ai préféré les jeunes aux anciens parce que je pensais qu'ils pouvaient m'apporter davantage.

— Comment cet échec va-t-il, selon vous, être accueilli en Italie ?

— Quel que soit l'accueil qui nous sera réservé, nous l'accepterons sportivement. »



(Photo REUTER)

* Journaliste à la *Gazzetta dello Sport*.

La nouvelle donne

Enzo Bearzot sur un siège éjectable, la jeune garde en passe de prendre le pouvoir : l'échec mexicain risque d'entraîner de profonds bouleversements au sein de la Squadra.

par Victor SINET

C'ÉTAIT à prévoir. Du moment que Bearzot s'est planté au Mexique, avec une Squadra qui était complètement à refaire, il devait s'attendre au pire ; et le pire, cette fois, n'a pas traîné : moins de quatre jours après l'échec sans appel contre la France, la Federcalcio a laissé entendre qu'elle voulait changer de cap au plan technique, ce qui revenait à signifier que, contrairement aux accords verbaux établis de longue date entre le président Sordillo et le commissaire technique, celui-ci ne serait pas reconduit jusqu'en 1990, l'année du « Mundiale » à l'italienne.

A lire les dépêches en provenance de la péninsule, le successeur de Bearzot ne serait autre que son ancien capitaine, Dino Zoff, frioulain comme lui et troisième homme du staff azzurro après Maldini — qui continuera à être le préparateur physique de l'équipe — et Vicini, celui-ci plus spécialement attaché à la sélection des Espoirs. Mais rien ne dit que tel sera le processus au cours des saisons à venir, une forte majorité de l'opinion publique se dégageant en faveur des entraîneurs de fer du Calcio, Trapattoni et Radice en particulier.

Quant au brave Bearzot, qui a toujours eu pour lui de former un groupe compact et de ne pas rire dans la victoire davantage qu'il ne pleurait dans la défaite, voilà que son amour pour le football et pour la Squadra le porte à accepter un poste de superviseur général qui ne veut pas dire grand-chose puisque, de toute façon, il n'aura plus aucun pouvoir de décision.

L'ARBRE ALTOBELLI ET LA FORÊT

Connaissant bien l'homme qui a guidé la Squadra de 1975 à nos jours, nous le soupçonnons fort de vouloir rester aussi près que possible de la Nazionale qu'il a tant aimée et qui, tôt ou tard, va certainement repartir de l'avant.

C'est notre vieil ami Sergio Brighenti, ancien international de l'Inter et de la Sampdoria, devenu à cinquante-trois ans l'adjoint de Vicini à la tête de l'équipe des moins de vingt et un ans et parallèlement le responsable technique des « Olympiques », qui nous faisait remarquer l'autre soir au Chapultepec qui si l'Italie possédait aujourd'hui une sélection de jeunes remplie de promesses — les Espoirs sont en effet qualifiés pour la finale du Championnat d'Europe 1986, finale à jouer contre l'Espagne en septembre prochain — Enzo Bearzot y était pour beaucoup, lui qui a toujours prêté la plus grande attention au blé qui lève, aux talents neufs qui entrent dans la carrière.

On comprend donc, dans un sens, qu'Enzo n'ait pas envie, à cinquante-huit ans, de laisser les autres profiter seuls de son travail en profondeur, surtout à un moment où, il n'a pas cessé de le répéter, « le titre mondial d'Espagne n'est plus qu'un souvenir vieux de quatre ans ».

En fait, on n'aurait même pas parlé de la Squadra mexicaine, assemblage disparate et sans personnalité, si Sandro Altobelli — quatre buts et demi sur les cinq inscrits entre Puebla et Mexico — n'avait été l'arbre masquant une forêt touffue. Si touffue que l'attaquant de l'Inter, écœuré d'avoir été laissé complètement seul en première ligne à l'Olimpico, a fait savoir dès son retour à Brescia son désir de ne plus être mobilisé sous la bannière vert-blanc-rouge...

Une page est par conséquent tournée, ce qui n'autorise tout de même pas les contempteurs de tout crin à oublier tout ce qui avait précédé et qui avait du reste fait l'orgueil de tout un peuple. En d'autres termes, et Bearzot est bien placé pour le savoir, la parole est maintenant aux « Azzurrini », aux cadets, à ceux qui vont prendre la relève.

Au nombre de ceux-ci, De Napoli, déjà vu au Mexique, et qui va encore progresser au contact de Maradona ; Donadoni le surdoué de l'Atalanta qui vient d'être transféré au Milan AC pour la somme gentillette de 10 milliards de lires ; Baldieri le Pisan qui va trouver un contexte plus conforme à ses ambitions à la Roma ; Vialli, lui aussi plus connu, et ses copains de la Sampdoria, Mancini et Lorenzo ; Borgnonovo, le nouveau canonnier de Côme ; sans parler de Zenga, le gardien de l'Inter, de Matteoli, de Progna, de Solda, de Francini et de quelques autres.

Pour Altobelli et pour Conti, l'heure de la retraite internationale semble avoir sonné. (Photo REUTER)

On sait que, pour favoriser l'essor des jeunes italiens, Bearzot fut avec le président Sordillo, au nombre de ceux qui firent fermer les frontières italiennes au cours des trois dernières saisons. Le résultat ayant été inverse à celui de 1982, les meilleurs étrangers seront de retour à l'automne 1987. Autrement dit, la jeunesse en marche de la Péninsule a un peu plus d'un an pour redonner un peu de vernis au Calcio.

Seulement voilà : dès la mi-juillet le nouveau procès du « Totonero », qui semble toucher beaucoup plus de monde qu'avant le Mundial d'Espagne, risque d'avoir des répercussions désastreuses et il va se situer cette fois au moment le moins opportun, moyennant quoi la situation du football transalpin pourrait en sortir encore plus assombrie.

Michel : La rigueur en plus

Quand il est devenu sélectionneur de l'équipe de France, Henri Michel a dit avec un calme olympique : « Je prends en main un groupe extraordinaire. Pourquoi modifier un système qui a fait ses preuves ? » C'était en 1984 et les Bleus venaient de décrocher le titre européen. Pour l'héritier de Michel Hidalgo, une révolution aurait été synonyme de suicide. Il n'a donc pas modifié. Il a géré le magot sans faire de vagues. Mieux, il l'a fait fructifier. La force d'Henri Michel est d'avoir compris qu'il ne manquait plus que la rigueur à cette équipe empanachée et d'avoir sû répondre à la volonté de ses cadres de bâtir une véritable machine à gagner. C'était la leçon de Séville, justement. Ce qui étonner le plus, c'est qu'Henri Michel soit un entraîneur si brillant en matière de rigueur, lui qui a fait toute sa carrière de joueur dans une formation nantaise réputée pour en manquer. Mais on n'est pas à une surprise près avec le nouveau patron des Bleus.

Par petites touches, il a su résoudre tous les problèmes qui se sont posés à l'équipe depuis deux ans, de la succession de Battiston à l'aile avec l'épanouissement d'Ayache jusqu'à l'éclosion inattendue d'attaquants tels Papin et Stopyra en passant bien sûr par le coup de maître en défense centrale où le casse-tête Battiston-Bossis a fini par trouver à ses yeux une solution simple et tellement efficace. Henri Michel profite à fond de ses relations très étroites avec ceux qui étaient, il y a moins de six ans, ses équipiers en bleu.

*FRANCE. — **Debout, de gauche à droite : Amoros, Bats, Ayache, Battiston, Bossis, Fernandez. Accroupis : Stopyra, Giresse, Platini, Rocheteau, Tigana.***

La belle et

Chiffres

Un coq presque parfait

COMMENT LES FRANÇAIS SE SONT QUALIFIÉS

1er juin. — France bat Canada : 1-0, (Papin, 79e).

5 juin. — France et URSS : 1-1, (Fernandez, 62e).

9 juin. — France bat Hongrie : 3-0, (Stopyra, 30e ; Tigana, 63e ; Rocheteau, 85e).

● **La France termine seconde du groupe C à égalité de points avec l'URSS qui remporte le groupe.**

17 juin. — France bat Italie : 2-0, (Platini, 15e ; Stopyra, 57e).

21 juin. — France bat Brésil : 1-1 (4 pen. à 3), (Platini, 41e).

BILAN

3 victoires, 2 nuls, 8 buts pour, 2 buts contre.

BUTEURS

1. Stopyra, Platini : 2 buts ; 3. Papin, Fernandez, Tigana, Rocheteau : 1 but.

PASSEURS

1. Rocheteau, 4 passes ; 2. Giresse, Stopyra, Ayache, Platini : 1 passe.

AVERTISSEMENTS : 5

Ayache, 2 (contre Hongrie et Italie) ; Fernandez (URSS) ; Amoros (URSS) ; Rocheteau (Hongrie).

EXPULSION : 0

SEIZE JOUEURS UTILISÉS

FRANCE	CANADA	URSS	HONGRIE	ITALIE	BRÉSIL	TOTAL
BATS	90'	90'	90'	90'	120'	480'
AMOROS	90'	90'	90'	90'	120'	480'
BATTISTON	90'	90'	90'	90'	120'	480'
BOSSIS	90'	90'	90'	90'	120'	480'
TUSSEAU	90'			17'	120'	227'
FERNANDEZ	90'	90'	90'	73'	120'	463'
TIGANA	90'	90'	90'	90'	120'	480'
GIRESSE	90'	83'	90'	90'	84'	437'
PLATINI	90'	90'	90'	84'	120'	474'
ROCHETEAU	70'		29'	90'	99'	288'
STOPYRA	20'	90'	71'	90'	120'	391'
PAPIN	90'	76'	61'			227'
AYACHE		90'	90'	90'		270'
VERCRUYSSE		7'				7'
BELLONE		14'			21'	35'
FERRERI			19'	6'	36'	61'

1. TRAJECTOIRE

Apparemment ascendante, la trajectoire des Bleus est assez incertaine encore. Après un premier match catastrophique contre le Canada, l'équipe de France a semblé revigorée contre l'URSS. Puis, elle a triomphé des Hongrois, nettement peut-être, mais sans convaincre et en démontrant des faiblesses physiques individuelles inquiétantes. Devant l'Italie, nouveau succès facile d'apparence, mais acquis aux dépens d'un adversaire assez faible sur un plan tactique. Enfin, contre le Brésil, la qualification fut obtenue à l'arraché malgré de nouvelles défaillances physiques chez les joueurs de milieu de terrain et en particulier chez Giresse et Platini qui n'ont pas encore dissipé les doutes avant le dernier sprint.

2. STYLE DE L'EQUIPE

Toujours basée sur les échanges courts et rapides et sur une participation offensive de tous les joueurs, y compris arrières et demis défensifs (montées et centres d'Amoros, départs balle au pied de Bossis, accélérations de Tigana, incursions surprises de Fernandez), l'équipe de France s'est forgé un style très personnel qui allie l'improvisation et la variété à une certaine cohésion, à une continuité maintenue sur plusieurs années. Le jeu aérien n'y est utilisé qu'exceptionnellement en ce Mundial avec et pour un Stopyra dont le jeu de tête peut rendre service à tant d'autres. Le style français préconisé voire imposé par un Platini et un Giresse adeptes du une-deux (même s'ils peuvent et savent aussi utiliser les longues transversales) est proche du Sud-Américain.

3. FORCES ET FAIBLESSES

Les forces sur le plan collectif se situent dans la valeur morale d'une équipe qui constitue un groupe homogène et qui possède des ressources toujours nouvelles et intactes de redressement et de combativité. De surcroît, la qualité défensive de l'équipe de France s'est considérablement améliorée depuis quelques années avec l'appoint des deux balayeurs Tigana et Fernandez. Les Tricolores concèdent moins de buts et, surtout, ils savent maintenant beaucoup mieux assurer un résultat. Tactiquement, ils ont également accompli des progrès, savent s'adapter rapidement aux circonstances et modifier en plein match leur organisation de jeu comme ils l'ont fait devant le Brésil après vingt premières minutes désastreuses. Du point de vue individuel, les forces se situent actuellement au niveau des arrières (Bossis et Battiston forment une solide et homogène charnière centrale, et Amoros est en pleine forme) et aussi au niveau des avants de pointe (avec un Stopyra qui a éclaté au cours de ce Mundial).

Pour les faiblesses, c'est curieusement dans l'entrejeu, que le monde entier nous enviait, que tout ne tourne pas très rond, car le tandem, ses stratèges Giresse et Platini, ne va pas tellement bien, les deux hommes paraissant en condition physique moyenne. Autre sujet d'inquiétude encore non dissipée : la sérénité et l'assurance de Joël Bats qui n'est pas tout à fait redevenu le gardien brillant, calme, sûr de lui qu'on connaît.

Michel Platini a inscrit deux buts en deux matches. Pourtant, il inquiète...

4. COMMENT PRENDRE L'ADVERSAIRE

Il est évident que l'équipe de France devra prendre le jeu à son compte devant un adversaire allemand qui n'a jamais pu pour l'instant s'imposer et faire la loi sans discussion, devant des rivaux pourtant moins bien armés que lui (Uruguay, Ecosse, Maroc, Mexique). C'est en attaquant franchement, en cherchant à étoffer et à déborder les Allemands, comme le firent par exemple les Danois, que les Tricolores auront le plus de chance de franchir ce dernier cap avant la finale tant espérée. C'est en évitant l'affrontement athlétique et le combat aérien, en allant vite dans les échanges, en variant la manœuvre, mais aussi en se méfiant et en retenant les leçons de Séville, c'est-à-dire en n'ouvrant pas leur garde inconsidérément, qu'ils pourront parvenir à leurs fins.

RFA. — Debout, de gauche à droite : Magath, Allofs, Völler, Briegel, Berthold Schumacher. Accroupis : Matthäus, Eder, K. H. Förster, Littbarski, Augenthaler.

Beckenbauer : Enjeu colossal

Tout comme Henri Michel, Franz Beckenbauer est un ancien grand joueur, il est jeune (quarante ans) et il a pris ses fonctions à la tête de l'équipe nationale après le Championnat d'Europe 1984. Mais, à la différence du patron des Bleus, le Kaiser avait pour mission de reconstruire une sélection laissée à vau l'eau par Jupp Derwall et non une équipe fraîchement championne d'Europe. Deux ans plus tard, Beckenbauer n'a pas vraiment gagné son pari, même s'il se retrouve aujourd'hui en demi-finale de la Coupe du monde. Après un court état de grâce, les résultats et son comportement hautain l'ont discrédité dans l'opinion d'une partie du public. Sans doute attendait-on trop de celui qui est considéré comme l'un des meilleurs joueurs allemands de tous les temps, si ce n'est le meilleur. On pensait notamment qu'il bâtirait une formation à nouveau invincible et surtout dominatrice dans le jeu.

L'absence de créateurs et un évident recul technique des joueurs ne lui ont pas permis de réussir dans cette entreprise, le refus de Bernd Schuster de participer au Mundial étant certainement dans cet ordre d'idée une défaite personnelle de Beckenbauer. Il faut y ajouter les autres nombreux conflits qui l'ont opposé aux individualités de son groupe, le dernier en date concernant Karl Heinz Rummenigge qui ne s'entendait pas avec les sélectionnés du FC Cologne. A part une victoire au Mexique, on voit mal ce qui pourrait donner à l'entraîneur le lustre du joueur. L'enjeu est donc immense.

la bête

par Jean-Philippe RÉTHACKER

1. TRAJECTOIRE

Elle n'a cessé de grimper quant au résultat et à la marche vers les demi-finales, mais elle est restée très basse et chancelante si l'on considère que l'équipe allemande n'a jamais pu s'imposer de façon irrésistible comme pourraient le laisser espérer sa valeur collective et ses talents individuels. On avait cru après le match et la victoire sur l'Ecosse que la machine s'était mise en marche. Mais les Danois passèrent ensuite par là et firent voler en éclats une formation débordée par les vagues d'assauts incessants de l'adversaire. Devant le Maroc, il fallut une énorme erreur défensive adverse et un coup franc assez heureux de Matthäus pour éviter le désastre. Devant le Mexique, l'affaire fut encore plus longue et plus difficile à régler, puisque les Allemands durent attendre l'épreuve des coups de pied au but. Trajectoire qui paraît donc plutôt descendante, mais dont on doit se méfier, les Allemands ayant déjà prouvé en 1982 et même avant qu'ils étaient capables d'atteindre une finale de Coupe du monde en ne convainquant personne auparavant, mais en l'emportant toujours.

2. STYLE DE L'ÉQUIPE

L'influence de Beckenbauer, son entraîneur, et de l'école munichoise, est incontestable. L'équipe allemande pratique un jeu plus court, plus recherché, plus varié qu'auparavant. Elle cherche à construire rationnellement. Dans l'histoire, un Magath et un Allofs, deux gauchers subtils, adeptes du jeu précis et presque léché, ont une influence déterminante. Mais il reste qu'avec un footballeur athlétique comme Briegel, qui affectionne les coups de boutoir et les charges menées sur l'aile gauche de l'équipe, avec des joueurs de tête comme Rummenigge ou Dieter Hoeness (pourtant bien faible dans le jeu au pied), la formation allemande n'hésite pas non plus à revenir au jeu aérien et au pilonnage de l'adversaire qui peuvent lui être utiles. De toute façon, avec Beckenbauer, et avec les joueurs qui composent l'équipe, la sélection germanique laisse parler son tempérament et n'hésite pas à aller de l'avant, par goût sans doute.

3. FORCES ET FAIBLESSES

Pour ce qui concerne les points forts, il y a bien sûr la belle confiance qui ne cesse d'animer les joueurs allemands, ainsi que leur énorme potentiel moral. Jamais battus, jamais abattus (les Français n'ont pas oublié Séville très certainement), ils demeurent dangereux jusqu'au bout. Même privée de Berthold, le milieu droit suspendu, l'équipe allemande reste bien équilibrée tactiquement, avec ses deux défenseurs centraux fixes (Jakobs libero, Förster stoppeur), avec ses latéraux offensifs (Eder et Briegel), avec son deuxième arrière latéral gauche, Brehme, qui sait relayer et doubler ou couvrir Briegel lorsque ce dernier monte à l'attaque avec ses trois meneurs de jeu Matthäus, Allofs et Magath. Points forts individuels : le gardien Schumacher qui demeure par ses inspirations, son calme et sa présence rayonnante, l'un des meilleurs spécialistes européens, le stoppeur Förster, Briegel le taureau, à gauche, et les stratèges déjà cités. Points faibles : une attaque peu prolifique (quatre buts marqués en cinq matches seulement) qui cherche pour l'instant un buteur, étant donné la méforme et l'effacement de Völler.

Karl Heinz Förster voudra briller devant ses futurs compagnons de Championnat...

(Photo Sven SIMON)

4. COMMENT PRENDRE L'ADVERSAIRE

Les Allemands ont eu tendance jusqu'à présent à voir venir. Il est probable qu'ils vont chercher à en faire autant devant l'équipe de France, surtout en se remémorant le match de Séville où ils surent attendre leur heure avant de réussir l'égalisation et le K.-O. Il est donc probable qu'ils se méfieront de l'équipe de France et qu'ils chercheront à la prendre en contre.

Chiffres

Laborieuse RFA

COMMENT LES ALLEMANDS SE SONT QUALIFIÉS

4 juin : RFA et Uruguay, 1-1 (Allofs, 84e)
8 juin : RFA b. Ecosse, 2-1 (Völler, 21e ; Allofs, 49e)
13 juin : Danemark b. RFA : 2-0
La RFA termine deuxième du groupe E avec trois points
17 juin : RFA b. Maroc, 1-0 (Matthäus)
21 juin : RFA b. Mexique, 0-0 (4 pen. à 1)

BILAN
2 victoires, 2 nuls, 1 défaite
4 buts pour, 4 buts contre

BUTEURS
1. Allofs, 2 buts
2. Völler et Matthäus, 1 but

PASSEURS
1. Allofs et Völler : une passe

AVERTISSEMENTS : 5
Eder 2 (Danemark, Mexique)
Brehme, Matthäus (Mexique)
Jakobs (Danemark)

EXPULSION : 1
Berthold (Mexique) donc absent en demi-finale

DIX-SEPT JOUEURS UTILISÉS

RFA	URUGUAY	ÉCOSSE	DANEMARK	MAROC	MEXIQUE	TOTAL
SCHUMACHER	90'	90'	90'	90'	120'	480'
BERTHOLD	90'	90'		90'	65'	335'
FÖRSTER	90'	90'	70'	90'	120'	460'
AUGENTHALER	90'	90'				180'
BRIEGEL	90'	63'		90'	120'	363'
MATTHÄUS	69'	90'	90'	90'	120'	459'
RUMMENIGGE	21'	15'	20'	90'	58'	204'
EDER	90'	90'	90'	90'	115'	475'
MAGATH	90'	90'		90'	120'	390'
BREHME	45'		90'		120'	255'
LITTBARSKI	45'	75'	45'	45'	5'	215'
VOLLER	90'	90'	90'	45'		315'
ALLOFS	90'	90'	90'	90'	120'	480'
JAKOBS		27'	90'	90'	120'	327'
HERGET			90'			90'
ROLFF			45'			45'
HOENESS					62'	62'

MEXICO86

MEXIQUE : 0 RFA : 0

(4 PENALTIES A 1)

Pour la première fois dimanche matin, le Mexique s'est réveillé sans avoir rêvé d'être champion du monde. La faute aux Allemands qui sont passés comme un cauchemar sur le terrain du stade Universitario de Monterrey. Un cauchemar sans fin où les joueurs mexicains se sont écroulés de fatigue devant Schumacher, à l'instant fatidique des coups de pied au but. Comme en 1970, le Mexique a stoppé sa course en quart de finale, mais autant leur défaite contre l'Italie fut sans appel, autant ils regretteront longtemps celle concédée à une Allemagne loin de sa réputation. Pourtant, ce n'est pas sans un certain sourire que Beckenbauer accueille cette place en demi-finale, la deuxième en quatre ans. Son équipe hétéroclite a su trouver dans les vertus cardinales de l'Allemagne, courage moral et résistance physique, les ressources pour être à l'heure à un nouveau rendez-vous avec la France. Ce n'est pas le moindre de ses exploits.

RFA	0	MEXIQUE	0
SCHUMACHER	5	LARIOS	4
BERTHOLD	4	AMADOR	3
FORSTER	5	(F.J. CRUZ, 70')	
JAKOBS	5	QUIRARTE	4
BRIEGEL	3	BARBOS A	4
EDER	4	SERVIN	5
(LITTBARSKI, 115')		ESPANA	3
BREHME	4	AGUIRRE	3
MATTHAUS	5	MUNOZ	4
MAGATH	3	BOY	
ALLOFS	4	(DE L. COBOS, 32')	4
RUMMENIGGE	3	NEGRETE	4
(HOENESS, 56')	3	SANCHEZ	2
Total	46	Total	40

Entr. : Beckenbauer. **Entr. : Milutinovic.**

Arbitrage de M. Jesus Diaz Palacio (Colombie) 5

Le 21 juin, à Monterrey, stade Universitario. 50 000 spect. Temps chaud et lourd. Température : 32°C. Terrain : bon.

Avertissements : Allofs (26'), Förster (56'), Matthäus (65'), pour la RFA ; Aguirre (20'), Quirarte (26'), De Los Cobos (75'), Servin (82'), Sanchez (95'), pour le Mexique.

Expulsions : Berthold (65'), pour la RFA ; Aguirre (100'), pour le Mexique.

11/20

Entre le Schumacher râleur de 1982 et le Schumach exubérant de 1986, il y a un monde. Les Français aurc l'occasion de le découvrir demain à Guadalaja.
(Photos PRESSE-SPORTS et Sven SIMO

Le dernier combat de Schumacher

Principal artisan de la victoire allemande face au Mexique,
Toni Schumacher a décidé de faire silence sur les sales histoires de la sélection.
L'ex-« grande gueule », repentie de fraîche date,
veut se donner toutes les chances de gagner la Coupe du monde.
A trente-deux ans, c'est sa dernière chance.

par Rainer KALB

PENDANT le match contre le Mexique, il avait déjà montré par deux ou trois réflexes qu'il était toujours un des meilleurs gardiens du monde : Harald Schumacher, 72 sélections, trente-deux ans, 1,82 m, deux enfants. Puis, lors des tirs au but, il arrêta les essais de Quirarte et de Servin. Schumacher : « Arrêter des ballons tirés de onze mètres n'est pas difficile. Ce qui l'est plus, c'est de deviner le bon coin. Deux fois, j'ai eu de la chance dans ce jeu de hasard. »

La chance ? Bon, d'accord, si on veut. Mais il faut dire que réagir comme il l'a fait lors du penalty de Quirarte, le repousser avec la jambe gauche, demande une certaine classe aussi. Mais Schumacher n'est plus la « grande gueule » qu'il était autrefois. Marié, il a gardé ses idées sévères et strictes, mais il ne se prend plus pour l'homme le plus important sur le terrain. « Arrêter les penalties, c'est la phase finale. Mais il ne faut pas oublier que des gars ont lutté comme des fous tout au long de la partie. Franchement, quand Berthold a pris le carton rouge, j'ai pensé qu'on allait perdre le match. Mais notre combativité a été énorme. Nous avons vraiment formé une équipe. »

Il était temps, car longtemps dans le groupe allemand on ne put pas parler d'une véritable équipe où tout le monde cherchait le succès et vivait pour le triomphe. La semaine dernière encore, Uli Stein, le gardien numéro deux, les liberos Dietmar Jakobs et Klaus Augenthaler ainsi que l'attaquant Dieter Hoeness avaient prolongé leur sortie — autorisée — jusqu'à 23 heures. Trois heures de plus que prévu. Après une excuse et des explications, plutôt maigres, Beckenbauer renonça à prendre des mesures disciplinaires. Décision avec laquelle Schumacher ne fut pas du tout d'accord. « C'était une décision contre l'esprit d'équipe et c'est mauvais. La base du succès passe par la discipline. Si un entraîneur admet du laxisme dans la discipline, c'est dangereux pour le succès. »

Paroles franches qui ne plurent pas à tous les coéquipiers, ni au sélectionneur. Schumacher avait déjà eu un différend avec lui lors du stage de préparation à Kaiserau, en Allemagne. Schumacher avait critiqué Beckenbauer qui ne faisait pas jouer toujours les mêmes hommes et qui, si peu de temps avant le début du Mundial, effectuait, selon lui, trop d'expériences. Réaction de Beckenbauer : « On ne critique pas l'entraîneur en public. Si tu comptes adopter une telle attitude, tu ferais bien de rester en RFA. » Réponse de Schumacher : « Alors je préfère me taire plutôt que de m'exprimer en public. »

Ce qui compte pour Schumacher, c'est d'abord le succès. Sa femme ne l'a pas accompagné au Mexique malgré la proposition de la Fédération. Schumacher : « Elle me dérangerait dans ma concentration avant les matches. Je veux gagner la Coupe du monde, alors la famille doit attendre pendant cinq semaines. » Position discutable mais ferme. Schumacher fut le seul à dire à haute voix qu'il partait pour gagner le titre malgré une équipe allemande qui ne pratiquait pas un football brillant ni emballant. « Je pars pour gagner, sinon je pourrais rester à la maison. »

Normal, donc, qu'il compte gagner contre la France aussi : « Il est vrai que la France est, tactiquement, largement supérieure à nous. Dans la construction du jeu, dans l'harmonie elle est formidable. J'admire comme les milieux de terrain montent l'un après l'autre pour assister les attaquants et ainsi leur permettent de souffler et de récupérer. Nous ne sommes pas capables de jouer d'une telle façon. Nous avons d'autres atouts. Nous avons des défenseurs qui pratiquent un marquage individuel très strict et je me demande comment les Français vont apprécier la chose. Je me souviens d'une finale de Coupe d'Europe entre Hambourg et la Juventus où Rolff a muselé un Platini en grande forme à ce moment-là. D'après mes impressions à la télévision, Platini n'est pas au sommet de sa forme en ce moment.

Attendons donc. Avec un peu de chance nous battrons les Français. Je n'ai pas vu les prolongations de leur match contre le Brésil parce qu'il fallait partir pour

notre partie contre le Mexique. Mais j'ai eu l'impression que le Brésil avait eu plus d'occasions de marquer et il a été éliminé. Dans une demi-finale, une équipe plus faible peut toujours se dépasser. Rappelez-vous Séville. »

Voilà, le mot-clé est lâché : Séville. Et Battiston... Schumacher : « Battiston est pour moi un joueur comme tous les autres. Cette affaire est enterrée entre nous deux et devrait l'être pour le public aussi. Quels pauvres journalistes si quatre ans plus tard on ne trouve pas d'autres sujets ! »

Les cornichons veulent être champions

Changeons de sujet. Passons à Karl Heinz Rummenigge et les accusations de monter une cabale contre lui. Il a même parlé de la Mafia de Cologne, visant ainsi Schumacher, Littbarski et Allofs. Uli Stein n'a pas arrêté de prétendre être un meilleur gardien que Schumacher et s'est réjoui à chaque but qu'il encaissait. Schumacher : « Il est vrai qu'il y a eu des problèmes ces derniers jours. Mais en ce moment où une équipe est en train de naître, je ne veux pas reparler de ces choses-là.

Rummenigge a reconnu publiquement que ces reproches n'étaient pas fondés et Stein a été renvoyé en Allemagne. Cela veut tout dire. »

En effet, quand Stein a traité, dans ses interviews, la sélection de « troupeau de cornichons » et prétendu que Franz Beckenbauer n'était qu'un arlequin, la patience du chef de la délégation, Egudius Braun, s'épuisa. Stein fut invité à s'expliquer et, contrairement aux espoirs des responsables qui auraient aimé pouvoir dénoncer à haute voix la déformation de la vérité par les journaux, Stein admit avoir prononcé ces paroles. Quelques heures plus tard, il repartait en RFA. C'est la première fois depuis la participation d'une équipe allemande à la Coupe du monde qu'un joueur est renvoyé.

Bref les orages sont nombreux côté allemand et ils éclatent toujours au grand jour, car les journalistes habitent dans le même hôtel que les joueurs. Mais Schumacher fait partie de ces joueurs qui grandissent dans les conflits. Et il ne cache pas son ambition. « A trente-deux ans, c'est probablement ma dernière Coupe du monde. Je veux cette Coupe et je ferai tout pour l'avoir dimanche prochain. Je sais très bien que la France veut sa revanche de la demi-finale d'il y a quatre ans. Donc : que le meilleur gagne ! »

LE RECORD DE DIAZ-PALACIO

En distribuant dix cartons au cours de Mexique-RFA, samedi à Monterrey (huit jaunes et deux rouges), le Colombien Diaz-Palacio a établi un record au cours de cette Coupe du monde 1986 et en a profité pour améliorer son score personnel, qui était déjà de six cartons jaunes et un rouge au cours du match Belgique-Irak !

Depuis le début de ce Mundial, les hommes en noir font d'ailleurs tomber les records. Au cours de Mexique-Paraguay, l'Anglais George Courtney avait sifflé quatre-vingts coups francs, dont quarante-six contre le Mexique ! C'était un record absolu dans la compétition.

Le 13 juin à Neza, le Français Joël Quiniou se mettait à son tour en vedette en expulsant l'Uruguayen Batista, pour une faute sur l'Ecossais Strachan, au bout de cinquante-trois secondes de jeu seulement ! C'était l'expulsion la plus rapide de l'histoire...

Le péché mexicain

Les Mexicains ont sans doute eu les yeux plus gros que le ventre en voulant défier les Allemands sur leur terrain : le physique et l'attentisme.

par Claude CHEVALLY

LA veille de ce stérile Mexique-RFA, l'archiprêtre de Monterrey, monseigneur Adolfo Suarez Rivera, avait en quelque sorte annoncé la couleur en égrenant ces bonnes paroles : « Face aux Allemands, peut-être perdrons-nous. Mais, alors, nous n'aurons pas tout perdu, car il me semble que nous avons déjà gagné l'amitié du monde. Et ce que je demande pardessus tout, c'est qu'il n'y ait aucun désordre. » Là, en préambule à la messe dite le jour même du match dans les vestiaires mexicains par le père José Manuel Vega, l'archiprêtre avait conclu par la formule d'usage : « Que le meilleur gagne ! » Sans que l'on puisse pourtant savoir si, dans sa tête, cela ne signifiait pas aussi : « Pourvu que le Mexique se qualifie ! »

Raisonnait-il en supporter éclairé, en fervent patriote, en œcuméniste accompli, en homme soucieux de la paix sociale dans un pays où le Mundial ne peut pas faire oublier le chômage, l'inflation galopante et la dette extérieure sans cesse grandissante ? Et si le curé de Monterrey avait, en fait, porté toutes ces casquettes à la fois, sachant que les « Tri », comme on appelle familièrement Milutinovic et les siens, couraient probablement un gros danger devant l'Allemagne.

LE MAUVAIS PARI

On ne nous empêchera pas de penser que, pour la circonstance, Negrete, Sanchez, Quirarte, Servin, Munoz et les autres, s'y sont plutôt mal pris avec leurs adversaires du jour. En optant pour un 4-5-1 significatif de la volonté de parier sur l'attentisme, sur un regroupement massif des forces mexicaines dans l'entrejeu, Milutinovic n'aurait-il pas eu tort de chercher à prendre la RFA de Kaiser Frantz à son propre jeu ? Après coup, le plus mexicain des Yougoslaves n'a pas voulu s'étendre sur ce sujet. Mais avouons qu'il fallait être audacieux, voire un peu fou, pour vouloir engager une véritable épreuve de force avec des gaillards comme Briegel, Matthäus, Eder, Förster, Jakobs, sans parler de ce Dieter Hoeness qui suppléa Rummenigge au bout d'une heure de jeu.

Résultat, Förster et Eder récoltèrent chacun un avertissement pour jeu dangereux, tandis qu'Allofs fut sanctionné d'un carton jaune pour s'être révolté après un mauvais traitement de Quirarte. On vit aussi Berthold se faire expulser à la 57e minute pour avoir laissé entrevoir qu'il avait du répondant en toute occasion. En milieu de première mi-temps, on vit même Beckenbauer s'agiter debout à côté du banc allemand, s'insurger contre l'ambiance déplorable régnant sur le terrain. Laquelle s'ajoutait à l'énorme pressing vocal en provenance des gradins, enfin bondés, du stade Universitaire.

Mais n'est-ce pas broutilles par rapport à l'énorme déficit du jeu mexicain, comme si les footballeurs de ce pays étaient plus ou moins voués, à un moment donné, à s'aligner sur le reste du pays, sur la marche des banques et de l'économie ? Tour à tour, Aguirre, Quirarte, De Los Cobos, Servin, Sanchez récoltèrent un avertissement avant qu'Aguirre, qui remit ça en fin de partie, n'aille prématurément rejoindre Berthold aux vestiaires. Et, surtout, on a vraiment eu la sensation que les gars de Milutinovic, que l'on croyait avantagés par la chance, se sont bel et bien usés à vouloir ainsi jouer aux petits soldats.

Entre la RFA et le Mexique, le combat ne fut pas souvent loyal comme en témoigne ce vol plané de Quirarte qui se retrouve au sol sous la pression de Briegel. **(Photo REUTER)**

Ainsi, Harald Schumacher a eu l'occasion de démontrer qu'il était l'incontestable numéro 1 mondial des gardiens de buts qu'à partir du moment où, Cruz ayant remplacé Amador, les Mexicains jetèrent leurs dernières forces dans la bataille pour tenter de forcer le destin avant les prolongations. Mais, au total, le portier allemand aura passé de bien plus difficiles moments dans sa carrière. On en vient à se demander si Schumacher a vraiment tremblé une fois, pour de bon,

Harald se diriger vers le but comme si, chaque semaine, il avait l'habitude de se payer ce genre de séquence. Ce genre de luxe. En face, Larios faisait triste mine, on vous le jure. Et puis, à l'instant crucial quand il faut à la fois se concentrer, faire douter le tireur, l'impressionner quoi, alors là, oui, le match bascula pour de bon.

Résultat : Allofs, puis Brehme, puis Matthäus, puis Littbarski pour le coup de grâce, ne tressaillirent pas. Ils exécutèrent littéralement Larios en même temps que le Mexique. En revanche, après un coup de fusil gagnant de Negrete, on parierait volontiers que Quirarte et Servin se sont retrouvés avec les jambes en coton. Car ce fut presque un jeu d'enfant de capter les deux tirs des deux défenseurs

Ils furent quelques-uns à verser une larme, à baisser la tête, à perdre leurs regards dans l'infini. Et ils le furent bien plus encore pour hurler : « Mexico, Mexico », comme si le rassemblement était d'usage. Conforme au vœu initial de l'archiprêtre.

Chiffres

LE BILAN DU PAYS ORGANISATEUR

1930 : Uruguay vainqueur.
4 matches, 4 victoires, 15 buts marqués, 3 encaissés.
1934 : Italie vainqueur.
5 matches, 4 victoires, 1 nul, 12/3.
1938 : France quart-finaliste.
2 matches, 1 victoire, 1 défaite, 4/4.
1950 : Brésil second.
6 matches, 4 victoires, 1 nul, 1 défaite, 22/6.
1954 : Suisse, quart-finaliste.
4 matches, 2 victoires, 2 défaites, 11/11.
1958 : Suède finaliste.
6 matches, 4 victoires, 1 nul, 1 défaite, 12/7.
1962 : Chili troisième.
6 matches, 4 victoires, 2 défaites, 10/8.
1966 : Angleterre vainqueur.
6 matches, 5 victoires, 1 nul, 11/3.
1970 : Mexique quart-finaliste.
4 matches, 2 victoires, 1 nul, 1 défaite, 6/4.
1974 : RFA vainqueur.
7 matches, 6 victoires, 1 défaite, 6/4.
1978 : Argentine vainqueur.
7 matches, 5 victoires, 1 nul, 1 défaite, 15/4.
1982 : Espagne éliminée au second tour.
5 matches, 1 victoire, 2 nuls, 2 défaites, 4/5.
1986 : Mexique quart-finaliste.
5 matches, 3 victoires, 1 nul, 1 défaite (aux penalties).
Mexique - Belgique : 2-1 ;
Mexique - Paraguay : 1-1 ;
Mexique - Irak : 1-0 ;
Mexique - Bulgarie : 2-0 ;
Mexique - RFA : 0-0 (4 penalties à 1 pour la RFA).

MEXICO86

Boy : «Le Mexique a perdu ses complexes»

Le Mexique a peut-être perdu son quart de finale, mais il a aussi perdu ses complexes. Thomas Boy, le capitaine mexicain en est persuadé. L'itinéraire d'une des voix fortes de la sélection

par Jean-Paul OUDOT

« THOMAS BOY ESPINOSA, vous êtes, à trente-trois ans, un capitaine respecté pour sa forte personnalité. Certains parlent même de mauvais caractère...

— J'ai l'habitude de dire ce que je pense. Et je n'aime pas me laisser marcher sur les pieds.

— Vous justifiez donc cette réputation ?

— Si vous voulez. Elle date en fait d'un incident survenu au tout début de ma carrière. Je venais de signer mon premier contrat pro à l'Atletico Espanol Potosino. Une incompatibilité d'humeur avec l'entraîneur, un Argentin d'origine nommé Luis Grill, avait provoqué mon départ au bout de six mois.

— Pourquoi ?

— Il m'avait insulté publiquement. Je ne l'avais pas admis. Je me suis même battu avec ce stupide garde-chiourme. Contrat résilié. J'ai signé deux jours plus tard pour le club Université de Nuevo Leon, à Monterrey. Et je ne l'ai plus jamais quitté.

— Vous êtes à l'équipe mexicaine ce que Giresse est à celle de France : une révélation tardive.

— Oui, mais peut-être pas pour les mêmes raisons. Je n'ai effectivement été appelé en équipe nationale qu'à vingt-six ans. Depuis, je me suis rattrapé avec soixante-treize sélections, ce qui constitue le record du groupe actuel. Pourquoi cet avènement tardif ? Je ne sais pas très bien, mais je m'en doute. On n'aimait pas ma façon de vivre et d'appréhender les événements, de vouloir m'imposer au plus haut niveau. On me reprochait d'avoir les dents trop longues. Et les techniciens mexicains considéraient que mon style était davantage européen que sud-américain. J'étais trop technique. Chez nous, plus qu'ailleurs, il faut réussir à l'étranger pour être reconnu par les siens. Et c'est une réflexion qui dépasse le cadre du football.

— Vous pensez à Hugo Sanchez ?

— Tout juste. Il a valeur d'exemple pour moi, car il est devenu une idole ici à partir du moment où il a tenté sa chance à l'étranger. Je pense qu'il aurait pu être apprécié à sa juste valeur avant. Le phénomène est identique pour un ingénieur ou un pianiste.

« JE SUIS UN CRACHEUR DE VÉRITÉS »

— Tomas Boy n'est donc pas reconnu au Mexique comme il devrait l'être ?

— C'est ma conviction. Je dois dire qu'elle m'a causé quelques problèmes car la presse et l'opinion mexicaines réagissent mal quand je dis cela. Mais je suis ainsi : un cracheur de vérités.

— N'avez-vous jamais songé à partir à l'étranger ?

— A une époque, si. J'ai eu des contacts sérieux en Italie, notamment avec Pérouse et la Lazio de Rome. Et aux USA. Mais mes dirigeants étaient trop gourmands. Aujourd'hui, je suis trop vieux.

— Techniquement, comment vous définissez-vous ?

— J'ai été bercé, dans mon enfance, par le football brésilien que j'admire énormément. Je suis un meneur qui aime les passes courtes, les déviations et les transversales. Je crois voir clair sur un terrain. Et je suis et serai toujours un joueur dévoré par l'attaque.

— Cela ne vous a-t-il pas posé des problèmes ?

— Si. Ma conception du jeu est différente de celle que nous avons travaillée pour préparer ce Mundial. Mais c'était à moi de m'adapter. Bora Milutinovic a constitué un groupe solidaire et attribué à chacun un rôle et des responsabilités. J'ai un peu moins de travail défensif que les autres. Il y a dans l'équipe huit joueurs pour récupérer le ballon. J'essaie de jouer le plus simple possible.

— A trente-trois ans, suivez-vous facilement le rythme élevé qu'impose Milutinovic à l'équipe mexicaine ?

— C'est mon principal handicap. Je cherche donc à m'économiser au maximum, à répartir mes efforts et à profiter de tous les temps de récupération. A partir de là, je peux apporter à l'équipe tout ce qu'elle attend de moi.

— C'est-à-dire ?

— L'expérience du vieux que je suis et l'exemple du capitaine. Je pense que mes équipiers m'écoutent et apprécient mes conseils. Un exemple : après le premier tour, mon travail a consisté à minimiser l'énorme pression populaire qui pesait sur les épaules de mes partenaires. Je leur ai dit que nous n'avions plus rien à perdre et beaucoup à gagner à condition de ne pas se laisser influencer par les supporters qui veulent nous voir attaquer tous azimuts.

— Vous tenez des propos d'entraîneur. Amorcez-vous le virage ?

— Je suis enchanté que vous me fassiez cette réflexion. En effet, mon souhait pour un avenir maintenant très proche est de devenir entraîneur, puis dirigeant. Ainsi, j'aurais connu dans ma carrière tous les rouages du football qui est chez moi une véritable passion.

— Un mot sur l'équipe d'Allemagne ?

— C'était, pour le football mexicain qui avait besoin de références, le premier grand test de la compétition, face à des joueurs de classe mondiale.

— Au-delà du résultat, qu'avez-vous appris dans cette confrontation avec l'une des meilleures formations du Vieux Continent ?

— Essentiellement que nous avons perdu le complexe d'infériorité qui paralysait l'équipe du Mexique il y a quelques années devant les grandes formations. On est sûr maintenant que le travail qui a été fourni portera ses fruits. »

« Adios muchachos... »

par Jean-Claude CHAUVIERE

« Adios muchachos. » La gorge nouée par l'émotion, Bora Milutinovic n'en dit pas plus. Il quitta la salle où, pour la dernière fois, il venait de réunir son équipe. Il était minuit passé, et l'équipe du Mexique avait regagné sa retraite, près de Toluca. Eliminée en quart de finale, ce qui n'était pas si mal, mais persuadée d'avoir laissé passer sa chance...

Trois heures plus tôt, dans l'avion présidentiel mis à leur disposition, l'ambiance n'était pas encore à la nostalgie. Elle n'était pas non plus à l'euphorie. Mais, enfin, chacun devisait presque normalement. Les acharnés du jeu avaient pris place autour de la table. Tomas Boy, le capitaine, grimaçait à chaque pas, sa tendinite le faisant toujours souffrir.

Seul Javier Aguirre, qui lui avait succédé dans ce rôle en première mi-temps, paraissait un peu gêné. Comme s'il voulait faire oublier la bêtise commise en prolongation et son expulsion. Il allait de l'un à l'autre de ses partenaires, félicitant chacun pour son Mundial. Personne ne lui reprochait quoi que ce soit. Même l'élimination fut un instant oubliée quand les joueurs débarquèrent sur l'aéroport de Toluca. Mariachis sur la piste et plus d'un millier de supporters hurlant « viva Mexico ».

C'était si inattendu et si touchant que Bora Milutinovic ne put retenir ses larmes : « J'aurais tant aimé aller plus loin pour tous ces gens, avec qui je vis depuis quatorze ans... » L'entraîneur yougoslave de la sélection mexicaine tournait une page de sa vie professionnelle.

L'autocar, malgré les renforts de police, eut du mal à se frayer un chemin vers la sortie de l'aéroport. « Nous n'avons pas perdu », scandait la foule, tandis que les voitures tentaient d'escorter la sélection.

Et soudain, l'ambiance changea. Le silence devint si pesant que le chauffeur coupa la radio... Chacun savait que l'aventure, commencée il y a trois ans, était terminée. Vider sa chambre, remplir son sac...

LES INDUSTRIES ET LE PEUPLE

Nabi Abi Chedid, premier vice-président de la CBF (Confédération brésilienne de football), avait révélé, avant Brésil-France, qu'il était « extrêmement important de gagner la Coupe du monde », et que, dans ce but « les industries et le peuple se groupent pour alimenter le fonds des primes destinées aux joueurs ».
Nabi Abi Chedid a refusé de révéler le montant de ces primes « auxquelles seule la presse s'intéresse », et qui n'auront aucune importance « si notre football se réévalue aux plans national et international ».
La CBF et les internationaux brésiliens ont d'ailleurs conclu un accord selon lequel, en aucun cas, le montant des primes ne sera révélé. Pourquoi, ils ont honte ?

■ N'ayant pas voulu user d'influences ni de stratagèmes pour se procurer les billets leur permettant d'assister au match Mexique-Allemagne, les parents, les huit frères et la sœur de Francisco Javier Cruz, l'un des trois joueurs de Monterrey de la sélection vert-blanc-rouge, ont été obligés de s'en remettre au marché noir pour entrer samedi au stade Universitario.

■ Pour le match Mexique-Allemagne, Hugo Sanchez a bien fait marcher le commerce en se faisant livrer 150 billets par l'intermédiaire d'un fonctionnaire de l'université locale.

■ C'est Carlos Ramirez, l'un des journalistes sportifs mexicains les plus connus, qui l'affirme : « Comme par hasard, le Mexique a eu, à quatre reprises, une bonne sélection nationale. Et tant en 1935 qu'en 1947, en 1962 ou aujourd'hui, c'est un entraîneur étranger qui était à sa tête. Preuve que les joueurs mexicains savent être dociles quand on sait s'y prendre avec eux. »

■ Pour un peu, les Mexicains et les Allemands auraient pu se croiser à leur arrivée, vendredi soir, à l'aéroport de Monterrey, puisque leurs avions respectifs ont atterri à une vingtaine de minutes d'intervalle seulement.

« LITTI » ET GROS MINET...

Plutôt impressionnante, la tenue vestimentaire de Pierre Littbarski, futur Racingman et photographe pour l'occasion. Avec son tee-shirt sur lequel Titi et Gros Minet s'amusent comme des fous, « Litti » peut postuler au look le plus dingue de ce Mundial...

(Photo Sven SIMON)

LE PRIX DU SACRIFICE

Les joueurs mexicains, et peut-être leur entraîneur Bora Milutinovic, espèrent que le Mundial 1986 les aura révélés au monde et qu'ils auront la chance, pour beaucoup, d'être contactés et engagés par des clubs étrangers. Ils ont, en tout cas, beaucoup investi sur l'aventure Coupe du monde, multipliant les stages, les entraînements, les matches et les kilomètres. Ils estimeraient logique de recevoir le prix de leur sacrifice.
L'un des premiers à avoir reçu une offre est Javier Aguirre, contacté par l'Athletic de Bilbao. Mais si cela ne se faisait pas, l'international mexicain pourrait aller aux Etats-Unis, dans le club Azteca, pour y jouer au football en salle et y boucler une maîtrise d'administration d'entreprises.

■ Klaus Allofs, l'attaquant de Cologne et de la RFA, a une passion depuis l'âge de quinze ans, les chevaux de course. Ainsi a-t-il déjà possédé seul ou en copropriété cinq coursiers, un certain « trupper » lui ayant même rapporté 80000 marks (240 000 F)

■ Selon *Die Welt*, qui note consciencieusement les joueurs allemands depuis le début du Mundial, les meilleurs, à ce jour, ont été Schumacher et Förster, puis Berthold, Jakobs et Klaus Allofs.

OISEAUX DE NUIT...

Quatre joueurs allemands (Augenthaler, Stein, Hoeness et Jakobs) ont été pris en flagrant délit de sortie nocturne non autorisée la semaine dernière. C'est Berti Vogts, l'adjoint de Beckenbauer, qui les a « coincés » à 2 heures du matin à l'entrée de leur hôtel. Les quatre fautifs se sont aussitôt excusés auprès du Kaiser, prétextant qu'ils avaient eu des problèmes de voiture. Bon prince, Beckenbauer a accepté ces « explications ». La discipline allemande n'est plus ce qu'elle était...

■ Pour leur quart de finale contre le Mexique, les Allemands se sont rendus à Monterrey la veille du match. Mais ils ont refusé de loger à l'hôtel « Antaris » comme prévu. On racontait que de multiples réclamations y avaient été faites sur la qualité de la cuisine...

■ De Rudi Völler, commentant sa performance lors de RFA-Maroc : « J'ai joué là le plus mauvais match de toute ma carrière internationale ! Et Beckenbauer a été bien inspiré de me remplacer par Littbarski à la mi-temps ! »

■ C'est avec 39 °C de fièvre que Rummenigge a dirigé la sélection allemande contre le Maroc. Le médecin de l'équipe nationale dut même lui faire une piqûre, dans l'avion qui conduisait la RFA à Monterrey pour ce huitième de finale.

■ Franz Beckenbauer avait tenu à sanctionner Uli Stein, le gardien remplaçant qui avait pris une petite cuite peu de temps avant RFA-Maroc. Commentaire de l'intéressé. « Je ne veux plus jouer dans cette équipe de cornichons ! » Réponse du Kaiser : « Si Stein ne veut plus remplir son rôle de gardien n° 2, il ne lui reste plus qu'à rentrer à la maison ! »

■ Franz Beckenbauer à reçu à Monterrey la visite de son père Thomas qui a élu domicile à Porto Rico.

■ Cent millionnaires ouest-allemands ont affrété un Concorde spécialement pour être à Mexico le jour de la finale du Mundial. Ils se rendront au stade en voiture climatisée et repartiront aussitôt après le match.

■ La « guéguerre » entre Rummenigge et Schumacher n'est plus qu'un mauvais souvenir : « Nous sommes assez grands pour ne pas continuer cette querelle nuisible à l'ensemble de l'équipe. Nous avons décidé de nous respecter mutuellement à l'avenir. » Dixit Rummenigge. Ouf...

■ Samedi dernier, l'équipe mexicaine disputait le cinquième match internationale de son histoire à Monterrey. Et jamais les Mexicains n'avaient été battus auparavant : victoires sur Vasas Budapest (1-0). Seul point perdu : face à l'Argentine (1-1). Tout a une fin...

■ Le marché noir fonctionnait à plein régime à Monterrey, avant Mexique-RFA. Les places les plus élevées (26 500 pesos) se revendaient quatre fois plus cher. Rappelons que le salaire minimum mensuel est de 60 000 pesos à Monterrey...

■ A peine le Mundial sera-t-il terminé que le Mexique promet de beaucoup s'intéresser au... tennis, et plus spécialement au match de Coupe Davis opposant le Mexique aux Etats-Unis, qui doit avoir lieu en juillet à Mexico. Le Palais des sports (18 000 places) affiche d'ores et déjà complet.

■ Carlos Miloc, l'entraîneur du club de Monterrey, s'est livré à quelques comparaisons amusantes entre football et automobile : « L'Uruguay s'apparente à un belle voiture des années 30 pas trop mal conservée. La RFA, l'Angleterre et la France sont des F1, et le Brésil et l'Argentine sont des modèles à la mode. »

■ Pfaff veut aller jusqu'au bout de son contrat (encore un an) avec le Bayern mais rêve ensuite d'aller jouer en Italie ou en Espagne.

QUOTIDIEN SANS FRONTIERES...

***El Diario*, le grand quotidien de Monterrey, a fait depuis le début du Mundial un gros effort pour donner un caractère international à ses colonnes sportives. Ainsi, tous les jours, il y a une page réservée à des articles écrits en français, en anglais et en allemand, destinée aux visiteurs. Une attention qui a amené une chaîne de TV allemande à réaliser un petit reportage sur le journal, destiné à être diffusé en RFA.**

■ Les Mexicains sont très fiers d'avoir deux joueurs invités pour disputer le match de l'UNICEF (« Etoiles contre Etoiles ») le 27 juillet prochain au Rose Bowl de Pasadena : Hugo Sanchez, prévu de longue date, et Negrete, sans doute appelé grâce à son but exceptionnel contre la Bulgarie.

■ Quatre détectives privés protègent en permanence la sélection belge, et ils ne sont pas restés inactifs. Ils ont en effet arrêté un cambrioleur qui s'apprêtait à visiter, en son absence, la chambre de Joseph Sœur, trésorier de la Fédération belge.

Humeur

La mort au théâtre

par Jacques THIBERT

La Coupe du monde de football et, plus encore, les scènes d'enthousiasme collectif qu'elle engendre dans les rues de Mexico City sont en train de poser de graves problèmes aux entreprises de spectacle mexicaines, et, plus particulièrement, au théâtre.

« Aucun théâtre, actuellement, révèle le président des producteurs, ne peut dire que ça va bien pour lui. Le nombre des entrées a sensiblement baissé, évidemment, et quinze théâtres seulement fonctionnent à Mexico sur un total de quarante ! Sans compter que tous ceux situés sur le Paseo de la Reforma sont pratiquement sans public chaque fois que joue le Mexique. D'une manière générale, les théâtres qui ont conservé active leur troupe n'ouvrent que trois jours sur sept et, dimanche dernier, l'un de mes établissements n'a reçu que dix-sept spectateurs payants. Vous imaginez les conséquences désastreuses sur les budgets et sur le niveau de vie des acteurs. »

A vrai dire, la Coupe du monde a bon dos, car nous croyons savoir qu'à Mexico comme dans d'autres capitales étrangères le théâtre se porte mal. Le 25 de ce mois, une entrevue doit d'ailleurs avoir lieu entre les organismes de tutelle et les représentants du théâtre mexicain pour définir les moyens de survie. Le football, en ce cas, aura peut-être été un détonateur.

Au Brésil, on se plaint aussi et la situation est encore pire. Dans ce pays qui est le plus endetté du tiers monde, chaque match de la sélection vert et or entraîne une perte de 35,6 millions de dollars (250 millions de francs) sur le PIB (produit intérieur brut). Ainsi, la qualification aux huitièmes de finale acquise par le docteur Socrates et ses patients a coûté au pays 142,4 millions de dollars (1 milliard de francs nouveau) dans un PIB annuel de 260 000 millions de dollars.

Pourquoi ? Parce que, quand joue la sélection vert et or, le Brésil se paralyse de lui-même. Les banques ferment, les établissements publics aussi, les boutiques baissent leurs rideaux et les transports adoptent le rythme des jours de fête. Pour Brésil-Pologne, qui avait lieu le lundi 16 juin à Guadalajara, de nombreuses entreprises préférerent allonger le week-end à trois jours plutôt que de tourner avec un quart ou un cinquième de leur effectif. « C'est le meilleur moyen, dit un responsable. De toute façon, les jours de match, personne n'est concentré sur son travail et le niveau de production chute dans des proportions considérables. »

Le président de la Banco Central do Brasil, Fernao Bracher, restait, lui, résolument optimiste dans le cas où le Brésil serait champion du monde pour la quatrième fois : « Je pense que l'euphorie ambiante permettrait de rattraper notre retard de production et même engendrerait une accélération par le biais d'une amélioration de la consommation. » Depuis samedi, l'euphorie est morte et le retard de production confirmé.

Si, en France, les restaurateurs se plaignent, eux aussi, des déserts de soirs de match, il est une profession qui fait des affaires d'or de l'Amérique du Sud à l'Europe : les brasseurs de bière et leurs revendeurs. Buvez frais, c'est le ballon qui passe.

■ Confidences de Matthaeus, le « bourreau » des Marocains : « Bizarrement, plus le temps passait et plus je me sentais en forme dans ce match. C'est la raison pour laquelle j'ai demandé à Magath et Allofs, les habituels tireurs de coups francs, de me laisser la place ! »

■ Harald Schumacher va rapporter du Mexique un très joli souvenir à son épouse, sous la forme d'une bague de grande valeur. Qui a dit que Toni n'avait pas de cœur ?...

■ Vercauteren estimait que contre l'URSS, il avait réalisé son meilleur match international « parce que je me suis totalement fondu dans la collectivité, comme tous mes coéquipiers »...

■ Jean-Marie Pfaff emmène toujours dans sa cage une espèce de trousse de toilette où il place des objets essentiels. Parmi ces derniers, on trouve des photos de son épouse et de ses enfants.

■ Avant d'affronter l'Espagne, Pfaff s'était soumis à une préparation extraordinaire, doublant carrément le nombre et l'intensité de ses séances d'entraînement personnelles.

■ Lors des entraînements de l'équipe mexicaine précédant la rencontre contre la RFA, Milutinovic avait poliment demandé aux photographes et aux équipes de télévisions de ne pas officier pendant les séances de penalties. Visiblement, cela n'a pas suffi à éviter le fiasco...

■ Volker Schmitt, le manager de Hans Peter Briegel s'est fait voler deux mille marks dans sa chambre d'hôtel. Il a reproché à la police locale de ne pas avoir fait son travail.

■ En dépit de l'heure tardive, plus de dix-sept millions de téléspectateurs ouest-allemands ont regardé Mexique-RFA. De dix-sept millions pendant le match, ils sont passés à ... 18,6 millions au moment des tirs au but !

■ « Toni, le héros de Monterrey » **(Welt am Sonntag)**, « Toni, comme un champion du monde » **(l'Express)**, « Merci Toni » **(Bild am Sonntag)**. Au lendemain de la qualification allemande face au Mexique, il n'y en avait plus, et c'est normal, que pour Toni Schumacher...

■ Spectateur attentif du match Mexique-RFA, le sélectionneur néerlandais Rinus Michels déclara à l'issue de la rencontre : « Du point de vue du football, aucune de ces deux équipes ne mérite de se trouver en demi-finale. Mais j'admire la combativité des Allemands ».

■ Schumacher est un brave garçon, finalement. Lors du match contre le Mexique, le gardien allemand s'est longuement occupé de Hugo Sanchez qui souffrait d'une crampe, avant de le raccompagner gentiment hors du terrain. Et juste après la terrible épreuve des coups de pied au but, il est allé réconforter son vis-à-vis Larios.

■ Manuel Cruz, le père de Javier Cruz s'est vu refuser, jeudi dernier, l'autorisation d'embrasser son fils qui s'entraînait avec la sélection mexicaine. Question de sécurité sans doute ?...

■ Luis Flores, l'attaquant mexicain, pourrait bien se retrouver en France dans quelques semaines. On parle en effet de lui au Havre, une équipe qui vient de perdre Krimau, parti à Saint-Etienne...

■ L'un des grands admirateurs de l'équipe de France n'est autre que l'excellent arrière mexicain Quirarte : « Son jeu est intelligent, collectif, adroit. »

■ Trois joueurs de la sélection mexicaine étaient dans leur « jardin » samedi après-midi à Monterrey, en l'occurrence Boy et Munoz, qui portent habituellement les couleurs de l'université de Nuevo Leon, et Cruz, qui évolue à Monterrey même.

UN GARDIEN « GRANDE GUEULE »

Ulrich Stein, le deuxième gardien de l'équipe de RFA, a dû rentrer, samedi, dans son pays pour avoir traité Franz Beckenbauer de « gâte-sauce et d'idiot » et le onze ouest-allemand de « troupe de lavettes » dans plusieurs entrevues accordées à la presse ouest-allemande.

Le sélectionneur allemand a annoncé cette mesure disciplinaire, vendredi après-midi, juste avant de prendre l'avion avec son équipe pour Monterrey, où la RFA a rencontré, samedi, le Mexique en quarts de finale de la Coupe du monde.

Cette mesure est l'ultime conséquence de graves incidents provoqués par Ulrich Stein, et dont le dernier remonte juste avant le match RFA-Maroc.

Stein, lassé d'être l'éternel remplaçant de Harald Schumacher, avait annoncé à Beckenbauer qu'il ne voulait plus faire partie de l'équipe de RFA après le Mondial. Stein avait ensuite participé avec Klaus Augenthaler, Dieter Hoeness et Dietmar Jakobs à l'équipée nocturne qui avait vu ces quatre joueurs rentrer à 2 heures du matin à leur hôtel, alors qu'ils avaient quartier libre jusqu'à 23 heures. Les quatre joueurs s'étaient excusés, et Beckenbauer avait passé l'éponge.

Pour Beckenbauer « Ulrich Stein est allé trop loin en s'exprimant très clairement de manière négative contre la Fédération, l'équipe, le football allemand et les joueurs ». Ulrich Stein a déclaré de son côté qu'il voulait désormais uniquement se consacrer à son équipe du SV Hambourg. Enfin, Beckenbauer a laissé entendre qu'Ulrich Stein pourrait, s'il continuait à faire de telles déclarations, être privé de la prime de 20 000 DM (environ 63 000 F) à laquelle il a droit pour avoir atteint les quarts de finale du Mondial avec son équipe.

LE MONDE A L'ENVERS

Incroyable mais vrai : avant la rencontre Mexique-RFA de samedi dernier, les habitants de Monterrey, qui ont la réputation d'être calmes et « plutôt froids », craignaient moins les supporters anglais, qui ont finalement fait très bonne impression, que... les « chilangos », comprenez, les supporters mexicains en provenance de la capitale, Mexico ! « Nous nous méfions des gens de la capitale, toujours prêts à faire la fête... et des bêtises ! » a même déclaré Hector René Cantu, directeur de la sécurité dans la région. Entre un hooligan londonien et un supporter de Mexico City, vous choisiriez qui, vous ?

■ Ex-international et ex-entraîneur de la sélection mexicaine, Raul Cardenas, avait ouvert par avance le parapluie : » « Quoi qu'il en soit, le Mexique a rempli son contrat en figurant parmi les huit meilleurs. De la sorte, en cas de victoire devant l'Allemagne, ce sera une très grande performance. Et s'il devait perdre, ce serait une déception, mais sûrement pas une tragédie ! »

■ La saison prochaine, les rencontres entre Marseille et Saint-Etienne risquent de déboucher sur un duel musclé entre le Marocain Krimau (nouvelle recrue des Verts) et Karl Heinz Foerster. En effet, lors du récent RFA-Maroc, les deux hommes ont échangé quelques paroles peu aimables à la suite de « contacts » plutôt rugueux...

RETOUR PRÉCIPITÉ UNE FOIS...

Erwin Vandenberg et René Vandereycken, actuellement blessés, ont quitté, mercredi dernier, leurs coéquipiers de l'équipe de Belgique pour regagner Bruxelles.

Les dirigeants d'Anderlecht ont demandé à Guy Thys, le sélectionneur belge, le retour de Vandenbergh, qui souffre toujours d'une lésion méniscale à un genou, afin qu'il soit opéré le plus rapidement possible en Belgique, par le Pr Martens.

Autre retour, celui de René Vandereycken, officiellement pour « raisons médicales » à la suite d'une ancienne blessure dont la cicatrice s'est rouverte. Dans l'entourage des Diables Rouges, on avance une autre raison : le joueur de milieu de terrain d'Anderlecht, qui avait été au centre d'une polémique entre sélectionnés belges durant le premier tour du Mundial, n'aurait pas très bien accepté son éviction de l'équipe.

■ Le chouchou du public de Monterrey samedi dernier n'était autre que Francisco Javier Cruz, le numéro 5 mexicain surnommé « Abuelo ». Ce dernier portait en effet le maillot des Rayados, l'équipe locale lors du Championnat mexicain.

■ A l'initiative du plus grand quotidien de Monterrey, *El Diario*, qui s'est chargé de distribuer les pancartes aux trois couleurs du pays, une gigantesque fresque vert-blanc-rouge a pris place le jour de Mexique-RFA. Pour le régal des yeux...

FRAYEURS GERMANIQUES

On connaît des supporters ouest-allemands qui sont passés, samedi dernier au stade Universitario de Monterrey, par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Vainqueurs, mais étouffés, cent vingt minutes durant, sous une marée de mexicains. On en connaît d'autres, du côté de Mexico, qui n'ont jamais connu cette « joie ».

La trop longue scène débute samedi à l'aube, dans l'aéroport de la capitale, salle d'embarquement n° 5. C'est un plaisir, à cette heure-là, que de recevoir ces cris dans les oreilles. Pour tout dire, ça nous exaspère. On aurait rien trouvé de mieux que ce qui est arrivé pour calmer cette population. A 6 h 30, ce beau monde s'installe dans le DC 10 de la compagnie Mexicana. A 6 h 40, l'avion effectue un faux départ et revient sur sa voie de garage. Trente minutes d'attente dans une foire invraisemblable. 7 h 15, le DC 10 prend la piste sous les applaudissements. Pas pour longtemps.

Alors qu'il a presque atteint sa pleine vitesse, un réacteur défaille et oblige le pilote à un rapide calcul entre le point de non-retour et le point de sauvetage. Le freinage qui s'en suit est serré, délirant et angoissant ; réussi, on préfère ne pas savoir comment...

L'avion est resté immobilisé cinq minutes sur la piste, trente à l'extérieur, avant d'être évacué. On n'a même pas cherché à savoir s'il allait redécoller un jour. Et beaucoup de supporters avec nous, que nous chérissions alors d'être toujours en notre compagnie. Ce n'était seulement qu'un nouveau chapitre de l'histoire de l'aviation mexicaine, à l'heure du Mundial...

RTL
EDITION
TOUT SUR LE CHAMPION !
L'ALBUM SOUVENIR 85-86
PARIS S.G.
CHAMPION !
PARIS S.G. CHAMPION !
Préface de Francis BORELLI
REVIVEZ la fabuleuse aventure du P.S.G.
Pour la première fois depuis 50 ans, une équipe de Paris Championne de France de Football.
RETROUVEZ les héros de l'aventure : Fernandez, Rocheteau, Susic, Bats... et toute l'équipe de Gérard Houllier.
EN VENTE EN LIBRAIRIE – A PSG, 28 RUE BERGÈRE PARIS 9e
ET AUX AMIS DU PSG, 25 AVENUE FRANKLIN ROOSEVELT PARIS 8e

MEXICO86

ILS ÉTAIENT QUATORZE !

L'entraineur de la sélection nationale du Maroc, José Faria, n'avait pas voulu faire de déclaration sur l'arbitrage à l'issue de RFA-Maroc. Mais, trois jours plus tard, il s'est ravisé et a donné son opinion sur l'arbitre de cette rencontre. « La FIFA devrait être plus sérieuse, plus consciencieuse dans ses choix. Contre la RFA, l'arbitre était M. Petrovic (Yougoslavie), les deux juges de touche étaient MM. Nemeth (Hongrie) et Brummeier (Autriche), soit trois arbitres européens. Mon équipe, ce jour-là, a joué contre quatorze ennemis », n'a pas hésité à déclarer José Faria.

■ Le pauvre Bearzot a dû subir les assauts déchaînés de la presse italienne au lendemain de l'élimination. La palme revient à *La Gazzetta dello Sport* qui titrait en énorme : « Bearzot, ta sieste a durée quatre ans et quatre-vingt-dix minutes ! » Ce que l'on appelle la phrase qui tue...

■ Bettino Craxi, président du Conseil italien, a de l'humour. Lors d'une réunion de travail qui se déroulait le lendemain de l'élimination de l'Italie, il entendit la sirène d'une ambulance qui passait au loin : « Ce doit être pour embarquer Bearzot ! », déclara-t-il gentiment.

■ Au lendemain de la déroute subie par les Danois face aux Espagnols, le quotidien *Extra Bladet* titrait : « Le taureau espagnol a tué nos héros matadors. Mais nous sommes fiers d'eux... »

■ Après s'être fait éliminer par la RFA, les joueurs marocains ne sont pas rentrés directement au pays. La plupart d'entre eux ont même passé deux jours à New York. Krimau, lui, est parti visiter le Texas. A bientôt cow-boy...

■ « L'Uruguay a maintenant vingt ans de retard et il est temps de revenir à un style de jeu propre à nos joueurs. » La presse uruguayenne n'y va pas avec le dos de la cuillère et, selon elle, le responsable de l'élimination de la Celeste c'est Omar Borras, et personne d'autre.

■ L'Allemand Uwe Seeler et le Polonais Zmuda sont maintenant deux à détenir le record des matches joués en Coupe du monde (21). Le défenseur de Cremonese a « égalisé » à l'occasion du huitième de finale contre le Brésil.

■ « Ce n'est pas l'Espagne qui a gagné, c'est le Danemark qui a perdu. Notre esprit offensif qui fait partie de notre style de jeu et de notre style de vie nous a trahi à partir du moment où l'Espagne a mené 2-1. Nous n'avons pensé qu'à l'attaque et oublié nos obligations défensives », (Piontek).

■ Plutôt déprimé, l'ami Boniek après l'éliminaton de la Pologne : « Je ne me suis vraiment pas amusé durant ce Mundial. Maintenant, je pose mes conditions : soit on me garantit une place de titulaire jusqu'à la Coupe du monde en 1990, soit j'abandonne définitivement le maillot polonais. Je n'ai plus envie de perdre mon temps. »

■ Les joueurs soviétiques, de retour dans la mère patrie n'ont pas eu le temps de souffler. Arrivés mercredi dernier à Moscou, les douze internationaux de Kiev ont immédiatement regagné l'Ukraine où, samedi, ils disputaient un match de Championnat. Quant aux Moscovites du Spartak (dont Dassaiev), ils sont partis pour Bakou, Championnat oblige. Au pays de Stakhanov...

■ Un rien de grogne au sein de la délégation marocaine, à laquelle le roi Hassan II a « offert » de rester jusqu'à la finale du Mundial à ses frais. Le problème est que cette offre très « politique » s'est révélée être obligatoire. Et comme la très grande majorité des joueurs marocains souhaitaient retrouver les leurs le plus rapidement possible, une fois éliminés...

■ Mohamed Timoumi n'est pas le seul Marocain à avoir reçu des offres de clubs européens après la performance des Maghrébins au Mundial. On parle de Bourderbala au Milan AC et à la Sampdoria et de Khairi et Lemris en Espagne.

■ Le roi du Maroc aura une note de téléphone salée à la fin du mois. Il a parlé pendant une heure et demie avec les responsables et les joueurs de la sélection marocaine pour les féliciter et se plaindre de l'arbitrage dans cette Coupe du monde. Et il leur a offert quatre jours supplémentaires de séjour dans un palace mexicain.

TOURNEDOS « ROSSI »...

Fervent partisan de la Squadra Azzurra qui logeait dans sa ville, le patron du restaurant El Torito de Puebla avait affiché à son menu le steak « Paolo Rossi » et l'entrecôte « Bruno Conti ». Comme les affaires de l'Italie n'allaient pas fort et que, par conséquent, ses clients ne réclamaient plus de « Rossi » ni de « Conti », il les retira prestement de sa carte.

■ Enzo Bearzot a été salué par une salve d'applaudissements par les représentants de la presse internationale au moment de sa conférence de presse après France-Italie. « J'ai quarante ans de football professionnel derrière moi et les défaites n'ont pas changé mon caractère. La France est une puissance du football depuis 1978. Elle est aujourd'hui supérieure à l'Italie dans tous les domaines. »

■ « La Coupe du monde est une compétition sportive. Il faut accepter ses résultats et se préparer à applaudir le prochain vainqueur. » (Enzo Bearzot).

■ Les citoyens soviétiques qui voulaient suivre la rencontre vitale entre l'URSS et la Belgique ont dû écouter la radio. En effet, la télévision avait renoncé à retransmettre en direct ce match en raison du décalage horaire trop important. Il était deux heures du matin à Moscou lorsque débuta la partie...

■ Sans le RFA-Maroc du Mundial 1970, le n° 10 marocain Mohamed Timoumi ne serait sans doute jamais devenu footballeur. « J'avais dix ans et j'ai vu le match à la télévision. La performance du Maroc m'a tellement enthousiasmé que je me suis immédiatement inscrit dans un club... »

ASUNCION EN FÊTE

Les supporters paraguayens ne sont pas rancuniers. Ils étaient environ deux mille, samedi dernier à l'aéroport d'Asuncion, pour accueillir dans l'enthousiasme les joueurs qui avaient été éliminés par l'Angleterre (0-3).

Les meilleurs joueurs paraguayens s'accordaient à estimer qu'ils avaient rempli leur contrat pendant ce Mundial, ce qui se traduira pour plusieurs d'entre eux par des transferts dans des clubs européens ou sud-américains.

Pour Jesus Pallares, président de la Fédération paraguayenne, « l'élimination a traduit l'expérience des Anglais. » Pour sa part, le milieu de terrain Adolfino Canete s'est dit déçu de ne pas avoir été classé par la presse parmi les meilleurs joueurs du Mundial.

Quant au défenseur central Cesar Zabala, il estimait que les résultats du Paraguay dans ce Mundial laissaient bien augurer de l'avenir du football paraguayen.

■ Appelés à participer à la Coupe d'Afrique des clubs qui aura lieu à partir du 6 juillet en Centrafrique, José Faria et ses joueurs des F.A.R. de Rabat, qui y représenteront le Maroc, n'auront que le temps de changer de valise, étant entendu que le roi Hassan II ayant obligé l'ensemble de la délégation marocaine à demeurer au Mexique jusqu'à la finale, voilà celle-ci condamnée à rejoindre Rabat le 1er juillet seulement.

■ « Le Maroc sera encore meilleur en 1990 et je suis sûr qu'il atteindra au moins les quarts de finale. Ses joueurs ont, comme les Brésiliens, le football dans le sang », (José Faria).

■ Le médecin mexicain, chargé d'aider la Squadra Azzurra et les journalistes italiens lors de leurs petits maux, le docteur Juan Cervantes, a reçu une plaquette de reconnaissance de la Fédération italienne, remise par le médecin de la Squadra, Leonardo Vecchiot. La « turista » ne fait pas que des victimes.

■ Le colonel Hector Juanico, président de la Fédération uruguayenne, se demande : « Pourquoi des joueurs aussi forts que Francescoli et Da Silva n'ont pas brillé au Mundial » et a l'intention de demander des explications à Omar Borras, lequel a tout intérêt à en trouver s'il souhaite le renouvellement de son contrat. Garde-à-vous, Omar !

LES CINQ FILS DE ROMERO

Meilleur joueur d'Amérique du Sud 1986, Julio Cesar Romero, dit « Romerito », n'a pas tellement vu le jour lors du match Angleterre-Paraguay malgré quelques gestes qui en disent long sur son talent et malgré l'opinion flatteuse de son entraineur national, Cayetano Ré : « Donnez-lui une occasion de but et puis fermez les yeux. »

A vingt-sept ans, Romerito a déjà dix années de football professionnel derrière lui : Deportivo Luqueno pour commencer, Cosmos de New York puis Fluminense où il « espère terminer sa carrière. » C'est au Brésil que Romerito a trouvé une épouse, laquelle vient de lui donner un fils prénommé Julio Cesar, comme son père. « J'en veux quatre autres, dit le crack paraguayen. Car, avec cinq fils, c'est bien le diable s'il n'y en a pas un pour me succéder en sélection. »

Les huitièmes de finale

ARGENTINE 1 (1) — URUGUAY 0

Pasculli (42e)

ARGENTINE		URUGUAY	
PUMPIDO	3	ALVEZ	4
CUCCIUFFO	4	BOSSIO	3
RUGGIERI	4	GUTTIERREZ	4
BROWN	3	ACEVEDO	2
GARRE	3	(PAZ, 61)	
BATISTA	3	RIVERO	3
(OLARTICOECHEA, 89e)		BARRIOS	2
GIUSTI	3	SANTIN	4
BURRUCHAGA	4	PEREIRA	3
MARADONA	5	RAMOS	3
VALDANO	2	FRANCESCOLI	3
PASCULLI	3	CABRERA	3
		(DA SILVA, 46e)	3
Total	37	Total	34
Entr. : Bilardo		Entr. : Borras	

Arbitrage de M. Luigi Agnolin (Italie) 4
Le 16 juin, à Puebla, stade Cuauhtemoc.
26 000 spectateurs. Temps ensoleillé puis orageux. Température : 24 °C. Terrain ; bon.
Avertissements : Garre (31e), Brown (50e), Pumpido (83e) pour l'Argentine ; Francescoli (36e), Acevedo (59e), Santin (69e), Da Silva (86e) pour l'Uruguay.
42e : Maradona évite Barrios et glisse en profondeur pour Batista, qui détourne à droite pour Burruchaga ; celui-ci remet à ras de terre pour Valdano qui, à la lutte avec Guttierez, rate le ballon ; Acevedo, en voulant dégager, prolonge le centre au bénéfice de Pascuili, seul devant les buts uruguayens, qui bat Alvez d'un tir du droit.
(ARGENTINE 1 - URUGUAY 0)

12/20

BRESIL 4 (1) — POLOGNE 0

Socrates (30e s. pen.)
Josimar (55e)
Edinho (80e)
Careca (83e s. pen.)

BRESIL		POLOGNE	
CARLOS	2	MLYNARCZYK	2
JOSIMAR	4	PRZYBYS	3
JULIO CESAR	4	(FURTOK, 80e)	
EDINHO	4	MAJEWSKI	3
BRANCO	3	WOJCIKI	3
ALEMAO	4	OSTROWSKI	3
SOCRATES	3	TARASIEWICZ	4
(ZICO, 70e)		KARAS	4
JUNIOR	3	URBAN	3
ELZO	3	(ZMUDA, 83e)	
MULLER	3	DZIEKANOWSKI	3
(SILAS, 73e)		BONIEK	4
CARECA	4	SMOLAREK	3
Total	37	Total	35
Entr. : Santana.		Entr. : Piechniczek.	

Arbitrage de M. Volker Roth (RFA) 2
Le 16 juin, à Guadalajara, stade Jalisco.
40 000 spectateurs. Temps ensoleillé. Température : 26 °C. Terrain excellent.
Avertissements : Careca (35e), Edinho (85e), pour le Brésil ; Dziekanowski (14e), Smolarek (31e), pour la Pologne.
18e : longue montée à droite de Julio Cesar, qui bloque sa course devant Ostrowski et glisse sur sa gauche à Muller ; celui-ci évite la charge de Karas et prolonge pour Junior, qui lance Careca en profondeur, à gauche des buts polonais ; l'attaquant brésilien est bousculé par Tarasiewicz, dans la surface ; M. Roth sifflle penalty ; Socrates se charge de le tirer ; du droit, il place la balle à gauche, tandis que Mlynarczyk plonge de l'autre côté.
(BRÉSIL 1 - POLOGNE 0)
55e : faute d'Urban sur Alemao, à une trentaine de mètres, face aux buts polonais ; Edinho tire dans le mur ; le ballon est récupéré par Julio Cesar, qui glisse à droite à Josimar ; l'arrière brésilien dribble Karas, puis Ostrowski et Majewski ; arrivé dans la surface, à droite, il tire violemment du droit entre les bras de Mlynarczyk.
(BRÉSIL 2 - POLOGNE 0)
80e : long déplacement de Julio Cesar, qui trouve Careca démarqué sur l'aile droite ; parvenu devant Wojcicki, Careca temporise, le temps pour Edinho d'arriver à sa hauteur. Careca sert son coéquipier d'une superbe talonnade en profondeur ; Edinho efface Mlynarczyk d'un court crochet et, d'un tir du droit, marque.
(BRÉSIL 3 - POLOGNE 0)
82e : Careca, sur la gauche, lance Zico au centre ; le numéro 10 brésilien s'échappe seul vers les buts polonais et crochète Mlynarczyk, venu à sa rencontre ; le gardien polonais le fauche, c'est le penalty ; Careca le tire en force à gauche ; Mlynarczyk, parti du bon côté, ne peut que détourner le tir sur le poteau gauche, qui renvoie le ballon dans le but.
(BRÉSIL 4 - POLOGNE 0)

13/20

RFA 1 (0) — MAROC 0

Matthäus (88e)

RFA		MAROC	
SCHUMACHER	4	ZAKI	4
BERTHOLD	4	KHALIFA	4
FÖRSTER	5	EL OUADI	4
EDER	3	BOUYAHIAOUI	4
BRIEGEL	4	LEMRISS	4
JAKOBS	4	HADDAOUI	3
MAGATH	3	BOUDERBALA	3
MATTHÄUS	4	DOLMY	4
RUMMENIGGE	4	TIMOUMI	3
VÖLLER	2	KHAIRI	3
(LITTBARSKI, 46e)	3	KRIMAU	3
ALLOFS	3		
Total	40	Total	39
Entr. : Beckenbauer.		Entr. : Faria.	

Arbitrage de M. Zoran Petrovic (Yougoslavie) 4
Le 17 juin à Monterrey, stade Universitario.
16 000 spect. Temps beau et chaud (33 °C). Terrain : en bon état.
Avertissements : Lemriss (28e), Khalifa (65e) pour le Maroc.
88e : faute de Oudani sur Rummenigge à trente mètres du but de Zaki. Les Marocains ne constituent qu'un mini-mur à trois. Matthäus, du droit à ras de terre, contourne le mur. Zaki, qui attendait la balle de l'autre côté, part avec un temps de retard et voit le ballon entrer dans le but au ras du montant gauche.
ALLEMAGNE 1 - MAROC 0

9/20

ESPAGNE 5 (1) — DANEMARK 1 (1)

Butragueno (43e, 56e, 79e, 89e sur pen.)
Goicoetchea (69e sur pen.)
J. Olsen (32e sur pen.)

ESPAGNE		DANEMARK	
ZUBIZARRETA	4	HOEG	3
TOMAS	3	ANDERSEN	2
GOICOETCHEA	3	(ERIKSEN, 80e)	
GALLEGO	4	I. NIELSEN	2
CAMACHO	4	M. OLSEN	5
J. ALBERTO	4	BUSK	2
VICTOR	4	LERBY	3
CALDERE	4	BERTELSEN	3
MICHEL	5	J. OLSEN	3
(FRANCISCO, 82e)		(MOELBY, 72e)	
J. SALINAS	3	BERGGREEN	3
(ELOY, 46e)	4	ELKJAER-LARSEN	4
BUTRAGUENO	6	LAUDRUP	3
Total	44	Total	33
Entr. : Munoz		Entr. : Piontek	

Arbitrage de M. Keizer (Pays-Bas) 3
Le 18 juin, à Queretaro, stade de la Corregidora.
35 000 spectateurs. Temps nuageux. Température : 25 °C. Terrain : en bon état.
Avertissements : Andersen (25e) pour le Danemark ; Goicoetchea (27e) pour l'Espagne.
32e : Elkjaer-Larsen donne à droite pour Berggreen ; celui-ci tente un dribble long, mais est fauché à l'entrée de la surface par Gallego ; M. Jan Keizer n'hésite pas et sifflle le penalty ; Zubizaretta plonge à droite ; Jesper Olsen, du gauche, le tire tranquillement de l'autre côté.
(DANEMARK 1 - ESPAGNE 0)
43e : énorme erreur de Jesper Olsen ; sur une remise aux six mètres, l'auteur du but danois reçoit le ballon ; menacé par Julio Salinas, il fait mine de partir balle au pied, pour, en fait, donner le ballon au centre devant ses buts à... Butragueno, qui n'a aucun mal à égaliser.
(DANEMARK 1 - ESPAGNE 1)
56e : corner à droite pour l'Espagne tiré par Victor, prolongé de la tête vers le deuxième poteau par Camacho ; Butragueno surgit et, de la tête, de près, fusille Hoeg.
(DANEMARK 1 - ESPAGNE 2)
69e : Michel lance Butragueno en profondeur à droite des buts danois ; l'avant-centre espagnol est bousculé par Busk ; penalty, que Goicoetchea transforme sans finesse ; le libero espagnol le tire en force du gauche.
(DANEMARK 1 - ESPAGNE 3)
79e : nouveau contre espagnol ; Michel lance Eloy sur l'aile droite, qui déborde et centre à ras de terre devant les buts danois ; Butragueno, qui a suivi l'action, seul devant Hoeg, reprend du droit et marque le 4e but.
(DANEMARK 1 - ESPAGNE 4)
89e : Hoeg du poing intervient devant sa ligne et dégage sur la gauche ; le ballon est récupéré par Julio Alberto, qui replique au centre et glisse, sur la gauche des buts danois, à Butragueno, qui est fauché par Morten Olsen ; M. Keizer sifflle le second penalty ; Butragueno se fait justice ; du droit, il place le ballon à la gauche de Hoeg, parti de l'autre côté.
(DANEMARK 1 - ESPAGNE 5)

14/20

ANGLETERRE 3 (1) — PARAGUAY 0

Lineker (32e, 73e)
Beardsley (56e)

ANGLETERRE		PARAGUAY	
SHILTON	4	FERNANDEZ	4
G. STEVENS	4	SCHETTINA	3
MARTIN	4	DELGADO	4
BUTCHER	4	ZABALA	4
SANSOM	4	TORALES	3
HODGE	4	(QUASH, 74e)	
REID	4	FERREIRA	4
(G.A. STEVENS, 58e)		NUNEZ	5
STEVEN	4	CANETE	3
HODDLE	5	ROMERO	4
LINEKER	5	MENDOZA	3
BEARDSLEY	4	CABANAS	3
(HATELEY, 71e)			
Total	46	Total	40
Entr. : Robson.		Entr. : Re.	

Arbitrage de M. Al Sharif (Syrie) 1
Le 18 juin à Mexico, stade Azteca.
98 000 spect. Temps couvert (25 °C). Terrain : légèrement glissant.
Avertissements : Martin (37e), Hodge (68e) pour l'Angleterre. Romero (80e) pour le Paraguay.
32e : de la tête, Gary Stevens remet à Hoddle, à la limite de la surface. Le meneur de jeu anglais centre à ras de terre devant le but paraguayen. Lineker rate une première fois la reprise, mais le ballon est repris sur la gauche par Sansom, dont le centre passe sous Fernandez avancé à sa rencontre. La deuxième fois est la bonne et Lineker, du droit, pousse le ballon dans le but vide.
ANGLETERRE 1 - PARAGUAY 0
56e : corner à droite tiré par Glenn Hoddle, dévié de la tête par un défenseur uruguayen sur Butcher. L'arrière central anglais contrôle et tire violemment du droit sur Fernandez, qui relâche la balle. Beardsley surgit et, du droit, de près, inscrit le deuxième but.
ANGLETERRE 2 - PARAGUAY 0
73e : passe en profondeur de Glenn Hoddle pour Gary Andrew Stevens, à la droite des buts paraguayens, celui-ci centre à ras de terre. Lineker, seul au centre, reprend du droit devant Fernandez.
ANGLETERRE 3 - PARAGUAY 0

14/20

LA BEAUTÉ EST EFFICACE

« Je voudrais rendre hommage au football par l'intermédiaire de votre journal. Et, plus précisément, à Diego Maradona. Heureusement que des joueurs de cette classe existent encore. Il aura sauvé le Mundial de sa médiocrité.

Les enfants qui regardent la télévision et qui aiment le beau football auront appris et pu retenir quelque chose de positif.

Le Mundial démontre à certains entraîneurs, dits éducatifs et champions du physique, qu'il ne suffit pas de savoir sauter plus vite ou courir plus loin pour bien jouer au football. C'est-à-dire savoir dribbler en mouvement, donner de bons ballons de but et jouer collectivement.

Sivori, qui fut un très grand joueur argentin, a déclaré récemment à Julien Giarrizzi, de *Nice-Matin* : « S'il y a de moins en moins de très bons joueurs, la faute en incombe principalement aux entraîneurs et aux éducateurs, lesquels font passer le physique avant la technique. Ils les déforment au lieu de les former. »

Merci aux joueurs du Danemark. Ils nous ont démontré et apporté la preuve par leur technique et leur jeu collectif que le support physique passait au second plan. Et pourtant, le Danemark est un petit pays de cinq millions d'habitants qui ne possède pas de centres de formation, c'est-à-dire de joueurs préfabriqués.

Platini, Giresse, Tigana, Kopa, Fontaine, Piantoni, Ujlaki, Douis, Maradona, Pelé, Cruyff, Di Stefano et Puskas ont-ils eu besoin de centres de formation ? Tant qu'il y aura des joueurs aussi prestigieux, le football sera sauvé. »

Yvan GAROFALO
Principauté de Monaco
Ex-joueur de l'AS Monaco
champion de France 1960-61

MÉDIOCRE

« Fidèle lecteur de votre titre depuis de nombreuses années et « fana » de ballon, je me permets de vous envoyer quelques réflexions sur ce début de Coupe du monde.

Tous les organes de presse un tant soit peu sérieux ont souligné la médiocrité et l'imprévision qui ont présidé à l'organisation de la couverture télévisuelle. Concrètement, on assiste à une réalisation quasiment préhistorique, avec des plans pris du haut de la tribune centrale. Cette manière de filmer nous fait regretter les plans de Canal Plus (en particulier derrière les buts) et aussi les innovations de l'Euro 84. Sans parler du son presque inaudible, ni des interruptions d'image devenues familières. Cette couverture télévisée privée mexicaine mérite un zéro pointé.

Mais ce n'est pas le seul aspect négatif pour le téléspectateur. Passe encore que les images provenant du Mexique soient mauvaises, cet état de fait étant indépendant des télévisions françaises. Pour employer un délicat euphémisme, force est de constater que les commentaires des envoyés spéciaux français sont loin d'être brillants. Le cas le plus symptomatique étant celui d'Antenne 2 où, mis à part Piantoni, les autres « spécialistes » ont fait assaut d'inepties, de médiocrité. Ainsi, Bernard Père n'a pas dit une seule chose intéressante au cours de la première quinzaine et Michel Drucker, plus à l'aise dans son rôle de « showman » à *Champs-Elysées*, a proféré des jugements qui ont dû faire sursauter tous les amateurs de football. On a ainsi appris que Rush était écossais et qu'il allait jouer la saison prochaine à la Juve ! Sans parler du pauvre Bernard Pivot, complètement perdu, en équilibre instable entre sa passion pour le football mise au service du téléspectateur et son travail de journaliste littéraire à *Apostrophes*.

Sur TF 1, si les commentaires ont été plus intéressants du fait de la bonne connaissance de la matière de la part de techniciens tels que Michel Hidalgo ou Jean-Michel Larqué, mais aussi de la complémentarité des tandems Roustan (humour) - Hidalgo (technique) et Roland (supporter) - Larqué (technique), j'ai regretté l'outrance, et même la haine, déployée contre les arbitres, même si ceux-ci ont été loin d'être irréprochables.

Il aurait été plus rationnel de confier la couverture audiovisuelle à de vrais professionnels, aussi bien en ce qui concerne l'organisation, la réalisation, la retransmission que les commentaires. L'on aurait pu faire travailler des gens de talent tels que Jean-Philippe Réthacker, trop rare à l'antenne.

Concernant l'arbitrage, s'il a semblé incohérent, voire contradictoire, la faute en revient uniquement à la FIFA, qui semble s'être ingéniée à choisir les arbitres internationaux les plus médiocres, notamment les sud-américains, ce fait nous choque d'autant plus que nous sommes habitués en Europe à un autre niveau. Même au sein du Championnat de France, les Wurtz, Vautrot, Benali, Lopez (sans parler de M. Rideau !) n'ont-ils pas le niveau pour officier pendant un Mundial ?

Cette carence de l'arbitrage est d'autant plus grave qu'elle entraîne de graves répercussions sur le jeu comme les agressions non sanctionnées : Maradona contre les Coréens ou Bertelsen contre les Uruguayens.

Sans vouloir m'ériger en technicien, ce Mundial, tout au moins le premier tour, m'est apparu comme étant celui de la violence avec une pluie de coups francs et de cartons jaunes. C'est la philosophie même du jeu qui est atteinte. En effet, l'objectif principal ne réside, souvent, plus dans la volonté de progresser vers le but adverse, mais au contraire dans celui d'empêcher l'adversaire de s'approcher de son camp. A de rares exceptions près (France, URSS, Brésil, Danemark), les destructeurs ont pris le pas sur les constructeurs. C'est la morale du jeu qui est en danger.

J'espère de tout cœur que la fin du Mundial donnera raison aux tenants du beau jeu et que nous ayons encore de nombreux *France Football* devant nous. »

Marc BETEILLE
11000 CARCASSONNE

STAT STORY

« Fidèle lecteur de votre hebdomadaire depuis 1960 et passionné de statistiques, j'aimerais correspondre avec des lecteurs qui s'intéressent, comme moi, aux statistiques.

Je recherche des renseignements sur le Championnat de France de Division I et II, sur la Coupe de France, les trois Coupes d'Europe, la Coupe du monde, le C.E.N. et sur les Championnats et Coupes étrangères. »

Stéphane DAUGAN
6, square des Cormiers
35200 RENNES
Tél. : 99-53-21-91

JOËL EST SOUS-NOTÉ

« Lecteur assidu de *France Football*, j'ai toujours apprécié les articles et le système de notation que vous appliquez aux joueurs.

Pourtant, pour les trois premiers matches de l'équipe de France dans cette Coupe du monde, la valeur des notes ne me semble pas représenter justement les qualités des joueurs.

Le cas le plus significatif me semble être celui de Joël Bats. En effet, sur les trois prestations de notre gardien, vos journalistes spécialisés lui ont attribué les notes de 2.

Quelle injustice !

Si contre le Canada, Joël était dans un jour sans, et si contre l'URSS il a fait une sortie hasardeuse en seconde mi-temps, alors qu'il n'était pas très bien protégé par sa défense, quelle note aurait-il eue s'il n'avait pas réussi contre la Hongrie deux magnifiques arrêts, l'un sur un centre en retrait que l'attaquant hongrois n'avait plus qu'à pousser de la tête et l'autre sur un tir canon, détourné en corner en deuxième mi-temps.

J'espère que ces notes ne font pas suite à certaines jalousies ou rumeurs et que dorénavant Joël sera noté pour sa juste valeur et pour son talent indéniable. »

Eric MAGNIN
74150 RUMILLY

UN FRANÇAIS RATE SON MUNDIAL

« Je vous adresse ce courrier pour vous dire combien je suis scandalisé par les commentaires de Michel Drucker sur le Mundial 86.

C'est carrément affligeant et tout le plaisir des amateurs en est gâché : contresens techniques, fausses statistiques et informations, résultats de matches retransmis plus tard en différé, considérations complètement extra-sportives, bref, bonjour la tristesse !

Je pense qu'il est de votre devoir, pour autant que vous en soyez informé, d'apprécier les prestations des commentateurs qui sont le trait d'union entre le téléspectateur ou l'auditeur et le match autant que celle des joueurs, des arbitres, des entraîneurs et des publics.

Le football à ce niveau ne peut plus être une question d'amateurs. A l'heure où l'on parle d'arbitres professionnels, il est inconcevable que l'on supporte des commentateurs d'occasion.

Autant Jacques Vendroux, Pierre Loctin, Thierry Roland, Bernard Père, Didier Roustan, etc. pour ne parler que de ceux-là sont des professionnels, autant Michel Drucker qui est brillant dans les émissions de variétés, se trouve complètement hors du coup. Heureusement qu'il y avait Piantoni sans lequel on n'ose imaginer ce qui se serait passé.

Pourtant A 2 aurait pu envoyer Alain Vernon à sa place qui, quel que soit son profil aurait mieux fait.

Saïr SECK
Dakar - SENEGAL

CHERCHE OUVRAGES

Recherche les ouvrages parus dans la collection Calmann-Lévy : « Franz Beckenbauer », « Kevin Keegan », ainsi que les numéros de « L'Année du Football » de Jacques Thibert, 1973 à 1977. Merci.

Laurent DARDENNE
98, av. du Général-Leclerc
Bât. A2
94700 Maisons-Alfort

SUPPORTER CHERCHE SUPPORTER

« Je suis un supporter du Steaua Bucarest et je serais très heureux de pouvoir correspondre avec d'autres passionnés de football. »

Marian VULPE
Str. Zboina Neasranrg
Bl. 88, Ec. 4, Ap. 25
Sect. 6, Cod. 77752
BUCAREST (Roumanie)

Contre des Pumas, vous pouvez toujours courir.

Quand le PUMA joue en équipe, vous pouvez toujours vous accrocher. Pour courir vers le but adverse, il a mis tous les atouts à ses pieds. Muni de crampons vissés, il ne lâche pas facilement ses adversaires.

Allez PUMA ! Son confort aussi est imbattable : semelle PU duoflex, tige vachette ou haute fréquence, talonnette renforcée ou côtés matelassés, PUMA aux pieds, vous êtes chaussé pour gagner.

AZTEC

TAMPICO

QUITO

TOKYO

PUMA®
L'INSTINCT DU SPORT

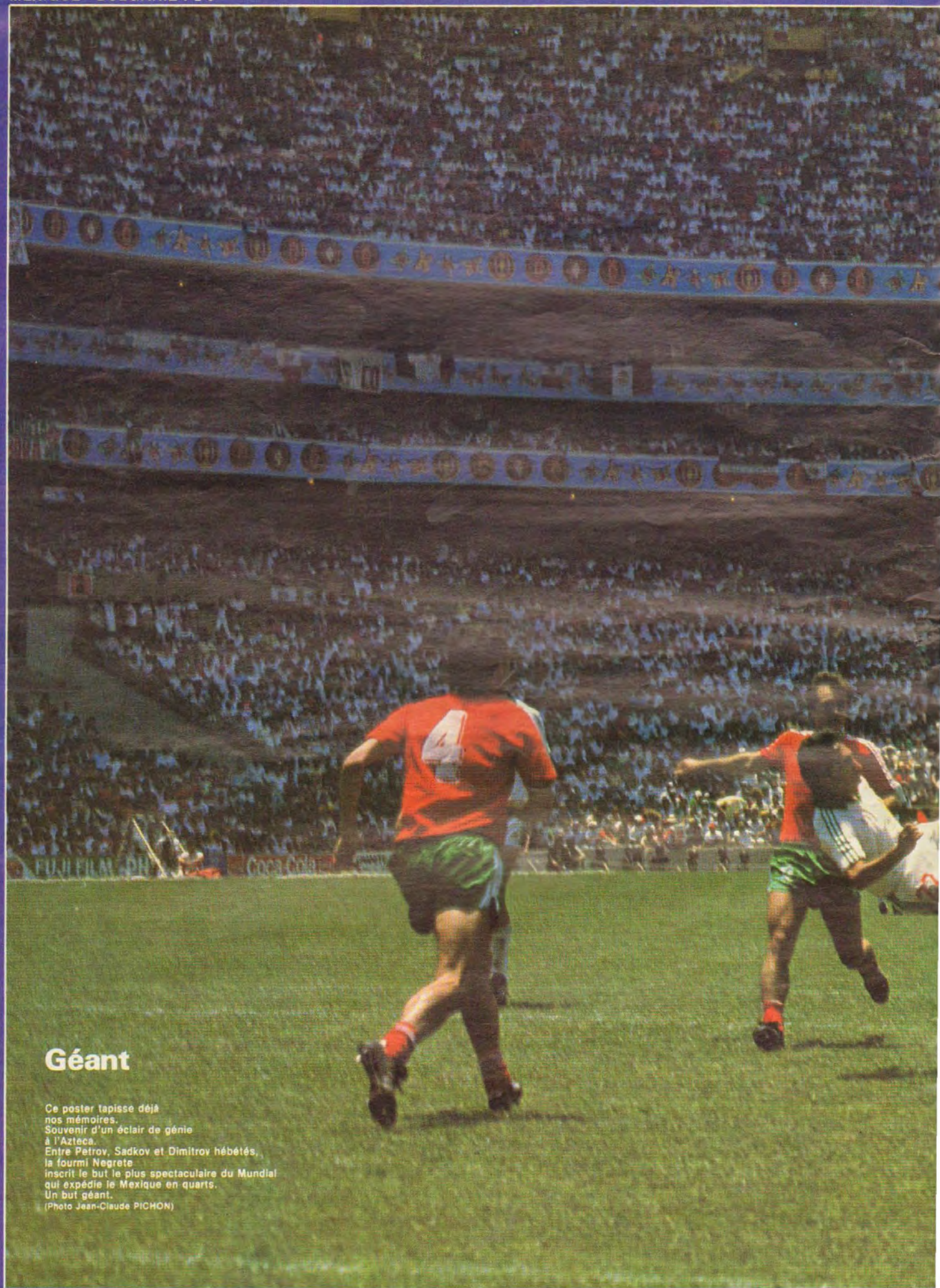
SAATCHI & SAATCHI

Récital

C'était une mission impossible, il a réalisé une perf
Briller dans la nuit.
Tenir l'Argentine à bout de bras
et ce match de « mueria » dans le creux de son talent.
Parmi les bêtes et méchants,
Maradona a fait un festival. Etincelant.
Malgré les singeries d'un Bossio ou
l'affection débordante d'un Gutiérez (pour Ruggeri).
Ce jour-là, le roi à dominé ses sujets.
De la tête et des épaules.

(Photo Henri SZWARC)

(Photo Patrick BOUTROUX)



Géant

Ce poster tapisse déjà
nos mémoires.
Souvenir d'un éclair de génie
à l'Azteca.
Entre Petrov, Sadkov et Dimitrov hébétés,
la fourmi Negrete
inscrit le but le plus spectaculaire du Mundial
qui expédie le Mexique en quarts.
Un but géant.
(Photo Jean-Claude PICHON)

Défense de rire

Les Brésiliens sont toujours des rois.
Même s'ils ont mis leur culotte à l'envers.
C'est-à-dire devant derrière.
Ils ne sont peut-être plus les princes de l'attaque,
mais en défense ils sont souverains.
Pas un but encaissé jusqu'en huitième de finale
et des arrières qui marquent,
comme Edinho, le capitaine (à droite) ou Josimar (en haut).
Et d'autres qui se démarquent — de la tradition —
Julio Cesar, le conquérant (au milieu)
et Elzo, la sentinelle (en bas).
De vrais Dagobert. Le bon saint Pelé leur dit :
« Oh, mes rois, Vos Majestés sont mal culottées. »
« Et alors, répond Tele,
leur football est bien à l'endroit ! »

(Photos Jean-Claude PICHON-Robert LEGROS)

CBF
SEIKO
POLSKA

adidas FRANCE Football
Soulier d'Or

Gary : puissance six

En réduisant le score, dimanche, contre l'Argentine, l'avant-centre anglais Gary Lineker s'est hissé en tête du classement des buteurs avec six réalisations. Exactement le score atteint il y a quatre ans par le goleador Paolo Rossi. Malheureusement pour Lineker, jamais il ne pourra dépasser le buteur italien en raison de l'élimination prématurée de l'Angleterre. Il est d'ailleurs frappant de constater que tous les meilleurs buteurs de ce Mundial appartiennent à des équipes éliminées de la compétition. C'est le cas de Butragueno et de Careca (5 buts), mais aussi d'Altobelli, de Belanov et d'Elkjaer-Larsen, tous à quatre buts. Du coup, seuls les Argentins Valdano et Maradona, encore lui, semblent susceptibles d'inquiéter Lineker. Il leur reste deux matches pour y parvenir.

CLASSEMENT DES BUTEURS

6 buts : Lineker (Angleterre), Butragueno (Espagne), Careca (Brésil).
4 buts : Altobelli (Italie), Belanov (URSS), Elkjaer-Larsen (Danemark).
3 buts : Maradona et Valdano (Argentine), J. Olsen (Danemark).
2 buts : Quirarte (Mexique), Scifo, Ceulemans, Claesen (Belgique), Romero, Cabanas (Paraguay), Stopyra, Platini (France), Socrates, Josimar (Brésil), Caldere (Espagne), Allofs (RFA), Khairi (Maroc).
1 but : Ruggeri, Burruchaga, Pasculli (Argentine), Sirakov, Guetov (Bulgarie), Park Chan-sun, Choi Soon-ho, Jung-Moo (Corée du Sud), Sanchez, Flores, Negrete, Servin (Mexique), Vandenbergh, Vercauteren, Veyt, Demol (Belgique), Ahmed (Irak), Papin, Fernandez, Rocheteau, Tigana (France), Yakovenko, Aleinikov, Yaremtchouk, Rodionov, Rats, Blokhine, Zavarov (URSS), Detari, Esterhazy (Hongrie), Edinho (Brésil), Salinas, Eloy, Goicoetchea, Senor (Espagne), Whiteside, Clarke (Irlande du Nord), Zidane (Algérie), Völler, Matthäus (RFA), Alzamendi, Francescoli (Uruguay), Strachan (Écosse), Lerby, Laudrup, Eriksen (Danemark), Smolarek (Pologne), Beardsley (Angleterre), C. Manuel, Diamantino (Portugal), Krimau (Maroc).
+ 3 buts marqués contre leur camp par Cho Wang-rae (Corée du Sud) pour l'Italie), Jeliazkov (Bulgarie pour la Corée du Sud) et Dajka (Hongrie pour URSS).

EXPULSIONS

Uruguay : 2.
Angleterre, Canada, Danemark, Irak, Mexique, RFA : 1.

CLASSEMENT DES PASSEURS

4 passes : Maradona (Arg.), Rocheteau (Fr.).
3 passes : Belanov (URSS).
2 passes : Di Gennaro (It.), Boy (Mex.), Vercauteren, Gerets (Belg.), Zavarov (URSS), Muller (Br.), Salinas, Eloy (Esp.), Laudrup, Arnesen, Elkjaer-Larsen (Dan.), Valdano (Arg.).
1 passe : Cucioffo (Arg.), Zdravkov (Bulg.), Choi Soon-ho (Corée du Sud), Sanchez, Aguirre (Mex.), Ceulemans, Clijsters, Scifo (Belg.), Canate, Romero (Paraguay), Stopyra, Giresse, Ayache, Platini (Fr.), Aleinikov (URSS), Zico, Careca, Junior (Br.), Michel, Francisco, Victor, Camacho (Esp.), Allofs, Völler (RFA), Aitken (Ecosse), Dziekanowski (Pol.), G. Stevens, Hodge, Barnes, Sansom, G.A. Stevens (Angl.), Diamantino (Port.), Khalifi, Timouni (Maroc).

AVERTISSEMENTS

Uruguay : 11.
Angleterre : 10.
Irak, Mexique : 9.
Italie : 8.
Argentine : 7.
Corée du Sud : 6.
Ecosse, Irlande du Nord, Espagne, France, Maroc, Paraguay : 5.
Bulgarie, Danemark, Pologne, Belgique, RFA : 4.
Brésil : 3.
Algérie, Canada, Portugal : 2.
URSS : 1.
Hongrie : 0.

adidas FRANCE Football
Ballon d'Or

Diego : la voie royale

Bonsoir, les Danois, tchao, les Soviétiques, à bientôt les Brésiliens et les Italiens. Le meilleur joueur de cette Coupe du monde ne portera pas le maillot de l'une de ces équipes. Mais il reste des grosses pointures et notamment celle, respectable, de M. Diego. Le meneur argentin se taille peu à peu une première place à sa mesure. C'est-à-dire indiscutable et spectaculaire En téléguidant l'Argentine vers les demi-finales comme un gosse surdoué (qu'il est), il a fait le plus difficile dans cette course au Ballon d'Or. Car qui peut maintenant le menacer ? Ni l'un de ses partenaires ni un Allemand, à moins qu'un exploit individuel retentissant. Restent deux ou trois Français, dont Bossis et Amoros, mais avec l'inconvénient de jouer derrière un gardien qui offrirait le titre à son équipe (Pfaff, Bats ?) Autant dire que Maradona a à peu près autant de chances d'être supplanté que de gagner au Loto... Joue-t-il au moins ?

L'Etoile d'Or

Les Français voient double

Manuel Amoros en pole position, suivi de Maxime Bossis à une longueur : la défense tricolore est à l'honneur dans le classement général des étoiles de FF. Déjà très à son aise contre les Italiens en début de semaine, Manuel a récidivé samedi contre les Brésiliens, tant par ses interventions déterminées dans la surface que par ses montées tranchantes sur l'aile droite. Indiscutablement le meilleur arrière latéral de ce Mundial. Dans son domaine, Maxime n'est pas mal non plus et après avoir contenu Altobelli, mardi, il s'est plutôt bien comporté face au redoutable attaquant brésilien Careca même si celui-ci a inscrit l'unique but de son équipe. Derrière les deux tricolores, on voit apparaître un certain Maradona.

25 étoiles : Amoros (France).
24 étoiles : Bossis (France).
23 étoiles : Maradona (Argentine).
22 étoiles : Schumacher (RFA), Pfaff (Belgique).
21 étoiles : Ceulemans (Belgique).
20 étoiles : Battiston, Tigana (France), Careca, Julio César (Brésil), Förster, Matthäus (RFA), Larios (Mexique), Burruchaga (Argentine), Shilton, Hoddle, Lineker (Angleterre).
19 étoiles : M. Olsen (Danemark), Fernandez (France), Quirarte, Negrete (Mexique), G. Stevens, Sansom, Butcher (Angleterre), Camacho, Butragueno, Michel (Espagne).
18 étoiles : Nunez (Paraguay), Elkjaer-Larsen (Danemark), Stopyra (France), Alemos, Elzo (Brésil), Eder, Allofs (RFA), F. Cruz, Servin (Mexique), Brown, Pumpido (Argentine).
17 étoiles : Altobelli (Italie), Lerby (Danemark), Bats, Platini, Giresse (France), Edinho, Socrates (Brésil), Berthold (RFA), Valdano, Ruggeri (Argentine), Vercauteren (Belgique), Zubizarreta (Espagne).
16 étoiles : Bagni (Italie), Fernandez (Paraguay), Alvez (Uruguay), Landrup (Danemark), Zaki, Bouderbala (Maroc), Carlos, Junior, Branes (Brésil), Munoz (Mexique), Giusti (Argentine), Tomas (Espagne).
15 étoiles : Scirea, Di Gennaro (Italie), Zabala, Delgado, Ferreira, Canete (Paraguay), Aleinikov (URSS), Santin (Uruguay), Timoumi (Maroc), Boy, Aguirre (Mexique), Batista, Cuciufo (Argentine), Hodge (Angleterre), Gerets, Demol (Belgique), Goicoetchea, Victor (Espagne).
14 étoiles : Cabrini, Vierchowood, De Napoli (Italie), Park Chang-sun (Corée du Sud), Cabanas (Paraguay), Kouznetsov (URSS), Arnesen (Danemark), Boniek (Pologne), Dolmy, Bouyahiaoui (Maroc), Briegel (RFA), Fenwick (Angleterre), Scifo, Classen (Belgique), Gallego, Caldere, Julio Salinas (Espagne).
13 étoiles : Mikhailov, Guetov (Bulgarie), Romero (Paraguay), Yakovenko, Rats (URSS), Gutierrez, Francescoli (Uruguay), Majewski (Pologne), Lemriss, Krimau, Biaz (Maroc), Littbarski (RFA), Sanchez (Mexique), Steven (Angleterre).
12 étoiles : Conti, Galderisi (Italie), Sadkov (Bulgarie), Torales, Mendoza (Paraguay), Ali Hussein, Nadum, Natik (Irak), Yaremtchouk, Zavarov, Belanov (URSS), Valentine (Canada), Kaci Saïd (Algérie), Strachan (Ecosse), Busk, Bertelsen (Danemark), Ostrowski, Wojciski, Smolarek, Dziekanowski (Pologne), C. Manuel (Portugal), Ayache (France), Josimar (Brésil), Völler, Jakobs (RFA), Garre (Argentine), Reid, Beardsley (Angleterre), Grun (Belgique).

CLASSEMENT DES ETOILES PAR EQUIPES

1. Angleterre, 215.
   France, 215.
3. RFA, 201.
4. Belgique, 197.
5. Mexique, 196.
   Espagne, 196.
7. Argentine, 193.
8. Brésil, 187.
9. Danemark, 167.
10. URSS, 162.
11. Paraguay, 158.
12. Maroc, 155.
13. Italie, 151.
14. Uruguay, 146.
15. Bulgarie, 134.
    Pologne, 134.
17. Irak, 118.
18. Canada, 115
19. Algérie, 113.
20. Ecosse, 111.
    Corée du Sud, 111.
22. Portugal, 107.
23. Irlande du Nord, 101.
24. Hongrie, 99.

LES TROIS MEILLEURS PAR EQUIPE

Algérie : Kaci Saïd 12, Guendouz 9, Mansouri 8.
Angleterre : Shilton, Hoddle et Lineker : 20.
Argentine : Maradona 23, Burruchaga 20, Brown et Pumpido 18.
Belgique : Pfaff 22, Ceulemans 21, Vercauteren 17.
Brésil : Julio Cesar et Careca 20, Elzo 19.
Bulgarie : Guetov, Mikhailov 13, Sadkov 12.
Canada : Valentine 12, Lenarduzzi et Norman 11.
Corée du Sud : Park Chang-sun 14, Cho Kwang-rae, Kim Joo-sung, Byun Byung-joo 10.
Danemark : M. Olsen 19, Elkjaer-Larsen 18, Lerby 17.
Ecosse : Strachan 12, Gough 11, Leighton et Miller 10.
Espagne : Camacho, Butragueno, Michel 19.
France : Amoros 25, Bossis 24, Battiston et Tigana 20.
Hongrie : Esterhazy 10, Detari et Sallai 9.
Irak : Nadum, Natik et Ali-Hussein 12.
Irlande du Nord : O'Neil et McIlroy 10, Jennings, Donaghy, Whiteside et McCreery 9.
Italie : Altobelli 17, Bagni 16, Scirea et Di Gennaro 15.
Maroc : Zaki et Bouderbala 16, Timoumi 15.
Mexique : Larios 20, Quirarte et Negrete 19.
Paraguay : Numez 18, Fernandez 16, Zabala, Delgado, Canete, Ferreira 15.
Pologne : Boniek 14, Majewski 13, Ostrowski, Smolarek, Dziekanowski et Wojciski 12.
Portugal : C. Manuel 12, Sousa et Oliveira 11.
RFA : Schumacher 22, Förster et Matthäus 20.
URSS : Aleinikov 15, Kouznetsov 14, Rats, Yakovenko13.
Uruguay : Alvez 16, Santin 15, Gutierrez et Francescoli 13.

ÉQUIPE TYPE DES ÉTOILES

SCHUMACHER
(RFA, 22 ét.)

G. STEVENS (Angleterre, 19 ét.)	**JULIO CESAR** (Brésil, 20 ét.)	**BOSSIS** (France, 24 ét.)	**AMOROS** (France, 25 ét.)
BURRUCHAGA (Argentine, 20 ét.)	**TIGANA** (France, 20 ét.)	**CEULEMANS** (Belgique, 21 ét.)	**MARADONA** (Argentine, 23 ét.)
	CARECA (Brésil, 20 ét.)	**LINEKER** (Angleterre, 20 ét.)	

MEXICO86

ARGENTINE 2 ANGLETERRE 1

Maradona : 2, Angleterre : 1. Rarement, dans l'histoire pourtant riche de la Coupe du monde, un joueur aura autant écrasé partenaires et adversaires que Diego Maradona dans ce Mundial 1986. Quoi qu'il arrive maintenant, le prodigieux lutin argentin restera le soliste incomparable de cette édition aux multiples rebondissements.

A vingt-cinq ans seulement, Diego est au sommet de son art, capable de porter à bout de bras une équipe argentine ni bonne ni mauvaise jusqu'à la victoire finale. Ce ne sont pas les Anglais en tout cas, pourtant impressionnants lors de leurs deux dernières sorties, qui auront pu stopper la marche en avant de Maradona au cours d'une rencontre où le contexte politique n'a pas transpiré.

ARGENTINE 2 (0)		ANGLETERRE 1 (0)	
Maradona (51e, 55e)		Lineker (81e)	
PUMPIDO	5	SHILTON	3
CUCCIUFFO	4	STEVENS	4
RUGGIERI	3	FENWICK	3
BROWN	3	BUTCHER	4
OLARTICOECHEA	4	SANSOM	4
BATISTA	3	STEVEN	4
GIUSTI	3	HODDLE	3
BURRUCHAGA (TAPIA, 76e)	4	REID (WADDLE, 65e)	3
ENRIQUE	3	HODGE	3
MARADONA	5	BEARDSLEY	3
VALDANO	3	LINEKER	4
Total	40	Total	38

Entr. : **Bilardo.** Entr. : **Robson.**

Arbitrage de M. Ali Bennaceur (Tunisie) 1

Le 22 juin, à Mexico, stade Azteca.
100 000 spect. Temps chaud et ensoleillé. Température : 24°C. Terrain en bon état.

Avertissements : Batista (60e) pour l'Argentine ; Fenwick (9e) et Butcher (83e) pour l'Angleterre.

51e : Maradona hérite du ballon à une quarantaine de mètres du but anglais ; le meneur de jeu argentin dribble Hoddle, puis parvenu devant Fenwick, à la limite de la surface, tente le une-deux avec Valdano à droite ; celui-ci rate le ballon qui est repris par Steve Hodge ; replié, il effectue un retourné en direction de Shilton ; Maradona, qui a suivi, saute devant Shilton et marque, de la tête à première vue ; M. Bennaceur accorde le but en dépit des protestations des Anglais, pour qui Maradona a marqué de la main, ce que confirme la télévision.

(ARGENTINE 1 - ANGLETERRE 0)

55e : Maradona, à une quarantaine de mètres de ses buts, dribble Peter Reid et Peter Beardsley, et s'échappe sur l'aile droite ; après avoir passé Glenn Hoddle, il évite, à la limite de la surface, le tacle de Fenwick, puis l'intervention de Shilton et pousse le ballon du gauche dans le but anglais, juste avant le retour de Gary Stevens.

(ARGENTINE 2 - ANGLETERRE 0)

82e : Steve Hodge donne à Barnes sur l'aile gauche, qui prend de vitesse Enrique et Giusti ; le centre de l'attaquant anglais, au deuxième poteau, lobe Pumpido ; Lineker et Fenwick surgissent entre les défenseurs argentins et Lineker, de la tête, marque.

(ARGENTINE 2 - ANGLETERRE 1)

10/20

Deux buts du petit prodige argentin (dont un entaché d'une faute de main) ont fait plier l'Angleterre. Décidément, au cours de ce Mundial, Maradona est en passe d'effacer tous les supplices d'un début de carrière génial, mais inconstant.

Signé Maradona

par François de MONTVALON

AU-DELÀ du stade Jalisco de Guadalajara, loin, très loin de la disparition de l'équipe mexicaine emportée comme il était écrit par le vent de Monterrey, nous avons sans doute vécu au stade Azteca ce dimanche notre première et grande émotion du Mundial. Sans doute ? Sûrement. Et celle-là, quoi qu'il arrive désormais, restera gravée dans notre cœur lorsqu'il prendra la forme d'un ballon. C'est de Diego qu'il s'agit. Diego Maradona, le petit bonhomme qui transforme la vie.

L'arbitre tunisien, Ali Benaceur, vient de siffler le terme de la rencontre. Dix minutes auparavant, Gary Lineker a permis à l'Angleterre, fort justement, de revenir à un but des Argentins. Il y a trois minutes, celui qui, à cette heure-là, est le meilleur buteur de l'épreuve, a manqué d'un souffle d'arracher la prolongation, mais Olarticoecha est parvenu à extraire le ballon de sa ligne de but. Fin de match tirée par les cheveux, c'est le cas de le dire, avec ces coups qui tombent et ces mains qui se perdent. Alors, Ali Benaceur siffle. Et on voit Diego qui s'agenouille, se signe, se relève, court en dressant les poings, s'arrête, baise son maillot, gicle dans les bras de ses partenaires qui se relaient. S'en va donner une accolade à ses adversaires et chercher Carlos Bilardo du regard.

Diego Maradona, à cet instant-là, est un enfant heureux. Pas seulement parce qu'un stade est à ses pieds, pour tout dire le Mundial entier comme il était prévisible. Pas seulement parce que l'Argentine est en demi-finale, et jamais aussi proche d'une consécration qui couvrirait l'écho de Buenos Aires. Diego est heureux, on veut le croire, parce qu'il vient d'effacer définitivement tous les supplices d'un début de carrière génial, mais inconstant dans beaucoup de domaines. Désormais, il est surdoué dans ses jambes et dans sa tête et cette Coupe du monde est la sienne, comme Pelé s'était offert le Mundial 1970.

Nous sommes heureux pour lui. Nous sommes toujours heureux pour les gens qui ne savent pas tricher.

Au service de l'artiste

Autour du génie qui, depuis trois semaines, propulse ses partenaires sur le chemin du succès, il reste à nous interroger. A nous demander évidemment si l'équipe nationale d'Argentine, façonnée par Bilardo, a fait le Maradona qu'on déguste aujourd'hui. Ou si c'est le divin numéro 10 qui porte à lui seul sa sélection. Au vu du match contre une équipe d'Angleterre plus que convenable de bout en bout, il y a un peu des deux. Le dire n'est pas seulement une solution de facilité.

Il y a des deux parce qu'en sachant réduire les inégalités, en ne sélectionnant (presque) que des hommes décidés à tracer sur le terrain la science quelquefois contestable qu'il

Celui qui n'aimait pas l'Angleterre

par Jacques THIBERT

QUAND l'arbitre eut sifflé la fin du match Argentine-Angleterre, Peter Shilton se dirigea vers lui dans le rond central et tenta de lui expliquer poliment qu'il s'était laissé abuser par le très facétieux Maradona. Trop grand personnage pour s'abaisser à discuter avec un capitaine footballeur, le triste M. Bennaceur le renvoya d'un geste désinvolte de la main. L'Angleterre venait d'être spoliée dans les règles de l'art : celui de la grande truanderie.

Ulcéré, pleurant toutes les larmes de son corps, Terry Butcher s'engouffrait le premier sous le tunnel, suivi de Hoddle, dans le même état. Wilkins, bravement, consolait les frustrés, et Diego Maradona faisait son cirque de prestidigitateur culotté, serrant même la main à l'arbitre, ce qui, d'une certaine façon, était la moindre des choses.

Que l'équipe d'Angleterre, après ce qu'elle a montré au stade Azteca, contre l'Argentine, soit éliminée ne nous fait pas verser de larmes. Car, avec les mêmes joueurs qui écrasèrent la Pologne et le Paraguay sur le score de 3-0, elle fut incapable de coordonner son jeu collectif. Elle força ainsi dans un jeu décousu qui profita bien, merci pour eux, aux Argentins. Elle n'avait peut-être plus, il est vrai, les ressources athlétiques pour pratiquer dans toutes les zones du terrain, comme elle l'avait fait précédemment, le pressing et le quadrillage systématiques. Peter Reid avait soudain dix ans de plus. Lineker ne sautait plus haut et Golden Hoddle ressemblait à un baigneur trop bronzé.

Mais il est curieux que cette équipe si intelligente du match contre la Pologne n'ait pas recherché, dans le jeu court et précis qu'elle est capable de développer, le sauvetage de ses poumons et du tableau d'affichage. Elle fut donc éliminée, même si cela est injuste dans le développement, par où elle avait pêché et par où, vraisemblablement, elle péchera encore.

Le cas anglais n'est pas unique dans cette Coupe du monde 1986, et il souligne, à l'évidence, combien la préparation d'une équipe est délicate dans la perspective d'une amélioration constante de ses moyens. Ce que l'équipe d'Italie avait réussi en 1982 et que l'équipe de France semble pouvoir réussir est affaire de sciences médicales, de dosage et, sans doute, d'empirisme. On n'en maîtrise pas tous les paramètres, loin de là. Cette équipe d'Angleterre, comme celles d'URSS, de Pologne, du Danemark et quelques autres, a été trahie (indépendamment de l'arbitrage) par quelque chose, quelque part.

Au-delà de ces explications, il reste que l'équipe d'Angleterre n'est pas chez elle en Amérique du Sud, où l'histoire des siècles a laissé des souvenirs. Dimanche, au stade Azteca, elle était en territoire ennemi, comme si, dans les tribunes, certains nostalgiques refaisaient pour leur compte la guerre des Malouines. En 1970, déjà, Bobby Moore et les siens avaient vécu mille morts pour surmonter l'adversité. Ils étaient pourtant champions du monde.

Sur le terrain, en tout cas, on fut loin des Malouines, des slogans vengeurs et de celui qui vantait, plein de bon goût, dans les tribunes, les mérites de l'Exocet Lineker. Les joueurs argentins offraient, avant le coup d'envoi, un petit cadeau à leurs adversaires. Maradona serrait la main de Shilton, chacun relevait chacun dans le meilleur esprit du jeu. Il n'y eut que l'arbitre à avoir mauvais esprit. Peut-être n'aime-t-il pas l'Angleterre ? Peut-être est-il borgne ?

Maradona dans son art préféré, celui de la conduite de balle. Butcher ne peut qu'admirer. (Photo AP)

infuse, Bilardo a formé un commando. Il n'y a pas un trou dans cette équipe, il n'y a pas plus d'un génie non plus. Il n'y a que des joueurs au service de l'artiste, des joueurs qui ont fait foi de récupérer le ballon pour le lui offrir. On ne trouve plus là de danseurs de tango, seulement un Burruchaga dont la clairvoyance et la justesse sont un régal, un Brown d'une redoutable efficacité dans son rôle de remplaçant forcé de Daniel Passarella, et un Batista qui, pour être le Fernandez du pauvre, n'en reste pas moins un sérieux balayeur des ambitions de l'adversaire lorsque celui-ci veut construire quelque chose de cohérent. Une équipe qu'il sera difficile de détruire par la force et on voit d'ici ce que pourrait être son éventuel duel avec l'équipe de France, un dimanche soir en finale. Royal dans l'opposition de style.

Mais il est vrai que si ce jour béni arrive tout à l'heure, il restera toujours Diego Maradona, debout sur ses pieds. Et l'Argentine sera peut-être ce qu'il en fera dans le cours de son inspiration. Dimanche à l'Azteca au-delà de l'énorme et studieux travail fourni par ses coéquipiers, le résultat a tenu au bout de sa chaussure. Hélas, au bout de sa main comme nous allons le voir. Pour ce qui est des offrandes à son équipe, cela avait été aussi le cas contre l'Uruguay, match durant lequel Valdano, le maladroit, avait mis à côté de la plaque. Là, contre l'Angleterre, il n'a laissé le soin à personne de transformer l'or en or pur. D'abord des talonnades géniales dans le sens du jeu, comme s'il en pleuvait. Et puis des orientations dignes du meilleur ingénieur-conseil et puis le premier but.

Triste sort pour Robson

Cela nous fait mal de taper une nouvelle fois sur les doigts d'un arbitre. Mais au niveau des erreurs d'appréciation, qu'on a largement dépassé pour la compétition en cours, le Tunisien Benaceur n'a fait qu'ajouter à la longue liste des arbitres de toute nationalité qui voient double en altitude. Et tant pis pour les Anglais qui, à la 51e minute, se voyaient bien encore terminer la rencontre comme des boulets, puisqu'ils avaient tenu le choc jusque-là, sans trop se servir de la force de leurs avants. 51e minute, donc. Le ballon voltige à proximité du but de Peter Shilton. Il est mal renvoyé, récupéré par Valdano, lequel l'expédie dans la surface comme un vulgaire chiffon. C'est Maradona qui l'a suivi, et tout en sautant de concert avec Shilton, à qui il rend une poignée de centimètres, il ne peut que se servir de son avant-bras pour aider le ballon à pénétrer dans le but anglais : but accordé. « My God », il n'y a plus de jeu. C'est ainsi que le prend le pauvre Beardsley qui se tient la tête d'un air de dire que même un génie peut faire son malheur. Il n'a pas tort, mais peut-être prendra-t-il du plaisir plus tard, au coin du feu, en revoyant le deuxième but de son « assassin », qui ne doit rien à personne, sinon à la magie.

Le but attendu depuis une éternité arrive là, alors que les Anglais n'ont pas encore digéré la claque et la claquette de Diego. A peu près au niveau de la ligne médiane, Maradona récupère le ballon et s'en va. Dans sa cour, il passe en revue le milieu et la défense d'Angleterre, arrive avec une couronne sur la tête, alterne les intérieurs et les extérieurs du pied gauche, finit par effacer Shilton d'une inimaginable feinte. Et par marquer. Le stade n'est pas debout. Il n'est qu'un seul cri, et deux ou trois coups de poings dans la tribune opposée, de la part des voyageurs anglais choqués par l'action. Ecœurés par la défaite. Ce sont les seuls, d'ailleurs.

Pour finir, en effet, pour sortir en beauté d'une épreuve qu'ils avaient mal entamée, les joueurs anglais vont achever la partie sur le but d'Alberto Pumpido, lequel prendra une tête de Lineker, et sera à deux doigts de s'abandonner aux douces joies de la prolongation. Triste sort quand même pour Bobby Robson et les siens, à qui il manquait l'ombre de l'ombre d'un génie.

Burruchaga : « Diego, on l'aime »

Le roi Diego a encore frappé.

L'Angleterre s'est écroulée pendant que les Argentins applaudissaient.

Parmi eux, Jorge Burruchaga, l'homme le plus discret qui soit dans le rôle ingrat d'adjoint du tout-puissant.

par
François de MONTVALON

Jorge Burruchaga plane lui aussi sur le Mundial. Mais dans l'ombre de Diego. (Photo AP)

« Il y a trois mois, on n'entendait que des critiques concernant l'équipe d'Argentine. Et puis, finalement, vous avez réussi un début de Mundial tout à fait convenable au plan du jeu. Qu'en dites-vous ?

— Je dis que les gens n'avaient pas totalement tort de nous critiquer comme ils l'ont fait. Puisque nous n'étions pas bons. En fait, nous n'avons pas bien joué pendant toute la durée des éliminatoires l'année dernière. Et si nous avons terminé premiers de notre groupe devant le Pérou, nous ne le méritions pas vraiment.

— Alors qu'est-ce qui vous a transformé ?

— C'est difficile à dire. C'est surtout l'entourage qui a changé. Vous savez que l'ambiance en Argentine est très spéciale au niveau des journalistes et du public, lorsque nous affrontons des voisins, des équipes sud-américaines. Il y a une pression incroyable qui pèse sur nous. Et c'est la raison pour laquelle nous ne sommes pas parvenus à nous libérer. Depuis que nous affrontons de grandes équipes, ici à Mexico — de grandes équipes européennes, surtout —, nous sommes beaucoup plus détendus.

— En fait, on reprochait beaucoup à l'Argentine, il y a un an, de ne pas user des qualités naturelles de ses footballeurs.

— C'est un faux problème. Je vous l'ai dit. En Argentine, il y avait trop de pression sur nous. Et nos supporters étaient trop exigeants: Il fallait à la fois gagner et bien jouer, là où il s'agissait d'affrontements sans merci entre pays voisins.

« BILARDO N'A PAS CHANGÉ »

— D'accord. Mais on se souvient des injures qui accompagnaient chaque sortie de Bilardo à Buenos Aires. Il a changé, Bilardo ?

— Non, il n'a pas changé. Ce sont les journalistes qui ont changé à son égard. J'ai toujours dit qu'il suffirait de gagner deux ou trois matches de suite pour que l'équipe trouve sa véritable identité et qu'on laisse Bilardo tranquille.

— Ses méthodes tranchent avec celles, plus libérales, qu'employait Menotti.

— Il a reconstruit une équipe sans tenir compte de l'avis de tous ceux qui souhaitaient être sélectionneur à sa place.

— On dit que vous êtes un de ses favoris...

— Je ne sais pas. Il m'a appelé lorsqu'il a pris en main la sélection. On se connaît bien l'un et l'autre. C'est tout.

— Dites-nous quelle est la différence entre l'Argentine de Menotti, en Espagne il y a quatre ans, et celle de Bilardo, aujourd'hui ?

— D'abord, je ne faisais pas partie de l'équipe en 1982. Mais d'après ce que je sais, nous sommes moins brillants au niveau des individualités, mais nous formons un groupe, un vrai. Un groupe qui s'appuie sur un sens tactique très développé. Et la tactique, c'est une des clés de l'actuel Mundial.

— On peut dire que, dans votre groupe, il n'y aucun clan comme c'était le cas en 1982, et même lors des éliminatoires, l'année dernière.

— Aucun. Il y a toujours quelques petits problèmes avec ceux qui ne jouent pas. Mais, dans l'ensemble, je peux dire qu'on se sent bien dans cette équipe. Parce que chacun remplit son rôle sans compter, sans regarder son voisin.

— Il y a quand même avec vous Daniel Passarella qui ne joue pas. C'est l'ancien capitaine de l'équipe, et il avait dans le passé une influence déterminante. Ça ne pose aucun problème ?

— Daniel n'a pas de chance. Il a attrapé la turista deux fois, et, quand il a repris l'entraînement, il s'est blessé au mollet. C'est dur pour lui, mais je crois qu'il n'y a pas de problème. S'il en était capable, il jouerait. Cela dit, Brown l'a parfaitement bien remplacé.

— Si je vous dis que l'Argentine de 1986, c'est Maradona et les autres...

— Je vous réponds que Diego est le joueur numéro 1 au monde et que, sans lui, l'équipe d'Argentine ne serait pas ce qu'elle est. On a vu son influence contre l'Uruguay. Ce jour-là, il a été très grand. Est-ce que vous voyez, vous, ce que serait l'équipe de France sans Michel Platini ?

— Ce pourrait être le Mundial de Diego Maradona ?

— Quoi qu'il arrive, il restera comme le meilleur joueur de la Coupe du monde 1986.

— Ça ne vous gêne pas qu'on ne parle que de lui. Ou presque ?

— Avec lui, quand on sort de l'Argentine, on sait ce qui nous attend. Mais il nous apporte tellement qu'on aurait tort d'être jaloux.

— Sur un plan personnel, qu'avez-vous apprécié, à ce jour, de la Coupe du monde ?

— J'ai aimé beaucoup de choses. D'abord, la régularité des rencontres que nous avons jouées. Et puis, surtout la France, le Brésil et le Danemark durant le premier tour et les huitièmes de finale. Pour le public, c'est un régal de les voir jouer. Personnellement, je serais prêt à perdre un match dans la mesure où j'aurais pratiqué un jeu de la même qualité

— A ce point-là ?

— Oui, ça m'est égal de perdre du moment que nous avons su plaire.

— Les défaites de l'URSS puis du Danemark ont cependant dû vous faire mal.

— Celle du Danemark, surtout. Avant le premier but de Butragueno, juste avant la mi-temps, la différence de valeur entre les deux équipes était énorme. Après, les Danois ont craqué. Mais s'ils rejouent cinq fois contre l'Espagne, je suis persuadé qu'ils gagneront quatre fois.

— Cet effondrement danois, ce n'est pas ce qui guette chaque équipe à chaque match, compte tenu du climat, de l'altitude ?

— Peut-être, oui. Il suffit de mal se réveiller le matin, et c'est déjà trop tard. Ça veut dire que la moindre erreur est fatale ici.

— Et la France ?

— Le match que l'équipe de France a disputé contre l'Italie n'a pas été une surprise pour moi, évidemment. Contre nous, au premier tour, l'Italie avait joué sa qualification. Uniquement sa qualification. Et ça, elle sait le faire parfaitement. Contre les Français, il lui a pris l'idée d'attaquer et elle s'est fait prendre à son propre jeu. En contre. La tactique qu'avait choisie Henri Michel était la bonne, et un score de 3-0 ou 4-0 aurait été plus logique.

— Vous aimeriez évoluer dans cette équipe ?

— Je crois que, comme beaucoup de joueurs, je trouverais rapidement ma place. Jouer dans une équipe comme celle-là, ça doit être un plaisir. Il n'y a pas de formation plus au point que celle des Français. Bossis pourrait même y jouer avant-centre et Platini libero...

— Jorge, où étiez-vous au mois de juin 1978 ?

— ... Chez moi, devant la télévision. J'avais seize ans, et je n'avais pu me procurer de places pour aller au stade. Après la finale contre les Pays-Bas, je suis descendu dans la rue à Buenos Aires, et trente millions d'Argentins avec moi, à travers le pays. Je m'imagine d'ici les Champs-Elysées si l'équipe de France gagne la Coupe du monde.

— Vous pensez qu'un succès de l'Argentine au Mexique aurait plus de répercussion qu'il y a huit ans ?

— Sur un plan sportif, je le crois, oui. Nous jouons, cette fois, sur terrain neutre. Moi, j'y crois comme les autres. Et d'ailleurs, nous n'avons pas prévu de rentrer chez nous avant le 1er juillet. Mais j'aimerais bien rentrer à Buenos Aires après avoir affronté l'équipe de France au stade Azteca... »

MEXICO86

Lineker, un but contre l'Argentine, insuffisant. Mais son sixième ! **(Photo AP)**

Lineker n'est plus un tueur de lapins

Malgré l'élimination des Anglais, Gary Lineker s'est montré un attaquant percutant et efficace. Avec six buts marqués, il a fait la preuve de sa classe internationale. Et faire les sceptiques qui ne voyaient en lui qu'un bon joueur de club, un « tueur de lapins ».

par Patrick GLANVILLE*

ENFIN, tout le monde a vu le vrai Gary Lineker ! Le Gary Lineker élu joueur de l'année en Angleterre. Le goleador qui, dans le Championnat avec Everton, marque des buts presque à la manière de Dixie Dean, avant centre d'Everton il y a presque soixante ans, celui qui a marqué soixante buts dans un seul Championnat. A cette époque, c'était sans doute beaucoup plus facile. Comme c'est sans doute plus facile de marquer des buts en Division I anglaise que contre les sélections plus forte les défenseurs les mieux organisés du monde.

Il faut dire la vérité. Quand Gary Lineker est arrivé au Mexique, il devait toujours prouver qu'il était un attaquant capable de marquer des buts au plus haut niveau. Démontrer qu'il était quelque chose de plus qu'un « tueur de lapins » comme nous disons en Angleterre. Tout le monde savait qu'il possédait une vitesse extraordinaire. Tout le monde connaissait son record... en Angleterre. Même lors de la finale de la Cup à Wembley, en mai dernier, même quand il a marqué le premier but d'un match qu'Everton devait gagner, puis a perdu, il n'avait pas convaincu pleinement.

Repassons le film. Erreur de Kenny Dalglish. Passe immédiate et magnifiquement rusée de Peter Reid, le renard d'Everton. Accélération phénoménale de Gary Lineker, qui ridiculise le demi-centre écossais, Allan Hansen. Plus que Bruce Grobbelaar, le gardien de Liverpool, à battre. Un but immanquable, inévitable. Mais Lineker a besoin de deux tirs, deux essais. Sur le premier, Grobbelaar, avec beaucoup de courage et d'agilité, touche et dévie le ballon. Rien à faire après ; ce fut très facile pour Lineker de mettre la balle dans le but vide. Mais pour les connaisseurs, ceux qui n'étaient pas encore convaincus que Lineker avait la classe mondiale, ce fut un moment très significatif.

LA METAMORPHOSE

Lors des deux premiers matches de l'Angleterre à Monterrey, contre le Portugal et le Maroc, nous avons vu Lineker décevant, incapable de montrer sa forme britannique, de pénétrer les défenses adverses, de menacer le but. Il jouait, dans la chaleur, sans panache, sans intelligence. Quelquefois, il a reçu des passes vraiment excellentes, mais il ne savait jamais les exploiter. Trop de fois, il s'est porté sur l'aile gauche au lieu d'attaquer le but. On s'étonnait qu'il soit préféré à Peter Beardsley, l'attaquant de Newcastle, un petit bonhomme qui joue peut-être mieux pour l'Angleterre, quand il en a l'occasion, que pour son équipe.

En vérité, Lineker ne méritait pas, après le match contre le Maroc, de garder sa place. Mais l'entraîneur anglais, Bobby Robson, enfin contraint de se passer de Ray Wilkins, suspendu, et du capitaine Bryan Robson, épaule une nouvelle fois blessée, a eu le bon sens de le retenir contre la Pologne.

Tout le monde sait ce qu'il advint. Sur le stade Universitario de Monterrey, Lineker a enfin explosé dans un match international de premier plan. Une, deux, trois fois il a exploité sa magnifique vitesse, son « instinct » du but.

« J'ai eu incroyablement chaud », a dit, après le match, dans l'hôtel de l'équipe anglaise, à Saltillo, ce garçon très modeste, très cordial, très sympathique qui, avec son visage doux et brun, ne semble pas vraiment anglais. Il vient, en effet, des Midlands orientales, de la ville de Leicester qui a produit aussi le grand gardien de but, Peter Shilton. « C'était *the early goal*, le but que nous avons marqué dans les premières minutes, qui a fait la différence. Si nous avions pu marquer ainsi contre le Portugal, cela aurait été la même chose. »

ENTRE EVERTON ET BARCELONE

Gary Lineker est doué pour tous les sports, le cricket surtout. Fils d'une famille qui travaille au marché de Leicester, il est absolument fou, comme presque tous les téléspectateurs anglais, du *snooker*, une sorte de billard où il faut mettre dans les trous de la table des petites boules de toutes les couleurs. Lineker y joue vraiment bien, et il y joue tous les jours. C'est sa passion. Il est d'ailleurs propriétaire d'un club de snooker avec son très bon ami Willy Thorne, un des champions du sport anglais. On dit que Thorne a beaucoup d'influence sur le jeune Lineker, âgé de seulement vingt-quatre ans. On dit aussi que Thorne le persuaderait d'accepter les offres de Barcelone, qui le veut à tout prix. C'est-à-dire même pour trois millions de livres.

Pour le moment, Lineker ne veut pas en parler. Après le match à Mexico contre les Paraguayens, deux autres buts et un coup violent à la gorge, il s'est assis au bord de la piscine de l'hôtel anglais en disant que, pour lui, l'important c'était seulement la Coupe du monde, du moins pour le moment. Et que après seulement il serait prêt à penser aux offres. Lineker, en effet, est resté longtemps dans son club d'origine, Leicester City, malgré le fait que Leicester n'a jamais été une vraie force dans le football anglais. C'est seulement il y a un an qu'Everton, enfin, l'a persuadé de laisser sa ville. Pour la somme, payée naturellement au club, de huit cent mille livres.

La réaction de Lineker au coup brutal dont il a souffert au stade Azteca est encore significative de son caractère gentil et équilibré. Il a dit, immédiatement après le match : « Trevor Steven tenait le ballon à droite, et j'ai essayé de commencer ma course. Puis quelqu'un m'a frappé dans la gorge. Pendant plusieurs minutes, je ne pouvais plus respirer. Je ne sais pas si on l'a fait avec intention. J'espère que non. »

LES AMBITIONS D'UN MODESTE

Dans la vie, il montre toujours ce calme qui, quelquefois, lui a fait défaut devant le but adverse. La vitesse, la vitesse, toujours la vitesse, voilà son arme. La technique n'a rien d'exceptionnel.

Quelqu'un lui a demandé, après ses deux buts splendides contre le Paraguay (« Oui, je les ai marqués de bien près. Je ne marque pas beaucoup de buts en dehors des dix-huit mètres ») si pour lui c'était très important, la possibilité de devenir le meilleur buteur d'une Coupe du monde. Encore une fois avec un certain sourire il fit une réponse tranquille et modeste : « C'est comme pour tout le monde : devenir premier buteur d'une Coupe du monde est une grande ambition. Mais pour moi, le plus important aurait été que l'Angleterre gagne le tournoi. »

Lineker s'est trouvé beaucoup mieux à Mexico, malgré l'altitude, qu'à Monterrey, à un niveau plus bas, mais dans une chaleur terrible. « Au fond, c'est plus facile qu'à Monterrey. C'est dur pour la respiration, les poumons, mais une fois que vous avez eu un peu de repos, vous pouvez récupérer. En revanche, l'épouvantable déshydratation de Monterrey diminue votre force. Dans les dernières vingt minutes, vous vous sentez faibles. »

Lineker dit qu'il est un peu déçu de ne pas pouvoir connaître et apprécier les réactions du grand public anglais. Il insiste : « Mon avenir peut attendre, je ne suis pas préoccupé. Mais si vous n'avez pas les ambitions les plus hautes, je ne pense pas que vous pouvez attendre quoi que ce soit. » Il ne parlait pas, cela va sans dire, de lui-même, mais de l'équipe.

**Journaliste au* Sunday Times.*

IRAK : LE GRAND CHAMBARDEMENT...

La Fédération irakienne de football a décidé d'écarter certains joueurs de la sélection irakienne en raison de l'échec subi par l'équipe nationale lors de la Coupe du monde, qui se déroule actuellement au Mexique.

Dans une déclaration au journal *Al Bass Al Riyadi*, dont il est le rédacteur en chef, le président du comité olympique et de la Fédération de football irakiens, M. Adi Saddam Hussein, fils du chef de l'Etat irakien, a affirmé que les joueurs qui vont être écartés seront remplacés par des éléments « plus dignes de représenter la sélection nationale », choisis dans l'équipe juniors.

Selon des commentateurs sportifs à Bagdad, la restructuration de l'équipe irakienne ne tardera pas pour permettre à l'Irak de se préparer à la Coupe d'Asie des nations, qui se disputera en septembre prochain en Corée du Sud.

Par ailleurs, rien n'a encore été décidé concernant le prochain entraîneur de la sélection irakienne. Mais on n'écarte pas à Bagdad la possibilité de faire appel à un technicien de nationalité irakienne. Trois entraîneurs, tous brésiliens (Viera, Edu, Evaristo Macedo), se sont succédé à la tête de l'équipe ces derniers mois. Evaristo Macedo avait été « prêté » pour la durée du Mundial à l'Irak par le Qatar, où il est l'entraîneur de la sélection nationale.

LOS PROTAGONISTAS

Les Français auront beaucoup plu dans ce Mundial 1986, et la fameuse émission télévisée du soir *Los Protagonistas* aura contribué à ce phénomène ample et chaleureux. Les deux représentants du football libéré sont le Brésil et la France. Quel dommage qu'ils s'affrontent en quart de finale, mais quel rendez-vous pour le spectacle ! » annonçait vendredi dernier un grand quotidien mexicain.

Avant ces quarts, un mini-référendum effectué par les responsables de l'émission *Los Protagonistas* auprès des techniciens présents sur la compétition avait permis de dégager deux sélections idéales, A et B. Dans la première, merci pour eux, figurent trois Français (Amoros, Fernandez, Platini) et, dans la seconde, encore un Français (Giresse) plus un autre joueur du Championnat de France (Burruchaga). Soit, si l'on compte bien, près d'un quart de l'élite mondiale présente régulièrement sur nos beaux terrains de France. Nous n'osions pas en demander autant et, à la réflexion, cela signifie bien cette inflation extraordinaire de l'été 1986 sur les salaires que le monde entier (des footballeurs) nous envie.

La sélection A est ainsi formée : Shilton — Josimar, Julio Cesar, Quiroarte, Amoros — Fernandez, Michel, Platini, Maradona — Elkjaer, Butragueno.

Et la sélection B : Pfaff — Berthold, Golcoechea, M. Olsen, Servin — Munoz, Giresse, Ceulemans, Burruchaga — Lineker, Careca.

Rencontre

Passarella : « Regarder les autres, c'est dur »

Il y a presque huit ans jour pour jour, Daniel Passarella présentait la coupe du monde au public du Monumental de Buenos Aires. En capitaine. Huit ans, c'est un monde pour lui. Depuis ce jour, le libero de la sélection argentine a beaucoup vécu. Une autre Coupe du monde à moitié manquée, en Espagne. Une carrière en Italie, à Florence. La perte du brassard de capitaine offert à Diego Maradona par Carlos Bilardo.

Et puis la semaine dernière, il traînait sa peine au club America de Mexico, lieu de retraite des Argentins. Depuis le début du mois de juin, l'indestructible a dû encaisser deux turistas, un ulcère au colon et une sérieuse élongation au mollet.

« Regardez les autres jouer, quand on a été capitaine de la sélection, c'est dur ?

— Très dur psychologiquement. D'autant qu'après avoir été malade deux fois de suite, je pensais que j'allais revenir sans problème. En fait, j'étais trop faible pour reprendre l'entraînement et je l'ai payé d'une blessure musculaire. Quelquefois, je me dis que j'aurais dû rester chez moi. Mais maintenant, je suis plutôt optimiste. J'ai recommencé à courir et je crois que je vais pouvoir m'entraîner normalement.

— Admettons que vous soyez guéri. Dans ce cas-là, Bilardo vous fait rentrer immédiatement dans l'équipe ?

— Je le crois, oui. Je l'espère en tout cas. Si je suis à cent pour cent de mes moyens, j'irai lui dire et il devra prendre une décision. Lui seul.

— Quel jugement portez-vous sur la sélection de 1986 par rapport à celles de 1978 et de 1982 que vous commandiez sur le terrain ?

— Absolument aucun. Quand la Coupe du monde sera achevée, alors là, oui, je pourrai parler. Et comparer.

— Bilardo a été beaucoup critiqué avant le début de la compétition. Par vous notamment.

— Il y a ceux qui écrivent et ceux qui jouent. Il y a ceux qui sont séparés de la réalité et ceux qui vivent quotidiennement avec le groupe. Actuellement, il n'y a aucun problème et il suffit d'ailleurs de lire *El Grafico* (1) pour savoir que tout va bien chez nous. Le passé, c'est le passé, et que chacun y réfléchisse dans son coin. La seule chose qui compte aujourd'hui, c'est que tout le monde veut gagner la Coupe du monde.

— Vous êtes amer ?

— Non, optimiste. Ça ne se voit pas ?

— On dit que votre blessure est plus grave que prévu et que votre transfert à l'Inter pourrait être remis en cause.

— Qu'est-ce qu'on dit d'autre à part ça ?...

F. M.

(1) *El Grafico*, le principal hebdomadaire de sport en Argentine.

PIONTEK FIDÈLE AU POSTE...

Sepp Piontek, l'entraîneur de l'équipe du Danemark, a finalement décidé de rester à son poste, après avoir menacé, le soir de la défaite contre l'Espagne (5-1), de rompre son contrat avec la Fédération danoise de football (DBU), dont il accuse les responsables d'amateurisme et de naïveté face à la Fédération internationale (FIFA).

La nuit porte conseil, constate le journal *Extra Bladet*, qui annonçait la veille que Piontek s'apprêtait à rompre son contrat avec la DBU, car il reprochait aux responsables de la Fédération danoise de ne pas avoir protesté énergiquement auprès de la FIFA, à propos du fait que les Espagnols aient logé dans le même hôtel que les Danois, à Queretaro, où ils se sont d'ailleurs montrés fort bruyants.

Sepp Piontek est revenu à de meilleurs sentiments, après avoir reçu des excuses pour les erreurs commises par les responsables de la Fédération. Il reconnaît avoir repoussé une seconde offre d'un club saoudien. « Je reste avec mes garçons, a-t-il ajouté. Je ne veux pas être celui qui part après un échec. »

Humeur

Les Malouines c'est fini !

par Jacques THIBERT

C'ÉTAIT inévitable, le quart de finale Angleterre-Argentine ne pouvait échapper totalement à l'histoire des deux pays et aux relents de cette stupide guerre des Malouines qui dura soixante-quatorze jours en 1982 et causa, indépendamment de la chute de la junte militaire argentine (à laquelle participait l'amiral Lacoste, présent au Mundial mexicain), plusieurs milliers de jeunes morts.

Les relents guerriers sont venus aussitôt, et plutôt de Buenos Aires que de Londres. « Voici notre revanche, clamèrent plusieurs journaux argentins. Maradona sera notre général vainqueur. » Maradona n'en demandait pas tant, vous le pensez bien, et il eut des mots très nets en réponse aux questions stupides de plusieurs interviewers. « Nous sommes des footballeurs qui participons à une compétition sportive. Nous ne faisons pas de politique et ne voulons pas en connaître. » Dans le camp d'en face, le jeune Lineker ne disait pas autre chose, un peu ébahi que l'on puisse assimiler les deux événements, l'un situé en Atlantique Sud pour un mini-archipel quasi désertique et l'autre au pays aztèque pour un jeu de balle ronde.

Il n'empêche que huit sénateurs d'étiquette péroniste — paix aux cendres du vieux dictateur mort —, donc membres du principal parti d'opposition au gouvernement légal de Raoul Alfonsin, demandèrent purement et simplement le retrait de l'équipe d'Argentine du Mundial en affirmant que « la situation existante créée par l'usurpation et la guerre des Malouines justifie ce retrait ». « Ce serait, ajoutaient-ils, un acte démonstratif de la permanente affirmation de nos droits sur les îles de l'Atlantique Sud » et « une réponse à l'agression dont est victime la nation ». Un député argentin, lui, demandait qu'une minute de silence soit observée avant le coup d'envoi d'Angleterre-Argentine, à la mémoire des victimes de la guerre des Malouines. Pour être plus sûr de son effet, il envoya même un télégramme en ce sens au président de l'AFA (Fédération argentine), M. Julio Grondona.

A vrai dire, bien avant le choc guerrier de 1982, existait un sérieux contentieux entre l'Angleterre et l'Argentine, et celui-là n'avait que la balle ronde pour motif. La célèbre (et courte) interjection d'Alf Ramsey — anobli ensuite mais, on l'espère, pour d'autres motifs — après le quart de finale 1966 qui avait vu l'expulsion du capitaine Rattin et quelques coups de pied mal placés, est restée en travers de la gorge des Argentins. « Animals ! » avait-il seulement dit. « Nous devons lui démontrer, vingt ans après, que nous sommes des gens civilisés », disaient, la semaine dernière, de nombreux Argentins.

Luis César Menoti, qui eut le courage, en son temps de sélectionneur, même si ce fut tardivement, de se démarquer de la dictature argentine, prit personnellement position sur le sujet, vendredi, dans la chronique qu'il consacre aux *Novedades de Mexico*. Après avoir porté un jugement technique sur l'équipe anglaise (« ...la noblesse de ses joueurs... les pieds de Glen Hoddle qui portent tout l'esprit créatif de l'Angleterre... »), il s'en prit à ceux qui souhaitaient restaurer « une guerre absurde des tribunes » après « la guerre absurde des Malouines ».

« Je crois que ce conflit (de 1982) a été un conflit entre deux gouvernements et que, d'aucune manière, il ne représente le sentiment de deux peuples... Nous autres d'aujourd'hui, appuyés sur un gouvernement démocratique, devons canaliser nos luttes politiques et ne pas compliquer une Coupe du monde dont le but est justement de favoriser les sentiments de paix entre les pays... même si nous sommes en droit de dire que les Malouines sont argentines. »

Menotti résumait là l'opinion de tous et était rejoint par l'éditorialiste de *Mexico City News* : « Les vingt-deux jeunes gens présents sur un terrain se disputent la possession d'un ballon. Ils ne représentent pas réellement un prestige national. Le pays dont l'équipe gagnera la Coupe du monde ne sera pas plus riche ou plus puissant. La victoire ne donne pas plus d'emplois, moins de taxes et n'amoindrit pas les dettes... »

Pour les footballeurs, la guerre des Malouines est finie. Elle n'a même jamais existé. Pour ce qui concerne les « animals », l'affaire est réglée depuis longtemps : depuis qu'un seigneur de la balle ronde, Oswaldo Ardiles, est allé démontrer en Angleterre que le dénommé Alf Ramsey avait eu tort de généraliser. Les Argentins sont des gentlemen et savent jouer au football à défaut d'habiter les Malouines.

BRYAN LE PHOTOGRAPHE

A défaut de pouvoir jouer, Bryan Robson semble s'être reconverti dans la photographie ! Avec un de ses « assistants », il réalise de jolis romans-photos sur l'équipe d'Angleterre : « Hey Mick, prends-moi Peter en train de faire le clown, là-bas ! »...

(Photo PRESSE-SPORTS)

■ Dernière plaisanterie des supporters anglais : plusieurs d'entre eux sont coiffés de casques de « bobbies ». Ça déroute leurs « collègues » mexicains !

■ La semaine dernière, dans leur camp d'entraînement, un concours de reprises de volée a été organisé par les Argentins. Le vainqueur officieux de ce petit jeu n'a pas été celui que vous croyez. Mais, de façon étonnante, Alberto Pumpido, gardien de but et expert en la matière. Si vous le voyez faire le singe dans son but, prochainement, ne soyez donc pas étonnés...

■ Sages paroles de Maradona avant Argentine-Angleterre : « C'est vrai, il y a eu de graves problèmes entre nos deux pays récemment, mais mon vœu le plus cher est que, sur le terrain, nous oublions nos griefs. Nous ne sommes pas des hommes politiques et entre nos deux belles équipes, il ne sera question que de football. » Les Malvinas sont bien oubliées...

■ Juste avant le match Argentine-Angleterre, le plus angoissé des observateurs était sans aucun doute Ossie Ardiles, qui évolua de longues années à Tottenham : « C'est un véritable déchirement pour moi. Je me refuse à faire un pronostic, mais au fin fond de moi-même quelque chose me dit que l'Argentine va passer. »

■ Il n'était pas follement inquiet, Maradona, à la veille d'affronter l'Angleterre : « Bien sûr, il faudra se méfier de Lineker et surtout de —hddle dont j'admire le style mais, franchement, les Anglais doivent se poser beaucoup plus de question, que nous ! »

■ Lorsqu'on demande à Jorge Valdano ce qu'il pensait de l'antagonisme existant, depuis les Malouines, entre son pays et l'Angleterre, il répondit : « Seuls les imbéciles mélangent le sport et la politique. » Mais lorsqu'on lui apprit que les joueurs anglais disaient exactement la même chose, Valdano ajouta : « C'est facile pour eux, ils ont gagné la guerre... »

■ Une raison de plus pour les joueurs anglais d'éliminer l'Argentine : la Fédération leur a, en effet, promis qu'en cas de qualification les épouses et « girl friends » seraient invitées gracieusement au Mexique !

■ Peter Shilton compte quatre-vingt-cinq sélections. A signaler que lors de cinquante-trois de ces quatre-vingt-cinq matches le gardien anglais n'a pas encaissé un seul but !

■ « J'avais dit avant que ne commence le Mundial que Maradona serait la grande étoile de ce tournoi. Il le confirme et avec son jeu au service de l'équipe il constitue un exemple idéal pour tous les joueurs argentins ». Dixit Bilardo.

■ Kerry Dixon, le buteur international de Chelsea, s'est blessé au nez la semaine dernière en jouant au... tennis. On a dû lui poser quatre points de suture, mais le solide Dixon en a vu d'autres...

BAD BOYS...

S'il n'est pas surprenant de trouver à la dernière place du trophée du fair-play, organisé pendant ce Mundial, l'équipe uruguayenne qui comptabilise seulement trois points, de voir l'Angleterre dans les dernières places avec dix points est déjà beaucoup plus inhabituel. Le « fair play » ne serait donc plus une idée inventée par les Britanniques. En tête de cette compétition, dotée de 200 000 dollars, se trouvaient, avant les quarts de finale, la RFA et l'URSS (19 points), précédant le Brésil et la Bulgarie (18). Plus loin venaient avec 14 points, la France, le Mexique, le Maroc, le Paraguay et la Pologne.

PARFUM DE SCANDALE...

La guerre des nerfs avait commencé à quelques heures du quart de finale entre l'Angleterre et l'Argentine. Le *Sunday Times* était en effet entré en lice, en affirmant que l'Argentine a assuré son succès dans la Coupe du monde 1978 grâce à des dessous de table et au fait que certains de ses joueurs étaient dopés.

Ces affirmations survenaient dans une atmosphère politico-sportive lourde, les relations entre les deux pays étant toujours tendues, quatre ans après la guerre des Malouines. Selon le *Sunday Times*, qui dit tenir ces informations d'un ancien fonctionnaire argentin et de deux responsables du football voulant garder l'anonymat, la junte militaire alors au pouvoir en Argentine aurait investi cinquante millions de dollars (deux cents millions de francs français à l'époque) pour accéder à la finale.

A la une, le *Sunday Times* affirme que l'Argentine, qui avait besoin d'une victoire par un minimum de quatre buts d'écart, aurait acheté le Pérou pour aller en finale (les Argentins l'avaient emporté 6-0).

Selon les sources de l'hebdomadaire, l'accord aurait été mis au point par l'amiral argentin Carlos Lacoste, alors vice-président de la Fédération internationale de football, et trois « officiels de haut rang » péruviens.

Le journal affirme que la junte militaire alors au pouvoir à Buenos-Aires aurait payé le Pérou de deux façons : elle aurait fait livrer gratuitement 35 000 tonnes de céréales dans le port péruvien d'El Callao et débloquer cinquante millions de dollars par la Banque centrale argentine.

Par ailleurs, le *Sunday Times* affirme que plusieurs Argentins ont contrevenu aux règles anti-dopage en absorbant de fortes doses d'amphétamines. Cette fois, l'hebdomadaire cite comme source « un officiel sud-américain lié à l'équipe d'Argentine ». Les échantillons d'urine des joueurs argentins auraient été fournis par l'un des soigneurs argentins, du nom d'Ocampo.

L'ancien médecin de l'équipe d'Argentine, le Dr Ruben Oliva, aurait par ailleurs confirmé qu'il avait essayé après le « Mundial » de déshabituer certains Argentins de prendre des produits dopants, tel Laopoldo Luque.

Aucun des joueurs ou responsables de l'équipe argentine de 1986 n'est impliqué dans l'affaire de 1978, a toutefois précisé le journal.

■ Avantage du nouvel hôtel où logeait la délégation anglaise à Mexico : il n'est vraiment pas cher (12 dollars la nuit au lieu des 70 habituels). Mais pour ce prix-là les joueurs ont droit au vacarme assourdissant dû à la voie express toute proche ! On ne peut pas tout avoir...

■ Beaucoup de gens s'intéressent à Peter Beardsley, l'attaquant de Newcastle qui réalise un bon Mundial. Mais Stan Seymour, président de Newcastle, a déjà prévenu tout le monde : « Peter est encore sous contrat chez nous pour deux ans, et il n'est pas question qu'il parte ! »

COSTAUD ou GRINGALET ?

NOUS EN AURIONS BIEN BESOIN, MAIS COMMENT SAVOIR SI C'EST VRAI...
...AVEC LA DOCUMENTATION GRATUITE... MOI J'ÉCRIS!
2 JOURS APRÈS..
LES RÉSULTATS SONT PROUVÉS.. QUELLE GARANTIE!
UNE MÉTHODE FAITE PAR DES SPÉCIALISTES, DOSÉE POUR CHACUN... ET VOILÀ!
TU AVAIS RAISON, J'AURAIS DÛ EN FAIRE AUTANT!
IL N'EST JAMAIS TROP TARD. ÉCRIS TOI AUSSI!
VOUS ÊTES DEVENU TELLEMENT DYNAMIQUE QUE J'AI PENSÉ À VOUS POUR UN NOUVEAU POSTE.
TROIS MOIS PLUS TARD

COSTAUD, avec des bras puissants et musclés ; des épaules larges et massives ; des jambes solides ; un thorax en "V" logeant des poumons épanouis.

COSTAUD, avec une énergie qui facilite la réussite dans la Vie, parce qu'il faut toujours aller de l'avant, être toujours en forme, être fort.

Ou GRINGALET et ne pas être capable de se défendre quand il le faut.

GRINGALET et avoir des complexes à se montrer en maillot de bains à la piscine ou sur la plage, pendant les vacances.

A vous de choisir !

C'est si simple et à votre portée de devenir COSTAUD car vous pouvez facilement ajouter en 3 mois, jusqu'à 5 centimètres de muscles d'acier à vos biceps, 12 cm. à vos épaules, etc... par la méthode de développement musculaire accéléré : la véritable SCULPTURE HUMAINE.

Une brochure gratuite vous révélera comment devenir COSTAUD et DYNAMIQUE.

Demandez votre exemplaire tout de suite.

Toutes les preuves avec ce BON

Bon pour une brochure « Comment se bâtir un corps musclé et vigoureux »

Nom :

Adresse :

Envoyez ce BON à SCULPTURE HUMAINE, service M 10 - 30, Boulevard Princesse Charlotte, MONTE-CARLO, B.C. 283.

Joignez seulement 2 timbres dans votre enveloppe pour participation aux frais d'envoi de cette magnifique brochure illustrée.

Belgique : r. des Acacias 24, B 1950 KRAAINEM
Suisse : Petit-Schoenberg 54, Case Postale 424 CH 1701 FRIBOURG

MEXICO86

Thys : La tradition belge

LA présence prolongée de Guy Thys à la tête de l'équipe nationale belge — il en est le coach depuis dix ans — répond à un goût de la tradition profondément ancré chez nos cousins. Né à Anvers en 1923, il effectua l'essentiel de sa carrière au Berschoot, avant de rejoindre le Standard de Liège en 1950 et d'y connaître la consécration en 1954, avec une victoire en Coupe de Belgique. Fils d'Yvan Thys, qui fut vingt fois international, il porta lui-même le maillot des Diables Rouges à deux reprises. Carrière internationale modeste, mais parfaite connaissance des diversités du football belge, grâce à une longue carrière d'entraîneur qui le conduisit à Lokeren, Wezel, Herentals, Beveren, Union, Antwerp et, enfin, en 1976, à la tête de la sélection nationale.

Sa parfaite connaissance des qualités et des défauts du football belge lui ont permis de constituer des formations qui ont écrit les plus belles heures du football d'outre-Quiévrain. En 1980, lors du Championnat d'Europe des nations en Italie, où les Belges ne furent battus que de justesse, en finale, par l'Allemagne. En 1982, lors du match d'ouverture gagné face à l'Argentine, champion sortant. Enfin, cette année, au Mexique, où les victoires au finish face aux Soviétiques puis face aux Espagnols mènent une équipe belge, harmonieusement équilibrée entre anciens et nouveaux, en demi-finale du Mundial.

BELGIQUE. — Debout, de gauche à droite : Ceulemans, Pfaff, Vervoort, Grun, Demol. Claesen. Accroupis : Gerets, Veyt, Scifo, Renquin, Vercauteren.

Les Diables

par Dominique ROUSSEAU

Chiffres

Les miraculés

COMMENT ILS SE SONT QUALIFIÉS

3 juin. Mexique bat Belgique : 2-1 (Vandenbergh, 44e).
8 juin. Belgique bat Irak : 2-1 (Scifo, 16e ; Claesen, 21e s. pen.).
11 juin. Belgique et Paraguay : 2-2 (Vercauteren, 31e ; Veyt, 60e).
15 juin. Belgique bat URSS : 4-3 (Scifo, 55e ; Ceulemans, 77e ; Demol, 101e ; Claesen, 107e).
22 juin. Belgique bat Espagne : 1-1 aux penalties (Vercauteren, 34e).

BUTEURS

1. Ceulemans, Scifo, Claesen : 2 buts ; 4. Vanderbergh, Vercauteren, Veyt, Demol : 1.

AVERTISSEMENTS

4. Van der Elst (Mexique), Renquin (URSS), Grun, Demol (Espagne).

DIX-NEUF JOUEURS UTILISÉS

BELGIQUE	MEXIQUE	IRAK	PARAGUAY	URSS	ESPAGNE	TOTAL
PFAFF	90'	90'	90'	120'	120'	510'
GERETS	90'	90'		101'	120'	401'
BROOS	90'		90'		22'	202'
VAN DER ELST F.	90'	90'				180'
DE WOLF	90'	90'				180'
VERCAUTEREN	90'	90'	90'	120'	105'	495'
VANDEREYCKEN	90'	90'				180'
SCIFO	90'	67'	90'	120'	120'	487'
CEULEMANS	90'	90'	90'	120'	120'	510'
VANDENBERGH	65'					65'
DEMOL	25'	69'	90'	120'	120'	424'
DESMET	60'	90'				150'
CLAESEN	30'	90'	90'	120'	120'	450'
GRUN		21'	89'	99'	120'	329'
CLIJSTERS		23'		21'		44'
VAN DER ELST L.			1'	19'	5'	25'
RENQUIN			90'	120'	120'	330'
VERVOORT			90'	120'	120'	330'
VEYT			90'	120'	98'	308'

1. TRAJECTOIRE

La Belgique en demi-finale de la Coupe du monde, qui l'aurait cru après un premier tour au cours duquel, face au Mexique, à l'Irak et au Paraguay, les joueurs de Thys n'avaient pas laissé prévoir une telle performance. Mais ils ont éliminé l'URSS, après prolongations, et l'Espagne aux tirs au but. Deux réussites qui forcent le respect et qui prouvent la capacité de résistance de cette équipe. Il s'agit pour elle de rencontrer maintenant l'Argentine et Maradona, sans espoir excessif, mais sans crainte non plus. A priori, les Argentins sont favoris et même assez largement, mais il est certain que la Belgique ne se rendra pas sans combat.

Que s'est-il passé à la fin du premier tour dans l'équipe belge ? En effet, les journalistes de ce pays ne l'ont pas reconnue lors du match contre l'URSS. Le groupe distendu du début, besogneux lors des trois matches de son groupe, la défense encaissant deux buts curieux face aux Mexicains, tout cela a été surmonté. La trajectoire de la Belgique a subi une courbe ascendante, la bonne méthode, on l'a vu, ce que n'ont pu réussir l'URSS et le Danemark, par exemple.

2. STYLE DE L'EQUIPE

La Belgique a dû compenser un certain nombre d'inconvénients en cours de route. La blessure de Vandenbergh, les méformes de Desmet et de Vandereycken l'ont obligée à modifier le placement de certains joueurs, et Guy Thys a procédé ainsi, plaçant Scifo côté droit, dans un rôle similaire à celui de Vercauteren, Ceulemans dans une position moins avancée que d'habitude, Veyt en tant que deuxième attaquant, replié, et Claesen seul devant. Ce choix, dû aux circonstances, a pourtant bien fonctionné en raison de la cohésion qui est née dans ce groupe, également de la révélation de joueurs comme Demol ou Vervoort, la confirmation de Grun et Claesen. Partant d'une base défensive solide, la Belgique procède habituellement en contre-attaques rapides.

3. FORCES ET FAIBLESSES

Côté forces, on l'a dit, c'est la solidarité d'abord. Un mélange harmonieux entre la vieille garde (Pfaff, Renquin, Gerets, Vercauteren, Ceulemans) et la génération montante (Demol, Vervoort, Grun, Claesen). Une base défensive solide et la présence, au milieu, de Grun, lequel évolue en tant que deuxième stoppeur, mais a un rôle d'animation beaucoup plus large.

Frankie Vercauteren, l'arme à gauche de la Belgique.

Côté faiblesses : la Belgique a un grand besoin d'espace pour que son dispositif fonctionne au mieux. Dans le cas contraire, la seule présence de Claesen en pointe nécessite un effort soutenu du milieu de terrain, lequel souffre du travail très intermittent de Scifo, également de Vercauteren, même si le pied gauche de ce dernier crée souvent le danger sur des centres.

4. COMMENT PRENDRE L'ADVERSAIRE

Toute équipe qui rencontre l'Argentine se heurte bien sûr au problème Maradona. Or, il se trouve que Guy Thys est un de ceux qui ont trouvé une solution. On se souvient, en effet, du match d'ouverture Argentine-Belgique, lors de la Coupe du monde 1982, que les Belges avaient remporté par un but à zéro. Maradona n'avait pas fait l'objet d'un marquage individuel, mais s'était vu pris constamment dans une nasse qui avait privé ses partenaires de ses services. Il est certain qu'il en sera de même mercredi et cela fera partie des attraits de cette demi-finale pour le moins inattendue.

ARGENTINE. — Debout, de gauche à droite : Batista, Cucciufo, Garre, Pumpido, Brown, Ruggeri, Maradona. Accroupis : Burruchaga, Giusti, Borghi, Valdano.

Bilardo : Envers et contre tous

La vie de Carlos Bilardo à la tête de la sélection argentine ressemble à un siège. Assailli de toutes part, par une presse virulente et une opinion publique contestataire, il tient bon au milieu d'une forteresse de froideur qui protège quelques idées simples et terriblement explosives. A savoir que si l'Argentine veut être championne du monde, elle doit savoir allier la technique sud-américaine et le dynamisme des Européens, voire leur réalisme. On lui reproche de trop insister sur le deuxième point laissant au seul Maradona la responsabilité du premier.

Mais Bilardo, qui n'a ni le charisme ni le palmarès de son prédécesseur Luis Menotti, suit son idée depuis trois ans sans se soucier des aboiements, avec une méticulosité devenue légendaire.

Homme dur et inflexible, il a réussi au cours de ce Mundial à étouffer les revendications des anciens de Menotti, emmenés par Passerella, à imposer des joueurs qui répondaient à ses conceptions et à installer une communication privilégiée avec Maradona. Ce curieux mariage du feu et de la glace a conduit l'Argentine en demi-finale. Sans que Bilardo se dépare de sa lucidité. « Ou bien je ferai le beau avec un costume blanc et une cravate rouge dans le Corrientes (la populaire avenue de Buenos Aires) si nous sommes champions du monde, ou bien je mettrai un turban et j'irai entraîner en Arabie, si nous perdons... »

et le bon Dieu

par Patrick LEMOINE

1. TRAJECTOIRE

Il semble bien que l'on ne se soit pas assez méfié de l'Argentine. Après le premier match contre la Corée du Sud, on avait surtout noté que, après avoir marqué trois buts, les Argentins avaient été incapables de montrer autre chose. On avait ensuite observé qu'ils connurent en cette circonstance quelques problèmes en défense. Puis les problèmes en question disparurent pour la seconde rencontre face à l'Italie. Une légère progression se fit ressentir, impression confirmée par la victoire sur la Bulgarie à la fin du premier tour et même si, ce jour-là, l'Argentine ne força pas, on sentit parfaitement qu'elle commençait à véritablement être bien dans ses souliers. Comme elle le fut en huitième contre l'Uruguay et enfin, dimanche, face à l'Angleterre au stade Azteca. L'Argentine, techniquement et tactiquement, est maintenant au point.

2. STYLE DE L'EQUIPE

Curieusement, l'Argentine ne joue pas comme Diego Maradona. On veut dire par là que ce n'est pas une formation qui base tout son jeu sur des qualités techniques exacerbées. Ne pas attendre, par exemple, de « gris-gris » de la part de joueurs tels que Batista, Giusti ou Enrique. Il reste que c'est une équipe généreuse. Rarement, surtout depuis deux matches, on l'a surprise en train de s'économiser. Lorsqu'elle est en possession du ballon, elle cherche automatiquement à le faire progresser le plus rapidement possible vers la surface de réparation adverse, sans d'ailleurs systématiquement le faire transiter par les pieds de Maradona, ce qui est certainement un signe d'intelligence collective.

Bilardo a su le faire comprendre à ses joueurs : car, si souvent le salut peut venir du génie de l'artiste, il peut être bon aussi, sur coup franc par exemple, de faire l'impasse sur le Napolitain, ce qui fatalement ne peut que surprendre l'adversaire.

3. FORCES ET FAIBLESSES

Le plus évident ? Maradona, bien sûr. Actuellement, il n'y en a personne comme lui pour marquer un but semblable au second qu'il inscrivit, dimanche, au stade Azteca. Mais, en ce qui concerne Diego, se limiter à cela serait tellement insuffisant. En effet, il fait jouer les autres — forcément bien, grâce à cette technique miraculeuse — et surtout, il a acquis, depuis le Mundial espagnol, une maturité intellectuelle qui rejaillit sur le terrain. Il est le chef. Toute l'équipe désormais en profite.

Second point très positif, la défense. Pumpido, le gardien, n'a pas commis d'erreur depuis cinq rencontres et les quatre garçons qui jouent devant lui, depuis quatre matches maintenant, paraissent véritablement très sûrs d'eux. Si l'on excepte l'ouverture face à la Corée, la défense argentine n'a concédé que deux buts. Dire que la sortie de Passarella a amélioré le produit serait peut-être exagéré, mais la réalité oblige toutefois à constater que depuis qu'il est absent, cela va mieux.

Enfin, ne pas oublier le danger perpétuel que représente, grâce à son jeu de tête, l'attaquant du Real, Jorge Valdano.

Côté faiblesses, on n'en voit qu'une. De par sa manière de fonctionner extrêmement généreuse, la sélection argentine a montré, ce fut encore patent face à l'Angleterre, quelques difficultés à terminer ses rencontres.

Apparemment, les Argentins possèdent quatre-vingt-deux ou quatre-vingt-trois minutes dans les mollets. Pour l'instant, ils n'ont pas eu besoin de plus. La question est de savoir si mercredi cela sera toujours suffisant.

Diego Maradona, l'arme absolue de l'Argentine.

4. COMMENT PRENDRE L'ADVERSAIRE

Tomber sur la Belgique va faire tout drôle aux Argentins. Car s'il est bien un adversaire qui n'était pas prévu à ce stade de la compétition, c'est celui-là. La tâche qui s'annonce alors pour Maradona et ses amis va en être d'autant plus délicate. A ceci près que Diego n'a pas grand-chose à redouter pour ses chevilles, les Belges ne possédant pas de bourreau désirant le torturer. On serait à la place de Bilardo, on jouerait donc à fond la carte de l'artiste. D'autant que les Belges, parfois statiques en défense, risqueront de rester à vie sur place lorsque le génie se décidera à accélérer.

Chiffres

Maradona : 3 + 4

COMMENT ILS SE SONT QUALIFIÉS

2 juin. Argentine bat Corée du Sud : 3-1 (Valdano, 6e, 46e, Ruggeri, 18e).

5 juin. Argentine et Italie : 1-1 (Maradona, 34e).

10 juin. Argentine bat Bulgarie : 2-0 (Valdano, 4e, Burruchaga, 77e).

16 juin. Argentine bat Uruguay : 1-0 (Pasculli, 42e).

22 juin. Argentine bat Angleterre : 2-1 (Maradona, 51e, 55e).

BILAN

4 victoires, 1 nul, 9 buts pour, 3 buts contre.

BUTEURS

1. Maradona, Valdano : 3 buts ; 3. Burruchaga, Pasculli, Ruggeri : 1.

PASSEURS

1. Maradona : 4 passes ; 2. Valdano : 2 ; 3. Cucciuffo : 1.

AVERTISSEMENTS

7. Garre (Italie, Uruguay), Cucciuffo (Bulgarie), Brown, Pumpido (Uruguay), Batista (Angleterre), Giusti (Italie).

SEIZE JOUEURS UTILISÉS

ARGENTINE	COREE DU SUD	ITALIE	BULGARIE	URUGUAY	ANGLETERRE	TOTAL
PUMPIDO	90'	90'	90'	90'	90'	450'
CLAUSEN	90'					90'
BROWN	90'	90'	90'	90'	90'	450'
RUGGERI	90'	90'	90'	90'	90'	450'
GARRE	90'	90'	90'	90'		360'
GIUSTI	90'	90'	90'	90'	90'	450'
BATISTA	75'	61'	45'	85'	90'	356'
OLARTICOETCHEA	15'	29'	45'	5'	90'	184'
BURRUCHAGA	90'	90'	90'	90'	76'	436'
PASCULLI	74'			90'		164'
TAPIA	16'				14'	30'
MARADONA	90'	90'	90'	90'	90'	450'
VALDANO	90'	90'	90'	90'	90'	450'
BORGHI		75'	45'			120'
ENRIQUE		15'	45'		90'	150'
CUCCIUFFO	90'	90'	90'	90'	90'	360'

MEXICO86

BELGIQUE : 1
ESPAGNE : 1

(5 PENALTIES A 4)

Les Belges, qui avaient battu les Soviétiques, qui battent les Espagnols, qui avaient battu le Danemark, voilà une histoire comme la Coupe du monde les aime. On n'attendait pas grand-chose de ces deux équipes, tombeuses surprenantes des deux plus impressionnantes armadas de la compétition. Sans être toujours d'un haut niveau, leur match fut prenant et consacra le talent d'un gardien qu'on avait un peu oublié, à l'image de son équipe : Jean-Marie Pfaff. En arrêtant le coup de pied au but d'Eloy, il propulse la Belgique à un niveau jamais atteint dans son histoire. Guy Thys a su donner un équilibre nouveau à son équipe, en intégrant avec bonheur des jeunes, comme Demol, Vervoort ou Claesen, à la bande de vieux briscards qui furent de toutes les campagnes depuis l'Europeo 80. En demi-finale, les Belges partiront en position d'outsiders, ce qui n'est pas pour leur déplaire, face à l'Argentine, qu'ils avaient superbement battue lors du premier match du Mundial espagnol.

BELGIQUE	1 (1)	ESPAGNE	1 (0)
Ceulemans (34e)		Senor (84e)	
PFAFF	4	ZUBIZARRETA	4
GERETS	4	TOMAS	3
RENQUIN	4	(SENOR, 46e)	4
DEMOL	4	GALLEGO	3
VERVOORT	4	GHENDO	3
GRUN	5	JULIO ALBERTO	3
SCIFO	2	VICTOR	4
VERCAUTEREN	3	CAMACHO	4
(L.V. DER ELST, 105e)		MICHEL	3
CEULEMANS	4	CALDERE	5
VEYT	3	JULIO SALINAS	3
(BROOS, 98e)		BUTRAGUENO	3
CLAESEN	4		
Total	41	Total	39

Entr. : **Thys.** Entr. : **Munoz.**

Arbitrage de M. Kirschen (RDA) 5

Le 22 juin à Puebla, stade Cuauhtemoc. 30 000 spect. Temps nuageux (25 °C). Terrain en bon état.

Avertissements : Tomas (39e), Caldere (44e) pour l'Espagne. Demol (24e), Grun (11e) pour la Belgique.

34e : centre de la gauche de Vercauteren pour Ceulemans qui place la balle de la tête à gauche de Zubizarreta.
(BELGIQUE 1 - ESPAGNE 0)

84e : Victor sur l'aile droite adresse une passe en retrait pour Senor. La reprise du gauche ne laisse aucune chance à Pfaff.
(BELGIQUE 1 - ESPAGNE 1)

11/20

Caldere a tout tenté pour contenir la Belgique et Scifo. Mais ses efforts furent vains et l'Espagne a dû quitter la compétition plus tôt qu'elle ne l'espérait. **(Photo AFP)**

Leo tel Luis

Comme Fernandez contre le Brésil, Leo Van der Elst a assuré la qualification de son équipe au cinquième essai des coups de pied au but. Après avoir éliminé l'URSS, la Belgique a donc déjoué tous les pronostics en écartant l'Espagne. L'Argentine se présente maintenant à elle. Un autre gros morceau en perspective.

par Victor SINET

ENCORE et toujours les penalties, ou si vous préférez les coups de pied au but, pour départager les Belges et les Espagnols ! Assurément, la formule que l'on disait révolutionnaire devra être revue, et nous croyons d'ailleurs savoir que dans quatre ans en Italie on reviendra au vieux système qui avait si bien fonctionné en Espagne. Convenons-en sans détour, c'est tout de même mieux de se qualifier pour les demi-finales après une nouvelle série de matches que sur des penalties. Lesquels, quand ils prennent pareille tournure, valent mieux que la fameuse pièce de monnaie !

Après la France et l'Allemagne, c'est donc la Belgique qui a tiré le gros lot grâce à son vieux demi Léo Van der Elst, qui était entré en jeu précisément pour ça, alors que débutait la seconde partie de la prolongation du match de Puebla. Un match au demeurant plus coloré et passionné dans les tribunes que sur le terrain, comme on vous le contera plus loin. C'est donc Léo Van der Elst qui en battant Zubizarreta pour la cinquième fois au cours de l'épreuve soviétique a porté la Belgique en demi-finale et à la grande consternation du public du stade Cuauhtemoc, qui s'était, pour la circonstance, reconverti à la mode espagnole. Rien de plus normal dans une ville qui fut fondée il y a quatre siècles par des colons de la péninsule Ibérique et qui avait vécu il y a tout juste cent ans une fameuse bataille gagnée par les Espagnols au détriment de l'armée française.

Avant Léo Van der Elst, qui exécuta son coup de pied d'une frappe sèche de l'extérieur du droit, ne laissant aucune chance au gardien espagnol, les Belges avaient pour ainsi dire réalisé un carton plein, puisque tour à tour Claesen, Scifo, Broos et le défenseur gaucher Vervoort avaient su saisir leur chance à pleines mains. Au contraire, les Espagnols, bien que soutenus jusqu'à la dernière seconde par un public particulièrement favorable, avaient été handicapés dès le deuxième coup de pied au but, puisque, après une première tentative réussie de Senor, Olaya, lui, avait mollement frappé dans la balle permettant à Pfaff de se saisir de la sphère sans la moindre difficulté. Ainsi, les tirs réussis ensuite par Chendo, Butragueno et Victor ne servirent à rien.

Pour l'Espagne, qui avait donné tant d'espérances à ses aficionados après sa retentissante victoire sur le Danemark, son Mundial s'achevait donc en queue de poisson.

Le bijou de Frankie

Pour être tout à fait objectif, il faut dire que déjà, dans le temps réglementaire, les Espagnols étaient revenus de loin puisqu'ils avaient été menés à la marque pendant une heure exactement.

En effet, après une entrée en matière assez chaude mais qui n'avait guère été d'un niveau relevé, les deux adversaires commettant beaucoup d'erreurs, il y eut à la 34e minute cette balle jouée avec beaucoup d'intelligence par Vercauteren qui s'en alla sur la gauche, redressa sa course et effectua un coup de pied de recentrage, pourrait-on dire, dans le dos des défenseurs espagnols, surpris. C'est comme ça que Ceulemans, surgissant de

l'arrière, put reprendre la balle d'une tête piquée, la logeant hors de portée de Zubizarreta.

A partir de là, ce fut comme bien l'on pense la course-poursuite, mais encore faut-il dire que les Espagnols, singulièrement nerveux, montrèrent alors leur limite, surtout dans le domaine de la création et de l'imagination. L'équipe de Munoz faillit d'ailleurs se faire surprendre plus d'une fois sur des contres vivement conduits par Claesen, Ceulemans ou bien encore ce diable de Grun, qui, non content d'avoir pour ainsi dire mis le buteur madrilène Butragueno sans sa poche, savourait aussi le temps à autre le luxe d'aller prêter main-forte à ses attaquants. C'est ainsi qu'à la 51e minute Grun récupéra la balle, la transmit aussitôt à Claesen qui accéléra et s'engouffra dans l'espace vide. Les Belges se retrouvèrent alors à quatre contre deux dans la surface espagnole, mais Veyt (le dernier servi par Ceulemans) croisa trop son tir. Les Espagnols étaient revenus de loin.

Par la suite et malgré un travail considérable de leur deux petits gabarits, Caldere d'une part, Victor de l'autre, les Espagnols continuèrent à gaspiller un nombre incalculable de ballons. Au contraire, les Belges qui procédaient par regroupements instantanés effectuèrent un pressing très intelligent et s'en laissèrent de moins en moins conter. Tout portait donc à croire que le match en resterait là et c'eût été somme toute normal, compte tenu de ce qui s'était passé jusqu'alors, l'équipe la plus habile, celle qui avait beaucoup mieux joué le coup, méritant assurément de l'emporter, comme on dit, aux points. Mais à la 84e minute, à la suite d'un coup franc le long de la ligne de sortie, sifflé pour une faute de Renquin, ce vieux renard de Victor, au lieu d'adresser la balle dans le paquet, comme on pouvait le croire, préféra servir en retrait son compère Senor en embuscade aux vingt-cinq mètres, et la reprise foudroyante du défenseur de Saragosse qui mit toute la puissance de son être dans cette frappe du pied gauche en pleine foulée troua littéralement les filets belges, d'autant que l'infortuné Jean-Marie Pfaff, masqué par ses défenseurs, n'avait pas vu venir le coup.

Il restait alors un peu plus de cinq minutes à jouer et l'on sentit aussitôt que l'affaire tournerait en eau de boudin, comme la veille à Monterrey et à Guadalajara. On était bon pour l'inévitable séance de coups de pied au but, et la prolongation ne changea malheureusement rien à l'affaire, les deux équipes, au demeurant très éprouvées par cette bataille farouche, campant comme bien l'on pense sur leur position.

Et maintenant Maradona

Voilà donc la Belgique en demi-finale de la Coupe du monde, elle qui était venue au Mexique avec des ambitions plutôt limité et qui, du reste, serait peut-être repartie depuis longtemps si une réussite insolente et un arbitrage à tout le moins contestable ne lui avaient permis de se qualifier au détriment d'une équipe soviétique beaucoup plus forte.

Les hommes de Guy Thys, en somme, sont les trouble-fête de la compétition depuis la phase éliminatoire proprement dite, puisque au premier tour ils avaient eu toutes les peines du monde à s'assurer la troisième place de leur groupe derrière le Mexique et le Paraguay.

Le rôle d'équipe surprise, qui pratique un jeu à l'italienne avec ses regroupements instantanés derrière et ses contre-pieds lancés de loin, va comme un gant à Ceulemans et à ses compagnons, qui auront eu à tout le moins le mérite de savoir saisir leur chance, de profiter de la moindre brèche s'ouvrant devant eux. Quand bien même la manière n'aurait pas été toujours spectaculaire et, à ce propos, on peut dire que le quart de finale de Puebla dans un stade tout colorié de jaune et de rouge fut assez décevant, on va donc tirer son chapeau à cette sélection d'outre-Quiévrain qui a rempli sa mission avec toute la concentration et tout le réalisme souhaitables en pareille cause.

Reste à savoir maintenant ce que cette équipe belge va bien pouvoir faire devant l'Argentine de Maradona qui a, pour sa part, franchi un nouveau pas important en éliminant l'Angleterre. L'équipe sud-américaine, conditionnée en conséquence et pourvue comme on le sait d'un meneur de jeu exceptionnel, de celui qui est redevenu au Mexique le numéro 1 de la corporation, n'est pas du genre, précisons-le, à se laisser piéger sur des contres, les Italiens et les Anglais, pour ne citer qu'eux, en savent quelque chose. Voilà donc qui ne paraît pas devoir faciliter la tâche des Diables Rouges, qui ont pour habitude, depuis le début de ce Mundial, de laisser venir l'adversaire à eux pour mieux le piéger. A l'Azteca, ce mercredi, les données ne seront, par conséquent, plus les mêmes pour la Belgique.

Gerets : la revanche du banni

Coupable puis victime il y a deux ans de l'affaire du Standard de Liège, Eric Gerets a subi l'exil et l'oubli. Son retour et son accession à la demi-finale mondiale résonnent comme une revanche, même s'il ne veut pas l'avouer ouvertement.

par Christian HUBERT

ERIC GERETS est un homme qui ne laisse pas indifférent. Partout où il est passé, il demeure, pour tous, un modèle de courage et de générosité sur le terrain. C'est aussi un joueur à la très forte personnalité. Un meneur, un patron. Il ne s'est jamais laissé marcher sur les pieds et a toujours accepté d'être le porte-parole de ses équipiers lorsqu'il s'agissait de défendre leurs intérêts. Puis, un jour, il est allé trop loin. Le rôle qu'il tint, dans la fameuse affaire de corruption du match Standard-Waterschei, lui valut deux ans de suspension. Le contrat qu'il avait avec le Milan AC fut rompu et personne, alors, n'imaginait qu'il allait pouvoir sortir du trou moral dans lequel il s'enfonçait.

Gerets ne nia jamais ses erreurs ni sa responsabilité mais sa volonté de fer lui permit de revenir à la surface au terme de ces deux saisons de purgatoire. Transféré dans un premier temps à Maastrich, petit club néerlandais de Première Division, il fut rapidement embrigadé par PSV Eidhoven, actuel champion des Pays-Bas.

Là, dans un grand club européen, il revint à son meilleur niveau et, tout naturellement, Guy Thys le rappela en équipe nationale. Tout se passa bien jusqu'au moment où, au moment du séjour au Mexique, des dissensions apparurent au sein de l'équipe belge. Après le premier match contre les Mexicains, une rencontre qui n'avait séduit personne, le sélectionneur belge maintint en place Vandereycken et Desmet, qui n'avaient pas démontré grand-chose, et il laissa sur la touche Renquin, pour lequel Gerets n'a jamais eu une grande admiration, ainsi que les jeunes Grun et Vervoort. Il fit aussi sortir, au cours du match contre l'Irak, Scifo, le créateur de l'équipe.

Beaucoup crurent voir dans cette attitude la main de Gerets, le vieux patron. Pour la rencontre contre le Paraguay, celui-ci se fouia malencontreusement la cheville en descendant de l'autocar et dut déclarer forfait. Avec Renquin et tous les jeunes, Scifo, De Mol, Vervoort et Grun, les Diables Rouges livrèrent une très bonne partie. En huitième de finale, Gerets, rétabli, rentra à la place du vieux Broos, déjà tout heureux d'être dans le groupe, et les Belges disputèrent la partie que l'on sait contre l'Union soviétique.

Ils sont nombreux à croire, dans l'entourage de l'équipe belge, que sans la stupide blessure de Gerets Guy Thys n'aurait pas osé modifier son équipe de la sorte et que, dans l'ombre, c'est toujours Gerets qui agit. Mais le principal intéressé s'en défend : « Je conserve une réputation que je ne mérite absolument plus. J'ai changé du tout au tout après l'affaire du Standard. C'est vrai, à l'époque, j'étais un meneur, un patron, et j'y tenais beaucoup. C'était dans mon caractère. Je dirais même que j'avais cela dans le sang. Maintenant, après ce qui s'est passé, j'ai décidé de ne plus rien dire. Je crie encore sur le terrain, mais dès que je le quitte, c'est terminé. Je suis heureux d'avoir encore une petite place en équipe nationale, mais comme simple soldat. Je ne veux plus rien commander. A personne !

— Le bruit court cependant que Guy Thys prend l'avis de quelques joueurs, dont Eric Gerets, avant de former son équipe.

Eric Gerets n'a rien perdu de ses qualités, Julio Alberto s'en est souvent aperçu à ses dépens. L'ancien banni de la sélection belge a retrouvé au Mexique une place de leader qui l'a toujours attendu. (Photo AP)

— C'est absolument faux. La seule « faveur » qu'il fait, aux trois anciens, Francky Vercauteren, Jan Ceulemans et moi-même, c'est de nous communiquer la composition de l'équipe en priorité, avant de la divulguer aux autres. C'est une espèce de déférence qu'il a à notre égard, mais jamais il ne m'a demandé mon avis. Je n'y tiens d'ailleurs pas, je veux rester en retrait.

Si vous ne vous étiez pas blessé avant le match contre le Paraguay, c'est vous qui auriez joué libero, au grand dam de Michel Renquin, qui ne l'aurait pas accepté. Or, vous préférez ce poste ?

— Pas vraiment. Pas encore, du moins. Il est exact que, pour un vieux joueur, il est plus facile de « durer » comme libero que sur l'aile de la défense. Mais pour le moment, je me sens encore capable de jouer un an ou deux sur le flanc. D'ailleurs, à Eindhoven, j'ai accompli la quasi-totalité de ma saison à ce poste. Ce n'est que tout en fin d'année que je suis devenu libero.

— Le fait de jouer dans un club étranger pose-t-il un problème ?

— En un certain sens, oui ! Pendant mes deux ans d'absence, il y a eu de profonds remaniements au sein de l'équipe nationale belge. Nous avons précédemment joué pendant de nombreuses années avec une équipe qui ne changeait pratiquement jamais. Je me retrouve maintenant dans un noyau où il y a beaucoup de jeunes que je ne côtoie que quelques jours par an. En fait, je les connais très mal.

— Il semble en effet y avoir un problème de communication dans l'équipe...

— C'est vrai, je ne peux le nier. Pourtant, mon plus cher désir est de pouvoir contribuer à l'intégration des jeunes. Je fais l'effort de rechercher leur contact, mais on dirait que je leur fais peur. Je crois que Gerets a toujours une réputation qu'il ne mérite pas.

— Avec Renquin aussi, les contacts sont difficiles ?

— Michel et moi, nous avons le même âge et nous nous sommes côtoyés pendant des années, que ce soit au Standard ou en équipe nationale. Nous avons tous les deux un caractère difficile et il y a parfois eu des étincelles entre nous. Pourtant, quand il y a un problème, c'est presque toujours moi qui fais le premier pas.

— Quel sentiment vous inspire l'éclosion de jeunes comme Scifo, De Mol, Grun ou Vervoort ?

— Je pense avoir maintes fois prouvé, dans le passé, que j'étais prêt à me battre pour eux, notamment auprès des dirigeants. Ce qui est parfois bien nécessaire. Dans une équipe de football, le renouvellement doit être permanent et je pense que les anciens ont un rôle important à jouer dans la progression des jeunes. Il n'empêche qu'à l'heure actuelle un danger les guette, celui de la facilité. En quelques mois, parfois en quelques semaines, on fabrique des stars qui ont, ensuite, toutes les peines du monde à confirmer. C'est le rôle des joueurs chevronnés que d'essayer de leur maintenir les pieds sur terre.

— Et l'équipe belge actuelle ?

— Je pense qu'elle est idéalement « balancée » avec une juste proportion d'anciens, comme Pfaff, Ceulemans, Vercauteren et moi-même, et des jeunes, qui ne manquent pas de talent. Il est rare que cette proportion soit aussi bien respectée dans une équipe nationale.

— Reviendrez-vous jouer en Belgique ?

— J'ai trente-deux ans, et mon contrat au PSV Eindhoven court encore sur deux ans. Il est certain que je mènerai ce contrat à son terme. Eindhoven est un club superprofessionnel où les joueurs travailleurs se sentent parfaitement bien. Après cela, j'espère terminer ma carrière en Belgique, dans un petit club de mon Limbourg natal ou, pourquoi pas, de Liège. Malgré les événements d'il y a deux ans, j'y ai conservé beaucoup d'amis. »

MEXICO 86

Butragueno : un phénomène est né

Il s'appelle Emilio Butragueno et il est espagnol.

Avant de quitter le Mundial sur une déception,

l'avant-centre du Real avait déjà donné : quatre buts contre

le Danemark et la révélation d'un talent exceptionnel.

par François de MONTVALON

QUESTION à 100 pesos au cours du jour. Qu'est-ce qui a fait courir la presse sportive mexicaine depuis le début du Mundial ? Réponse vague : « Trois événements. » Réponse détaillée : « Le Mexique, les Mexicains et l'équipe mexicaine. » Le reste ? Deux ou trois plaisirs arrachés entre deux acrobaties de Manuel Negrete et quatre singeries d'Hugo Sanchez. Au hasard de l'épreuve, c'est l'URSS et les six buts passés à la Hongrie, Diego Maradona évidemment, et puis le Danemark, comme tout le monde. Jusqu'à la semaine dernière et les défaites des deux pays les plus couramments cités par nos artistes de confrères. Alors, il a fallu qu'ils cherchent d'autres billes, si possible proches de leur famille. Ils en ont trouvé une, petite et blonde, sorte de cousin éloigné. C'est Emilio Butragueno, qui n'a pas beaucoup respiré depuis qu'il a passé quatre buts aux Danois.

Problème maintenant. De Mexico à Guadalajara, les journalistes du pays ont beau déverser tous les honneurs sur la petite tête d'Emilio, elle ne gonfle pas. Apparemment. Il a été, à ce jour et en quatre matches, une des seules vraies révélations de la compétition, bien qu'on l'ait vu venir, et il lui faut apprendre et digérer. Dans un tel cadre, ce n'est pas simple. D'autant que le prodige, s'il est encore gamin à vingt-deux ans et onze mois, a déjà donné pour ce qui concerne la douche froide. Et il tient sans doute à se préserver de l'euphorie qui l'entoure. Il dit : « Je dois tout à mon père et il m'a appris à ne pas brûler les étapes. J'ai commis quelques erreurs dans le passé, je ne tiens pas à ce qu'elles se reproduisent. »

Les erreurs ? L'erreur plutôt. Celle d'une éclosion un peu rapide pour un petit bonhomme comme lui. Il y a deux ans et demi, il évolue encore avec les jeunes pousses du Castilla, la filiale du Real. Jusqu'à ce qu'on l'invite à venir faire ses preuves en Première Division. A Santiago Bernabeu. Où l'examen, qui dure plusieurs mois, est une réussite presque totale. Butragueno a les qualités du footballeur espagnol, du dynamisme et de la foi en son action. Il y a ajouté une technique et un sens du but au-dessus de la moyenne nationale, et le successeur de Carlos Santillana naît petit à petit. Jusqu'à ce début de saison dernière où il a fini de convaincre les dirigeants madrilènes qui tiennent à le conserver envers et contre tous. Et surtout envers le Barça.

On dit que le contrat qu'il signe alors, à vingt et un ans, tourne autour d'un revenu mensuel de cinquante millions de centimes par mois, c'est-à-dire largement au-dessus du record absolu en la matière pour un footballeur espagnol. Même doué.

Résume de ce chapitre qui va nous amener au Danemark-Espagne de mercredi dernier qu'il gardera dans sa tête toute sa carrière : « C'est peut-être ce bouleversement dans ma vie, ces responsabilités qu'on m'a confiées au début de la saison dernière au Real et que je n'ai pas su tout de suite assumer, qui me permettent aujourd'hui d'être vraiment moi-même avec l'équipe nationale. » Et il ajoute : « Maintenant, je sais le chemin qu'il me reste à accomplir pour devenir un grand joueur. Maradona lui-même a mis longtemps avant de s'exprimer comme il le fait aujourd'hui. »

Emilio Butragueno a cité Maradona pour l'exemple. Seulement pour l'exemple. Avec sa face de « Tintin », il ne se prend pas pour Diego et d'ailleurs il a choisi d'être lui-même, c'est-à-dire être d'une modestie qui frise quelquefois la provocation.

Rentrons au hasard dans nos interrogations et dans ses réponses. On lui dit avec d'autres qu'il a un sens du but très développé, qu'il est donc un buteur comme l'indique le classement du même nom. Il dit : « Non, je ne suis pas un buteur et d'ailleurs ma position sur le terrain au Real le prouve. Le vrai buteur, c'est Lineker, l'Anglais, qui ne pense qu'à ça. Moi, jamais je n'aurais pu penser que j'étais capable de marquer quatre buts, et aux Danois en plus. Même pas deux. »

On lui explique qu'il vient d'entrer dans l'élite des footballeurs mondiaux et qu'il n'y peut rien. Que répond-il ? « Il y a Maradona, Platini et Zico. Tous les autres sont derrière et moi avec. Je suis très largement inférieur à eux. » Il ne dit quand même pas qu'il le prouvera. Il dit simplement : « Du moins, c'est ce que je pense sincèrement. » On lui parle des quatre buts marqués au Danemark et des distinctions auxquelles il aura droit, peut-être, en guise de récompense. Surtout s'il confirme. Et pour un peu, il casse le coup encore une fois. Ecoutez-le : « Je n'ai jamais marqué quatre buts en un seul match, c'est donc une grande satisfaction pour moi. Mais franchement, ça ne va pas bouleverser ma vie. Plus tard, je dirai : c'était un jour béni pour l'équipe d'Espagne et j'y étais. C'est tout. »

Ainsi va-t-il Emilio, que la gloire, éphémère ou pas, ne parvient pas à casser. Disponible et éloigné à la fois, il consentira à revenir juste un instant sur le match du Danemark. Juste un instant parce qu'il avait déjà la tête ailleurs. « Nous avions un peu peur des Danois avant le match comme n'importe quelle équipe qui aurait dû les affronter. Et puis c'est passé. Et curieusement, c'est en première mi-temps, quand nous allions l'emporter. Parce que nous jouions bien, regroupés, et sans jamais nous affoler. Je crois que cette force, cette sûreté en nos moyens sont dues au fait qu'au contraire de ceux de 1962 nous avons subi peu de pression. » Et pour ses buts, ses buts dont nous voulons parler puisqu'il se dit anti-buteur, il ajoute la chose suivante : « Il y en a un qui m'a fait plaisir, c'est le deuxième. Parce que je l'ai inscrit de la tête. Pour moi qui me trouve beaucoup trop petit, c'est vraiment la plus belle des récompenses. Pas sûr que ça se reproduise souvent, pas sûr non plus que nous réussissions encore à transformer sept occasions en cinq buts.

Mieux vaut se satisfaire simplement, maintenant, de la révélation d'un attaquant, la denrée la plus périssable du football européen. Et passer avec lui sur les mérites de son équipe « à qui il doit tout », et ses inquiétudes sur l'avenir. « De la gloire au fracas, dit-il à peu près, il y a vraiment peu de chemin à parcourir... »

On surnommait Emilio Butragueno « le Corbeau ». Les journalistes mexicains l'ont carrément transformé en « Vautour ». Il n'est pourtant que de la chair tendre et fraîche qui ne sait pas griffer. Sinon un ballon pourvu qu'il tourne rond.

Chiffres

Butragueno, l'avant-centre espagnol est devenu contre le Danemark le cinquième joueur de l'histoire à inscrire quatre buts au cours d'une rencontre de phase finale de Coupe du monde. Il rejoint ainsi :

Leonidas (Brésil) : 4 buts (Brésil-Pologne : 6-5, 1938).

Willimowski (Pologne) : 4 buts (Brésil-Pologne : 6-5, 1938).

Kocsis (Hongrie) : 4 buts (Hongrie-Allemagne : 8-3, 1954).

Eusebio (Portugal) : 4 buts (Portugal-Corée du Nord : 5-3, 1966).

■ En apprenant que leurs adversaires en quart de finales seraient les Espagnols et non les Danois, tous les joueurs belges semblaient ravis. Il faut dire que les précédentes confrontations entre Belges et Danois avaient été particulièrement « rugueuses », comme le soulignait Vercauteren.

■ Deux journalistes espagnols qui, sur le coup de minuit, tapaient tranquillement leurs « papiers » dans leurs chambres d'hôtel ont dû arrêter de travailler. Motif : le bruit des machines empêchaient Sepp Piontek de dormir.

■ L'association culturelle des Montagnards de Mexico a fêté, comme il se doit, la belle victoire de l'équipe espagnole face au Danemark. Cette association, créée au siècle dernier, est composée d'émigrants espagnols venant de l'arrière-pays montagneux de la région de Santander.

■ Erwin Vandenbergh, qui est déjà rentré en Belgique pour cause de blessure, est « très déçu » d'avoir raté son Mundial. Mais il doit maintenant s'occuper de son transfert : « J'étais en contact avec Monaco mais cela n'a pas abouti. En revanche, j'irais bien à Lille où je retrouverais, avec joie, Philippe Desmet ! »

■ Dino Zoff ayant déclaré que Jean-Marie Pfaff était « probablement le meilleur gardien au monde actuellement », l'intéressé a fait preuve d'une grande humilité : « Il me plairait de l'être un jour. »

■ Eloy (21 ans), la révélation espagnole du Mundial, a déjà été contacté par de grands clubs. Mais l'attaquant de Gijon avoue : « J'aurai du mal à quitter cette ville où réside toute ma famille. » La seule véritable « faiblesse » qu'avoue Eloy se nomme... Jessica Lange ! Il a du goût, ce petit...

■ Selon Jean-Marie Pfaff, les meilleurs gardiens de ce Mundial sont Bats et le Marocain Zaki. Mais lorsqu'un journaliste lui demanda s'il ne se situait pas devant eux, le gardien belge répondit en toute modestie : « Puisque vous le dites... »

■ Interrogé samedi dernier sur les élections législatives espagnoles, Butragueno a refusé de se livrer à tout commentaire. Quant à Munoz, il a simplement souhaité que la victoire de son équipe sur le Danemark ne soit pas « exploitée » en cette occasion.

■ Seize ans après, la délégation belge s'est retrouvée dans la « Meson del Angel » à Puebla. Lors du Mundial 1970, les joueurs belges y avaient passé un mois sans aucun contact avec l'extérieur. A l'époque, certains parlaient même de « paradis interdit » a propos de cet établissement vaste et somptueux...

■ La presse britannique n'a pas l'habitude de dresser des louanges aux joueurs étrangers... surtout lorsqu'ils sont français. Seule exception : Michel Platini, bien sûr. L'autre jour, le *Daily Express* titrait : « Vive Miche, the magnificient ». Ça se passe de commentaires, non ?

■ Juste avant France-Italie, Maradona avait parié avec son copain Burruchaga que l'équipe de Bearzot l'emporterait. Moralité : Diego a perdu cinq cents dollars mais a tout de même reconnu que la victoire française était largement méritée...

Humeur

Le mur, quel mur ?

par Jacques THIBERT

A part quelques exceptions (le Hollandais Keizer par exemple), les arbitres du Mundial 86 sont incapables de faire respecter la distance de 9,15 m sur les coups francs. C'est pourquoi on voit assez peu de buts marqués sur des coups francs directs, le premier l'ayant été en huitièmes de finale lors de RFA - Maroc (Matthäus, de 35 mètres).

Les observateurs s'élèvent violemment contre cet état de choses, mais allez demander à un Syrien qui se fait cracher à la figure par des Paraguayens, à un Japonais qui ne fait pas la différence entre une jambe et une batte de base-ball, à un Mauritanien qui siffle quand le ballon vole vers la cage, à des arbitres qui tremblent et choisissent le confortable laxisme, oubliant de faire respecter les règles. Les connaissent-ils seulement, alors qu'on les voit incapables, quand ils font la touche (Picon et Al Shamar notamment), de bien juger un hors-jeu ou une sortie ? Ce n'est pas pire, ou à peine, qu'en Championnat de district dans notre pays.

Ce problème a souvent été évoqué dans *France Football* même, et il est à l'ordre du jour, paraît-il, de la commission arbitrale de la FIFA et de l'International Board. Les hommes au sifflet ne pouvant pas, ou ne voulant pas, s'investir sur ce point particulier des Lois du Jeu, certains demandent la suppression du mur, c'est-à-dire « l'absence de tout joueur adverse entre le ballon et la cage, hormis le gardien ».

Cette mesure, très discutable selon nous, à partir du moment où une règle existe et que seule sa non-application entraîne des effets néfastes, a peu de chances d'être mise en chantier. L'International Board où siègent un Anglais, un Ecossais, un Gallois et un Irlandais selon une règle adoptée au siècle dernier, se veut le gardien du temple. Il estime sans doute, et il n'a pas tort, qu'il suffit de mettre le mur à neuf mètres quinze.

Faut-il leur acheter un décamètre qu'ils porteraient autour du cou et une cloche à vache pour qu'ils se fassent entendre ?

Technique

Les siamois de la défense

par Jean-Philippe RETHACKER

A travers l'évolution tactique du jeu, la défense centrale du Mexique n'a subi qu'un minimum de modifications. Dans les temps anciens de la vieille méthode classique, ils étaient déjà deux à monter la garde devant le gardien, l'arrière volant et l'arrière fixe. Le WM réduisit à un seul homme cette défense centrale confiée à un policeman voué à la surveillance de l'avant-centre adverse. Et puis le 4-2-4 et le béton lui adjoignirent un lieutenant. Ces deux dernières méthodes se sont fondues dans le 4-3-3 et le 4-4-2 pour imposer la forme actuelle, où évoluent, en permanence, au centre de la défense un libero et un stoppeur. C'est ainsi que toutes les équipes de ce Mundial, sans exception, ont aligné un tel tandem avec quelques variantes dans le marquage réalisé par le stoppeur, plus ou moins strictement et aveuglément, sur l'un des avants de pointe adverses : Italie, Allemagne, Belgique, Espagne, Danemark, Pologne, URSS, Bulgarie, Ecosse, Irlande ont évidemment donné l'exemple en tant qu'Européens. Mais les Sud-Américains eux-mêmes comme Brésil, Argentine, Uruguay, Paraguay, Mexique — qui par le passé, utilisèrent longtemps deux arrières centraux très semblables et non différenciés — ainsi que les « petits » (Maroc, Algérie, Corée, Canada) ont suivi la voie des grands.

Il est d'ailleurs bon de souligner que dans ce Mundial mexicain, liberos et stoppeurs ont paru reprendre, si l'on peut dire, du poil de la bête dans le domaine offensif (alors que les arrières latéraux ont semblé un peu marquer le pas sur ce plan). Ainsi a-t-on vu les Scirea (au début), Edinho, Morten Olsen d'une part, pour ce qui concerne les liberos, les Quirarte et autre Bossis d'autre part, en tant que stoppeurs libérés, prendre de nombreuses et payantes initiatives d'attaquant.

L'équipe de France, quant à elle, avait choisi de tenter une expérience audacieuse en réunissant dans son axe central défensif les deux meilleurs liberos du moment, Battiston et Bossis. Après une période de tâtonnements, le Bordelais fut finalement installé à sa vraie place de libero au début du Mundial, Bossis, beaucoup plus doué sans doute pour ce rôle, se transformant plutôt en stoppeur avec la réussite que l'on sait. Mais par une espèce de phénomène naturel d'osmose ou de mimétisme, les deux hommes ont peu à peu échangé, confondu et regroupé leurs deux rôles, pour en revenir en fin de compte à une formule originale qui ouvre peut-être la voie à une nouvelle évolution des systèmes défensifs où l'attaquant adverse ne saura plus qui le surveille, pris souvent en sandwich par les deux défenseurs centraux adverses, comme le fut Altobelli pendant France-Italie, le libero et le stoppeur ne cessant d'échanger leurs costumes, leurs placements et leurs fonctions, et devenant les véritables siamois de la défense.

MEXICO86

Chaud devant

La suite des buts des poules éliminatoires. 45 nouveaux croquis de notre dessinateur favori.

A

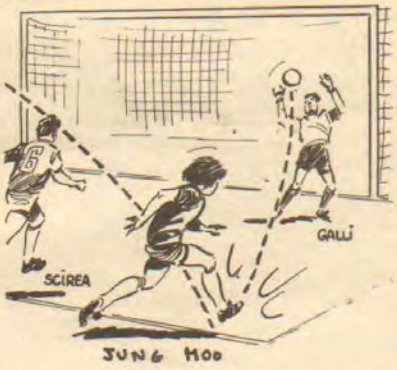
ITALIE-COREE DU SUD : 3-2

1-0 : Centre de Di Gennaro. Contrôle d'**Altobelli** suivi d'une pichenette qui lobe le gardien **(18e)**.

1-1 : Frappe du droit de **Choi Soon-ho** à la limite de la surface en pleine lucarne **(62e)**.

2-1 : De Napoli pousse le ballon vers **Altobelli,** au milieu des défenseurs coréens, qui marque d'un pointu **(73e)**.

3-1 : Centre de De Napoli. Altobelli rate la reprise. **Cho Kwang** marque de la main **(83e)**.

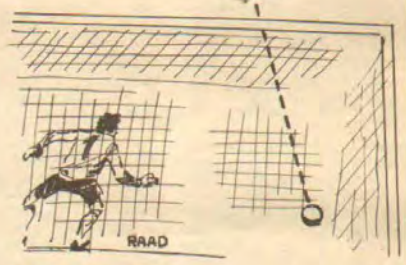


3-2 : Tête de Choi Soon-ho. Reprise de **Jung Moo** du droit **(89e)**.

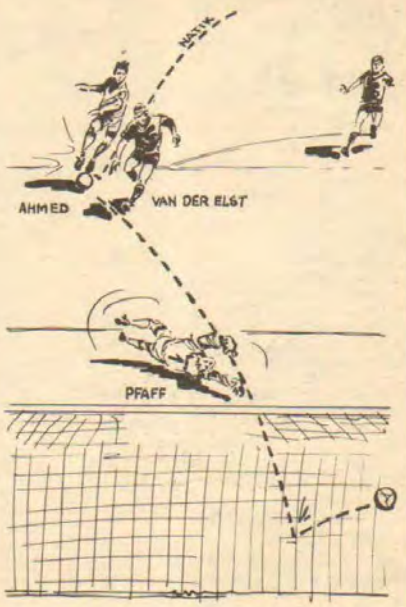
B

BELGIQUE-IRAK : 2-1

1-0 : Ouverture de Ceulemans pour **Scifo,** qui reprend du pied droit **(18e)**.



2-0 : Vercauteren est fauché par Khalil dans la surface. Penalty transformé par **Claesen (20e)**.

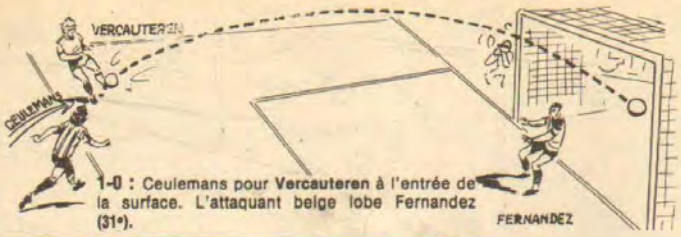


2-1 : Service de Natik. Reprise de **Ahmed (57e)**.

ARGENTINE-BULGARIE : 2-0

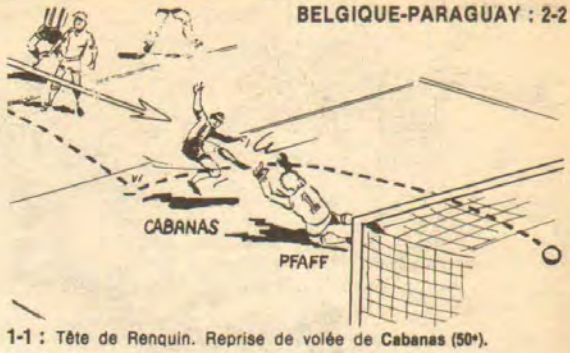
1-0 : Centre de Cucciufo, tête de **Valdano (4e)**.

2-0 : Centre de Maradona, tête de **Burruchaga (77e)**.



1-0 : Ceulemans pour **Vercauteren** à l'entrée de la surface. L'attaquant belge lobe Fernandez **(31e).**

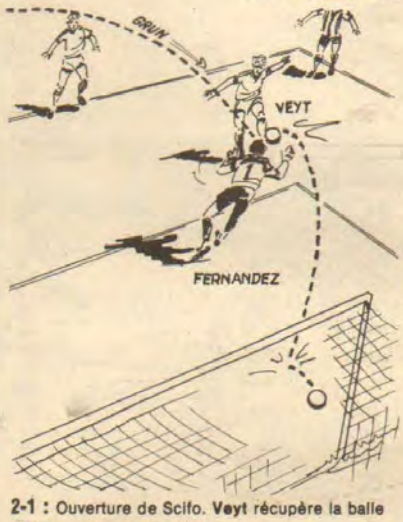
BELGIQUE-PARAGUAY : 2-2



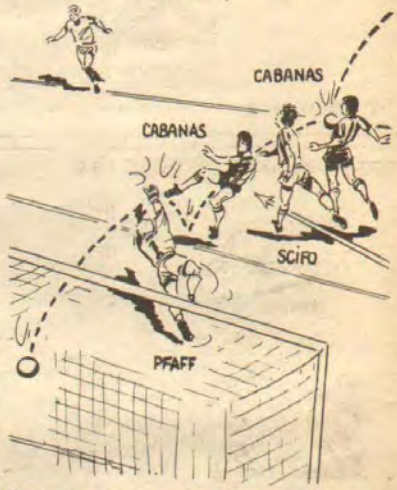
1-1 : Tête de Renquin. Reprise de volée de **Cabanas (50e).**

MEXIQUE-IRAK : 1-0

1-0 : Coup franc de Boy. Reprise du droit de **Quirarte (54e).**



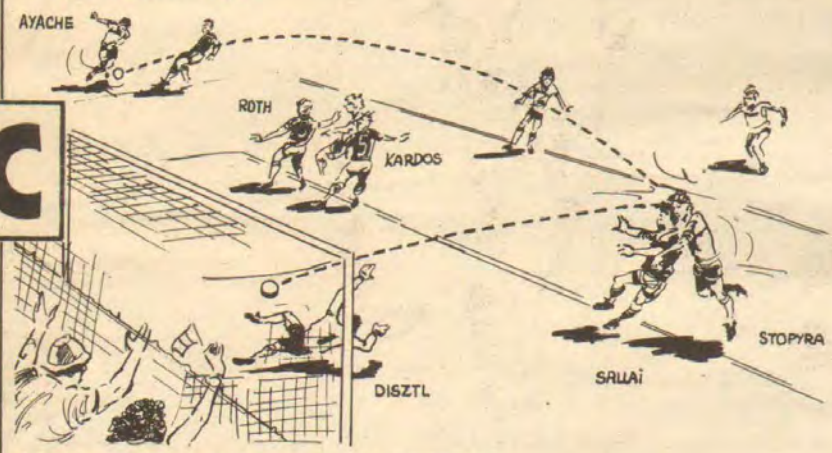
2-1 : Ouverture de Scifo. **Veyt** récupère la balle et marque du gauche **(60e).**



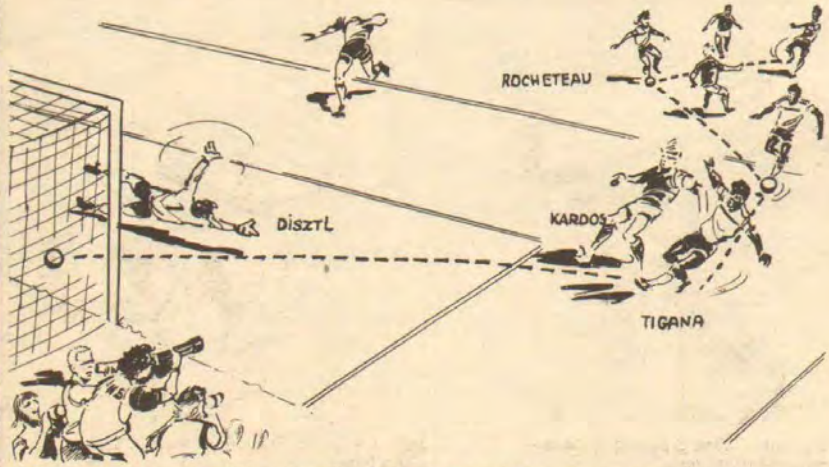
2-2 : Transversale de Romero. Reprise **Cabanas (76e).**

FRANCE-HONGRIE : 3-0

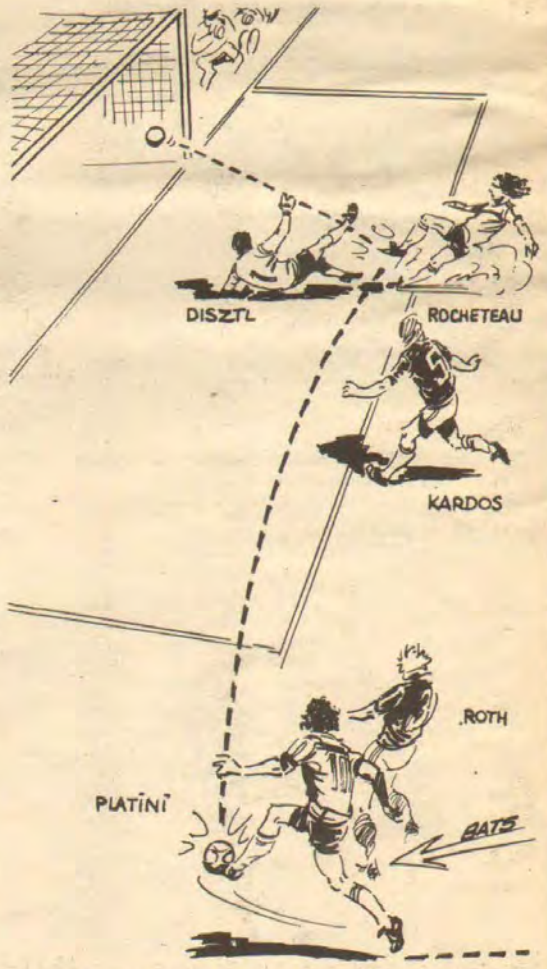
C



1-0 : Centre d'Ayache. Reprise de la tête de **Stopyra (30e).**

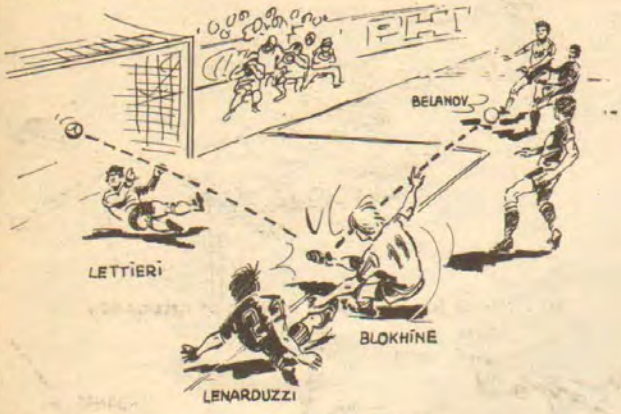


2-0 : Une-deux **Tigana**-Rocheteau. Le milieu de terrain reprend du gauche et marque **(63e).**

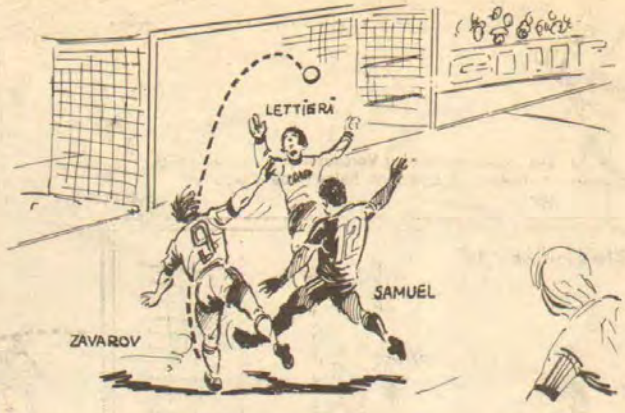


3-0 : Centre de Platini, reprise de **Rocheteau** du droit **(85e).**

URSS-CANADA : 2-0

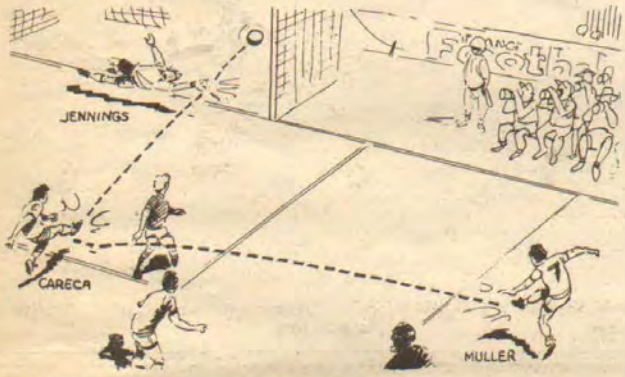


1-0 : Centre de Belanov. Reprise du droit de **Blokhine (58e).**



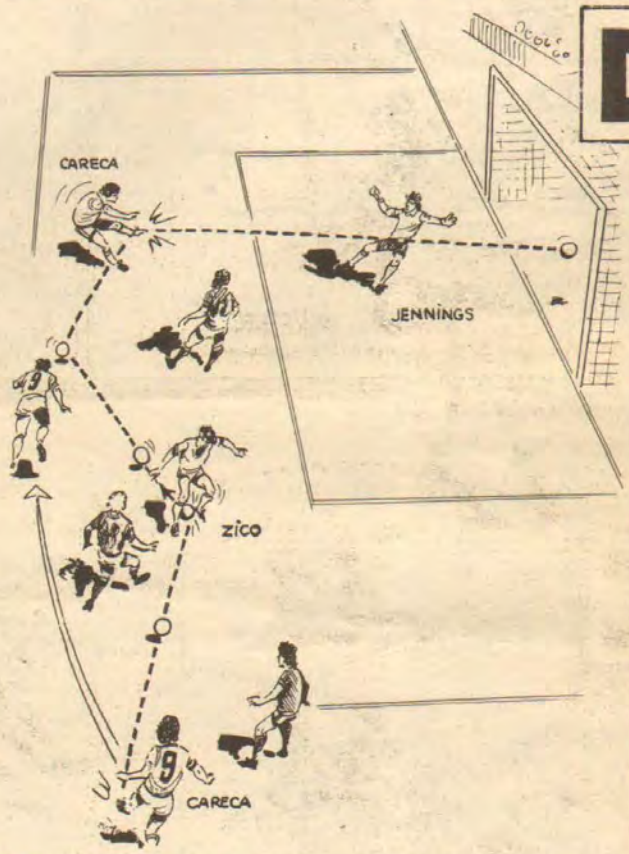
2-0 : Tête de Belanov pour **Zavarov** qui lobe Lettieri du gauche **(75e).**

BRESIL-IRLANDE DU NORD : 3-0



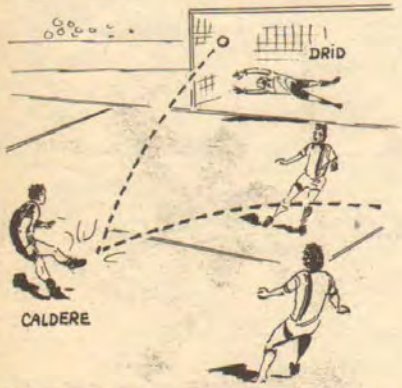
1-0 : Centre de Muller, reprise du droit de **Careca (15e).**

2-0 : Josimar, décalé sur la droite, frappe de 25 m en pleine lucarne, du droit **(41e).**



3-0 : Une-deux Careca Zico. **Careca** récupère le ballon et frappe du gauche **(88e).**

ESPAGNE-ALGERIE : 3-0



1-0 : Centre en retrait de Salinas. Reprise du droit de **Caldere (16e).**

2-0 : Eloy fixe Larbi, passe à gauche à **Caldere** qui marque dans le but vide **(68e).**

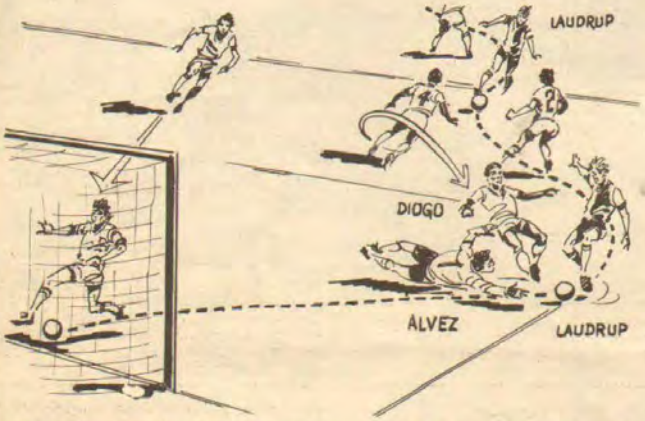
3-0 : Centre de Francisco. Reprise du gauche d'**Eloy (71e).**

DANEMARK-URUGUAY : 6-1

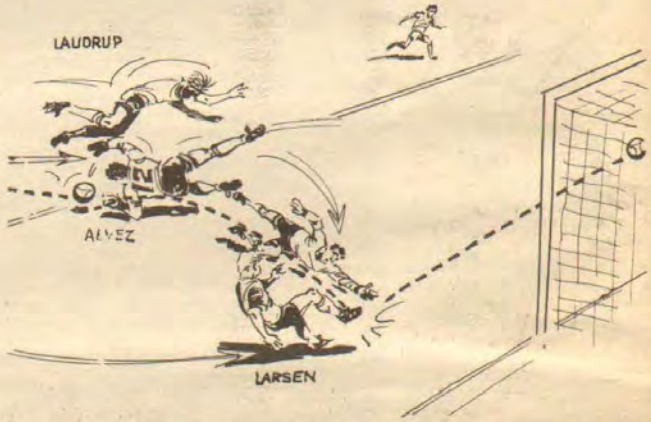
1-0 : Laudrup pour **Larsen** à gauche. L'attaquant danois trompe Alvez d'un tir du gauche **(11e).**

2-0 : Centre de Larsen. Reprise de **Lerby (41e).**

2-1 : Francescoli est bousculé par Busk dans la surface. Il se fait justice du pied droit **(45e).**

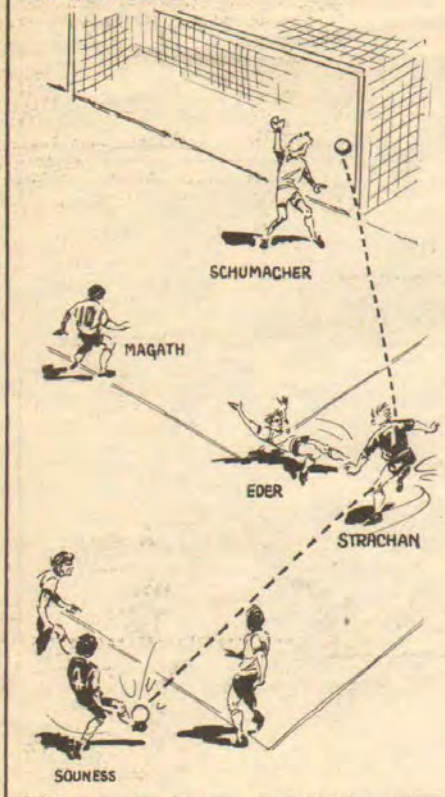


3-1 : Laudrup efface toute la défense uruguayenne et marque du pied gauche **(52e).**



4-1 : Laudrup frappe, Alvez détourne. **Larsen** a suivi et marque du droit **(68e).**

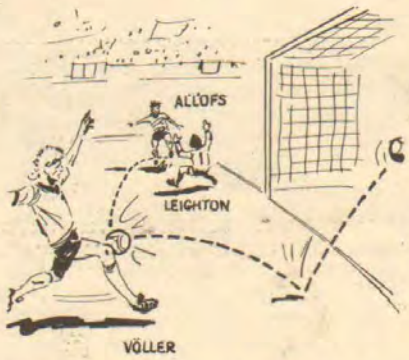
RFA-ECOSSE : 2-1



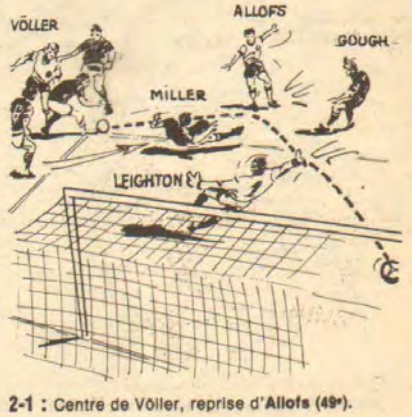
0-1 : Passe de Souness pour **Strachan** qui reprend du droit **(17e).**

5-1 : Laudrup lance **Larsen.** L'attaquant danois dribble Alvez et marque dans le but vide **(80e).**

6-1 : Centre de Larsen. Reprise du gauche de **Jesper Olsen (89e).**



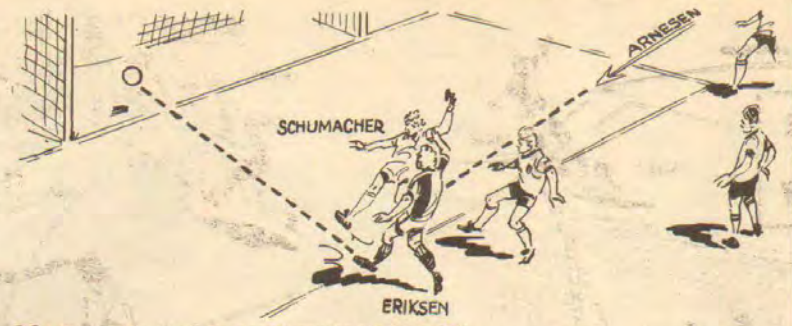
1-1 : Centre d'Allofs, reprise du genou droit de **Völler (21e).**



2-1 : Centre de Völler, reprise d'**Allofs (49e).**

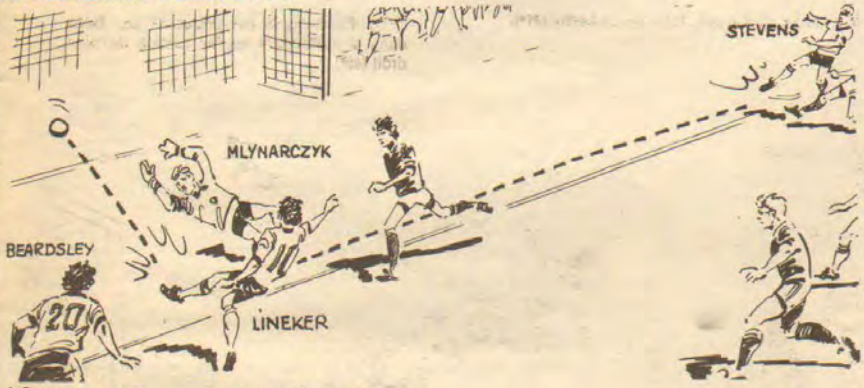
DANEMARK-RFA : 2-0

1-0 : Morten Olsen est bousculé dans la surface. Penalty transformé par **Jesper Olsen** du gauche **(43e)**.

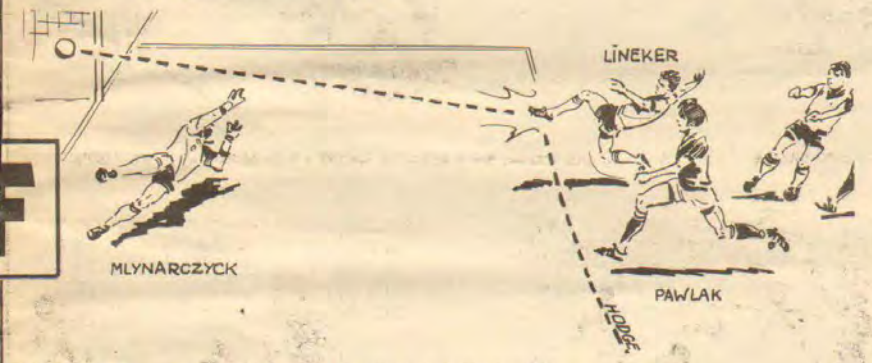


2-0 : Centre d'Arnesen. Reprise du gauche d'**Eriksen (62e)**.

ANGLETERRE-POLOGNE : 3-0



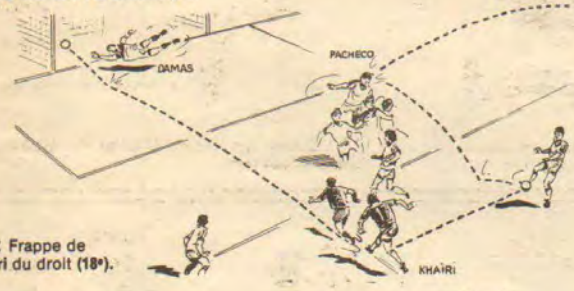
1-0 : Centre de Stevens. Reprise de **Lineker (7e)**.



2-0 : Centre de la gauche de Hodge. Reprise du droit de **Lineker (14e)**.

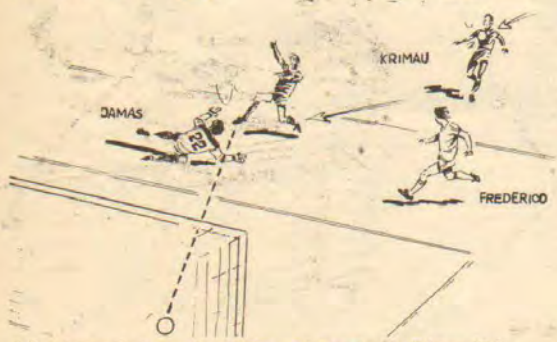
3-0 : Corner de Hoddle. Reprise au deuxième poteau de **Lineker (36e)**.

MAROC-PORTUGAL : 3-1



1-0 : Frappe de **Khairi** du droit **(18e)**.

2-0 : Centre de Khalifa. Reprise de volée du gauche de **Khairi (27e)**.



3-0 : Centre de la gauche de Timoumi. Reprise de **Krimau (62e)**.

3-1 : Dégagement de Zaki. **Diamantino** récupère et marque du pied droit **(80e)**.

LOTO SPORTIF

Le Loto aime la Ligue Acte II

Le Loto sportif a bien fait son travail en proposant deux tirages sur le Mundial, et il n'a pas été récompensé en retour par le nombre de validations. La Coupe de la Ligue, que nous allons retrouver dans sa deuxième phase tout au long du mois de juillet, pourra-t-elle mieux faire ou au moins aussi bien ? Ce serait surprenant en plein mois de vacances, juste après la Coupe du monde et juste avant la reprise du Championnat. Ce n'est pas pour autant que *France Football* va vous abandonner à votre sort, vous retrouverez les quatre pages habituelles consacrées au jeu et une couverture relativement consistante de la compétition elle-même.

LES RAPPORTS DU TIRAGE N°42

	NOMBRE DE JEUX GAGNANTS	RAPPORT PAR JEU GAGNANT (pour 5F)
16 bons résultats	3	1 191 115,00 F
15 bons résultats	216	16 540,00 F
14 bons résultats	3 636	980,00 F
13 bons résultats	35 932	99,00 F
Bons résultats aux "7 Numéros de la Chance"	50 084	31,00 F

LA PROCHAINE GRILLE
Validation exceptionnelle DU 25 JUIN AU 3 JUILLET 1986 N°46

	Equipe 1	Equipe 2			Equipe 1	Equipe 2	
1	BREST	GUINGAMP	1 N 2	9	METZ	NANCY	1 N 2
2	RENNES	NANTES	1 N 2	10	REIMS	STRASBOURG	1 N 2
3	ORLÉANS	R.C. PARIS	1 N 2	11	ST-ÉTIENNE	GUEUGNON	1 N 2
4	BORDEAUX	TOULOUSE	1 N 2	12	SOCHAUX	AUXERRE	1 N 2
5	CAEN	LAVAL	1 N 2	13	TOULON	MARSEILLE	1 N 2
6	PARIS-S.G.	LE HAVRE	1 N 2	14	SÈTE	MARTIGUES	1 N 2
7	ABBEVILLE	LENS	1 N 2	15	CANNES	MONACO	1 N 2
8	LILLE	VALENCIENNES	1 N 2	16	BASTIA	NICE	1 N 2

DIVISION I | DIVISION II | DIVISION III

CÉLESTIN OLIVER DTN ?

C'est normalement Célestin Oliver qui devrait, après la Coupe du monde, succéder à Henri Guérin au poste de directeur technique national. C'est Henri Guérin lui-même qui aurait proposé sa candidature. Ancien joueur de Sedan, Marseille et Angers, entraîneur de Caen et de Reims, Célestin Oliver, actuellement professeur d'éducation physique, a porté cinq fois le maillot de l'équipe de France et a participé à l'épopée de Suède en 1958.

● Jacques Zimako, qui était la saison dernière responsable de l'équipe de D IV du SEC Bastia, va devenir entraîneur-joueur à Sartène, club de Promotion d'Honneur du sud de la Corse. L'ex-international avait également reçu des offres de deux clubs de D IV : Créteil et L'Ile-Rousse.

● L'autre dimanche a été organisé, à Bordeaux, le quatrième mémorial Omar-Sahnoun. Il s'agissait d'un rassemblement de poussins et de pupilles venus du Sud-Ouest, mais aussi de Saragosse et de Pampelune, en Espagne.

● Rémy Vogel, le capitaine du RC Strasbourg, ne sait pas encore s'il quittera ou non le club alsacien. Mais son transfert à l'AS Monaco n'est pas à écarter, moyennant une indemnité de 220 millions.

● Albert Cartier, le défenseur nancéien, a des problèmes de cheville. Ses douleurs ont pour origine la tournée de l'ASNL en Côte-d'Ivoire.

● Si Antal Nagy, le Hongrois, avait signé à Nancy avant de partir au Mundial, son compatriote Peter Hannich avait, lui, souhaité ne rien signer avant son retour du Mexique. Il s'est finalement décidé ce vendredi, et a donné officiellement son accord au club lorrain.

● L'AS Nancy-Lorraine a fêté cette semaine le départ en retraite de Jacques Granger, secrétaire général depuis la création du club en 1967. Pour la circonstance, Claude Cuny, le fondateur, tous les anciens dirigeants, les entraîneurs, Pleimelding, Favre, Redin, Collot et Wenger, étaient présents. Tous ont eu une pensée pour le regretté Georges Huart.

● L'Association Sportive d'Aix-en-Provence, qui retrouve la Troisième Division, a recruté pour l'instant le milieu de terrain Jean-Jacques Garcia (vingt-six ans) qui jouait à Rouen après avoir fait ses classes à l'OM. Autre recrue, l'ailier Gilles Gomez (vingt et un ans) qui a été stagiaire à Montpellier. L'entraîneur Yannick Bonnec terminera son recrutement par un défenseur.

LE PROGRAMME DU VCF

La saison 1986-1987 s'annonce une nouvelle fois passionnante po le Variétés Club de France. Début octobre, il ira au Camero invité par Eugène Njo-Léa pour le lancement du professionn lisme. En janvier 1987, l'habituelle tournée aura lieu aux Iles Sai Barthélemy et à l'Ile Saint-Martin. En ce qui concerne les no veaux joueurs du VCF pour la saison 1986-1987, Thierry Rola pourra compter sur les frères Valente, Patrick Florelli (ex-joueu de Malakoff) et Albert Couriol. Ces derniers rejoindront les L qué, Amorfini, Padovan, Trésor, Sied, Astre, Gardon, etc.
Parmi les grands projets du VCF, les cinquante ans de leur pré dent en août 1987, et une tournée en juillet aux Etats-Unis et Canada. Le VCF débutera sa saison le 10 août prochain à Mont chon, avant de se rendre les 13 et 14 août à Saint-Jean-de-L chez Jean-Michel Larqué, dans le cadre de ses stages, et 20 août à Langoiran chez Alain Giresse.

● Niort est toujours à la recherche d'un milieu de terrain. L'affaire semblait bien engagée avec Jean-Louis Zanon, mais le Marseillais pourrait bien, finalement, demeurer sur la Canebière.

● Roman Ogaza est libre de tout engagement. Ancien international polonais, il disputa la Coupe d'Europe avec Lens avant de venir à Alès, dont il porta le maillot pendant deux saisons. Agé aujourd'hui de trente-trois ans, il est prêt à apporter toute son expérience à un club de Deuxième, Troisième ou Quatrième Division. Tél. : (66) 52-85-45.

● Daniel Zanko (ex-Racin et Harel (ex-Chaumont) rejoint hier matin leurs no veaux camarades toura geaux. Yvon Jublot n'a d'a leurs pas terminé son rec tement et envisage l'acqui tion d'un nouveau numéro 1

● Krimau Merry, l'attaqua marocain du Havre, signe très probablement à l'A Saint-Etienne un contrat deux ou trois ans. « Il ne re tera plus qu'à régler certai détails, quand je rentrerai France, avec M. Hureau, président havrais, et av l'AS Saint-Etienne », déclaré Krimau.

NON A HECHTER !

Le comité de gestion de la section professionnelle du Strasbourg, réuni à Landersheim, dans le Bas-Rhin, s'est oppo jeudi, à l'unanimité, à la venue au club du couturier parisien Dan Hechter. Ce dernier était venu mardi à Strasbourg, à la deman du président général du Racing, M. André Bord, pour prendre c contacts avec les responsables du club alsacien. M. Je Wuillaume, le président du comité de gestion, engagé dans u lutte pour le pouvoir avec André Bord, a indiqué que « les appo de sept voire dix millions de francs, promis par M. Hechter, sont justement que des promesses. Nous ferons un très gr effort financier pour tenter de résorber le déficit du clu Maintenant, M. Hechter peut toujours tenter de s'imposer », a-t-poursuivi.
André Bord a, pour sa part, indiqué « qu'il regrettait ce décision, mais qu'il ne ferait rien pour briser l'unité statutaire club ». Il a conclu en disant : « Je dois veiller à l'union de tout les sections du Racing. »

ANNONCES CLASSEES

Les Petites Annonces sont reçues à :
« Manchette Publicité »
Service des Annonces Classées
25, avenue Michelet, 93400 Saint-Ouen.
Téléphone : 16 (1) 42-52-88-00

Elles doivent être en possession de Manchette Publicité avant le **mercredi 12 heures**, accompagnées de leur règlement, pour publication le mardi suivant.
Elles sont payables au comptant par chèque bancaire, postal ou mandat à l'ordre de **Manchette Publicité** ou directement à notre guichet.

Utiliser la grille ci-dessous :

NOM :..... TÉL. :.....
ADRESSE :.....
.....
.....
DATE(S) DE PARUTION :.....

F.F.

TARIF T.T.C. :
18 F la ligne de 21 lettres ou espaces
Minimum par annonce 90 F
Annonces encadrées : supplément 90 F

DOMICILIATION : 120 F par annonce (cette somme forfaitaire comprend les lignes pour notre formule « Ecrire sous n°..... Manchette Publicité, 25, av. Michelet, 93400 Saint-Ouen » ainsi que les frais de domiciliation et de réexpédition du courrier).

DEMANDES

JOUEUR

26 ans, n°2, 3, 6, niv. D II, D III, ch. club D II, D III D IV amb.. T. : 51-05-59-60.

Albert Poli, ex-pro., entraîneur, 7 ans exp. entr. D IV, D III, ch. club ambitieux. Tél. : 92-31-50-49.

Gardien non muté, joueurs n° 8 et 9 mutés niv. Promotion rech. club banlieue ouest. Tél. : 47-33-75-81.

Ent., entr.-joueur 1er degré, sér. réf., 34 ans, niveau DH, cherche club ambitieux. Tél. : 48-50-14-80

Joueur professionnel en fin de contrat attaquant n° 9, 32 a. 2e degré complet, propose ses services à club D III, D IV, DH ambitieux comme entraîneur-joueur ou joueur. Tél. : 78-89-45-89 ou 93-64-16-36.

Gardien de but ex-stagiaire pro, int. juniors Espoirs ay. joué D II, D III, D IV cherc. club Etudie ttes propos. Tél. : 66-50-13-34, h. repas. Age 28 ans.

Joueur 20 ans, Chilien, sélection juvénile au Chili, ch. club D I, D II, D III, bonne expér. en D I. Ecrire sous n° 8585 à Manchette Publicité 25, av. Michelet 93400 Saint-Ouen.

Joueur 28 ans, ayant évolué 8 ans en D II, cherche club sérieux avec emploi rég. Sud-Est, postes 2, 3, 4, 5, 6. Ecrire sous n° 8588 à Manchette Publicité 25, av. Michelet 93400 Saint-Ouen.

Joueur 18 ans, n° 10 ex-aspirant à Mulhouse, niv. D III, ch. club offrant emploi stable. Etudie toutes propos. Tél. : 84-46-35-42.

Joueur 21 ans, n° 7-9-11, ex-stagiaire ch. club ambitieux D III, D IV. Tél. : 26-87-00-91.

Joueur stagiaire pro. III libre n° 2, 3, 4, 6 (1er degré entr.) ch. club D II, D III. Etud. ttes prop. Tél. : 39-86-56-40.

OFFRES

Club DH Centre, ambitieux D IV, cherche préférence entr.-joueur sinon entr. (2e degré spécif. au moins) si joueur niveau D III. Ecr. sous n° 8568, Manchette Publicité, 25, av. Michelet, 93400 St-Ouen.

Club DH Atlantique cherche attaquant et défenseur. Emplois divers à proposer. Urgent. Envoyer CV, Ecr. sous n° 8569, Manchette Publicité, 25, rue Michelet, 93400 St-Ouen.

Club ambitieux Prom. district dépt 74 ch. joueurs niv. minim. DH et entraîneur pr équipes jeunes offre emplois dessinat. architecture, chauffeur-livreur VL, tourneurs, métreurs. Tél. h. bureau : 50-75-65-44.

Club D H rég. Paris très ambitieux ch. joueurs français n° 9, 10, 11, niv. D2-D3. Tél. préf. matin : 39-93-27-75.

Club PH ambitieux ch. joueur D III ou D IV ayant diplôme MNS ou suscept. de le passer. Trav. assuré comme maître de sports à l'école. Urgent. Tél. : 54-97-42-75.

Club amateur ambitieux 92 Champ. samedi après-m. division I recr. tr. bon n° 9 français niveau PH, H, et 1 entraîneur dirigeant rémunéré (conviendr. à vétéran expérimenté). Bonnes install. bonne ambiance. Tél. soir : 42-70-86-16.

places disponibles
Clubs Loisirs
en bretagne, à Dinard ou Le Conquet stages de football
- 3 stages en juillet - 3 stages en août du lundi matin, 10 h au samedi midi, 14 h.
- Conditions spéciales aux groupes
- Les aides des Comités d'Entreprises et les bons de vacances des Caisses d'Allocations Familiales sont honorés.
Nom
Prénom
âge
Adresse
Ville
code postal
Tél
vacances football.club
région bretagne. stages alain de martigny
192 rue jean jaurès . 29200 . brest . tél. 98.44.23.59

Club D IV ambitieux bord mer Bretagne off. à n° 10, D II ou D III, emploi prof. de gym., brevetés d'Etat (enseign.). Ecr. sous n° 8580, Manchette Publicité, 25, av. Michelet, 93400 St-Ouen.

Club PH Bourgogne rech. entr.-joueur 1er degré ou joueur niv. D III, D IV titulaire bac F 1, F 3 bac + 2. Empl. assuré. Ecr. sous n° 8563, Manchette Publicité, 25, av. Michelet, 93400 St-Ouen.

Club banlieue Sud ambitieux recherche n° 9, niv. D III, D IV, D H entraîneur jeunes libre mercredi et dimanche ap.-midi. Tél. h.b. : 42-37-46-57. Dom : 69-09-12-54.

Club DH C.-O. ch. gard. but expér. D III, D IV non mut. de préf. Poss. empl. si capable. Tél. h. repas : 45-98-06-43.

DIVERS

Sté éditant magazine foot amateur en expansion recherche associés disposant capitaux. Ecr. sous n° 8571, Manchette Publicité, 25, av. Michelet, 93400 St-Ouen.

IMPORTANT
achète pour offrir à jeune handicapé films ou cass. vidéo des matches du Brésil à la Coupe du monde 1970. Copie possible. M. Simony. Tél. : 42-71-22-62 h. b.

FINI, LES VACANCES !

Il est revenu le temps de la souffrance, des footings matinaux et de la musculation. Treize des clubs de première division se sont déjà remis au travail.

AUXERRE
23 juin
BORDEAUX
26 juin
BREST
23 juin
LAVAL
16 juin
LE HAVRE
24 juin
LENS
1er juillet
LILLE
28 juin
MARSEILLE
20 juin
METZ
23 juin
MONACO
16 juin
NANCY
16 juin
NANTES
23 juin
NICE
20 juin
PARIS-SG
1er juillet
RC PARIS
30 juin
RENNES
26 juin
SAINT-ETIENNE
30 juin
SOCHAUX
24 juin
TOULON
16 juin
TOULOUSE
19 juin

DE L'AIDE POUR LE TÉFÉCÉ

Le conseil général de la Haute-Garonne a décidé d'attribuer au Toulouse FC une subvention de 117 millions d'anciens francs pour l'aider à régler ses besoins immédiats de trésorerie. En revanche, en ce qui concerne sa participation au plan quinquennal de redressement du club, destiné à éponger conjointement, avec le conseil régional et la mairie de Toulouse, les 25 millions de francs de passif, le conseil général ne donnera sa réponse qu'en décembre, après du vote du budget.

Le centre de formation du SC Bastia va se doter d'un nouveau responsable, la saison prochaine. Il s'agit de Christian Villanova, CTD en Corse-du-Sud. Il a signé un contrat de trois ans avec le SCB.

Le transfert d'Andrezj Rutczynski, l'attaquant international polonais, à Auxerre se désormais réglé. Le président de l'AJA, M. Hamel, doit se rendre très bientôt en Pologne pour accomplir les dernières démarches auprès de la Fédération.

Randy Samuel, le stopper de l'équipe nationale canadienne, ne serait pas entré l'idée d'évoluer dans le prochain Championnat, même en deuxième division. Sa seule exigence : gagner autant qu'aux États-Unis, c'est-à-dire environ 60 000 francs par mois.

Bernard Genghini a signé un contrat de deux ans en faveur du Servette de Genève.

● Pendant le stage à Val-Thorens, Abdoulaye Sogue, l'avant-centre de l'équipe Espoirs du Sénégal, a fait excellente impresion à Arsène Wenger, l'entraîneur nancéien. Un bon point pour lui...

● Victime, dimanche dernier, d'un accident de voiture en compagnie de son épouse, Eric Di Meco a quitté, mardi dernier, l'hôpital de Vitry-le-François. Il a ainsi pu partir avec l'équipe nancéienne pour Val-Thorens.

● Le Lyonnais Jacques Philip, originaire de Brest, a signé un contrat de deux ans en faveur du Stade Lavallois.

● Franck Passi (vingt ans), milieu de terrain de Montpellier, a signé en faveur de l'Olympique de Marseille. Franck Passi, frère de Gérald, le Toulousain, effectue actuellement son service militaire au Bataillon de Joinville.

● Manuel Abreu n'a pas signé à Bastia. Pour l'instant, il préfère attendre d'autres propositions à Nancy. Outre Abreu, l'ASNL aimerait également transférer son attaquant yougoslave Fegic puisqu'elle a d'ores et déjà engagé deux Hongrois.

● L'AS Nancy-Lorraine, en stage à Val-Thorens, avait reçu une offre des Girondins de Bordeaux pour disputer un match amical à Aix-les-Bains, fin juin. Les Nancéiens ont décliné l'offre afin de rester le plus longtemps possible en altitude.

une deux

HENRYK KASPERCZAK

Henryk Kasperczak fêtera le 5 août prochain, date de réouverture de la chasse, ses grandes retrouvailles avec la Première Division qu'il a quittée, il y a deux ans, après la mémorable victoire du FC Metz en Coupe de France. Depuis Saint-Etienne, où il savoure ses derniers jours de vacances, l'entraîneur des Verts nous a expliqué comment il aborde cette nouvelle aventure...

« Vous avez donc passé toutes vos vacances à Saint-Etienne ?

— Oui, à cause de mes enfants qui sont d'âge scolaire. Mais il y avait la Coupe du monde, à la télévision, pour me divertir.

— Qu'est-ce qui vous a essentiellement marqué, jusqu'à présent, dans ce Mundial ?

— L'élimination prématurée d'équipes qui avaient pourtant pris un excellent départ dans la compétition, telles l'URSS et le Danemark.

— La Pologne, il faut bien le reconnaître, nous a offert, elle aussi, une pâle prestation...

— C'est vrai. Et je suis déçu par notre parcours. La Pologne dispose à l'heure actuelle de jeunes d'avenir. Ce qui lui fait défaut, ce sont de grandes individualités. Un garçon comme Boniek n'a pas perdu ses qualités mais cela n'est pas suffisant pour qu'il influence le jeu de manière capitale.

— Un mot maintenant de votre nouvelle recrue, le Bulgare Dimitrov.

— Il est difficile de le juger dans une équipe bulgare qui a réussi une Coupe du monde moyenne. Il n'a pas pu démontrer grand-chose pour la bonne raison que ses équipiers n'étaient pas très en forme. Mais je reste persuadé qu'il possède de grandes qualités. Il va apporter beaucoup à l'ASSE au niveau du groupe.

— Qu'attendez-vous de lui précisément ?

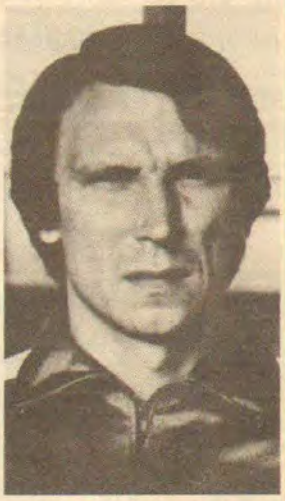
— J'estime qu'en Division I, il nous faut une défense assez solidaire et qui tienne la route au niveau gabarit. Or, Dimitrov a toutes les capacités pour jouer dans notre défense un rôle important.

— Quand reprenez-vous l'entraînement ?

— Le 30 juin. Et nous resterons en stage à Saint-Etienne où nous avons d'excellentes conditions pour nous préparer. Le 5 juillet, nous débuterons en Coupe de la Ligue, contre Gueugnon chez nous. Le 9 juillet, nous affronterons le Dynamo Kiev à l'occasion du cinquantenaire de l'AS Saint-Etienne. Puis, deux autres matches de Coupe de la Ligue, contre Auxerre, le 12 et Sochaux, le 16. A noter que le match retour contre Sochaux aura lieu le 1er août, soit quatre jours seulement avant la première journée de Championnat au cours de laquelle nous devons précisément affronter les Sochaliens.

— Cela vous fait quoi de retrouver la Première Division après deux ans en Division II ?

— C'est quelque chose de formidable ! Je pense avoir appris énormément en Deuxième Division. A présent, je suis un entraîneur plus riche en connaissances. Et cette nouvelle aventure m'enthousiasme.



— Pour finir, une question un peu délicate. Vous disposez de deux gardiens de grand talent. Castaneda et Lemasson. Lequel sera le titulaire ?

— Le meilleur ! Je dispose d'un effectif de vingt joueurs, avec une dizaine de nouveaux arrivants. Dans mon esprit, tout le monde part à égalité de chances. Ceux qui seront le plus en forme le 5 août, ceux qui auront démontré le plus de qualités, au cours des neuf matches de préparation qui nous attendent, joueront. C'est aussi simple que cela. Et c'est, bien sûr, valable, aussi pour le poste de gardien de but... »

H.O.

MUNDIAL ET MUSIQUE, MUSIQUE.

TOP 101 FM : la radio qui s'écoute des oreilles aux doigts de pied.

Sur 101 MHz, en Ile-de-France, toute la journée, en instantané, football, cadeaux et musique sur TOP 101 FM à l'occasion du Mundial.
7 h 15 - 7 h 45 : Musical Foot.
7 h 30 : Liaison Mexico avec les journalistes de L'Équipe.
9 h 30 : Dossier Mundial.
18 h 00 : Tous les matchs de soir.
20 h - 2 h 00 : Les matchs en direct.
Et tout sur Minitel 24 h / 24 (36.15.91.77, tapez PL).

TOP 101 fm

Mandarine

GROUPE A	ARRIVÉES	DÉPARTS
ABBEVILLE	Morel (Béziers), Geffriaud (Angers), Dufour (Guingamp), Polo (Gueugnon), Marcy (Compiègne).	Zagar (?), Curt (Epinal), Samson (Guingamp).
AMIENS	Bied (Valenciennes), M'Bemba (Roubaix), Leconte (Gueugnon), Adjoui Bocco (Creil), Bouanga (Creil), Makula (Le Touquet), Khirat (Poissy).	Kedlé (Dijon), Turquet (?).
ANGERS	Acosta (Le Puy ?), Flores (Montmorillon), Thiam (Lorient).	Moulin ? (Le Mans UC 72), Schali (Saint-Priest).
BEAUVAIS	Lelouard (Rouen, Titeca (Rouen), Recordier (Rouen), Bialas (Rouen), Mouyabi (Chaumont), Carrot (INF Vichy), Lumovic (Dowala, Grèce), Warmez (Creil).	Dos Santos (Rouen), Zorzetto (Rouen), Tirloit (arrêt), Kuhn (Chauny), Le Roy (?), Essabik (?), Japan (?).
BESANÇON	Bezaz (Rennes ?), Reiter (Montceau ?), Tholot (Toulon ?).	Pietronave (Le Havre), Amanallah (Niort), Bracconi (Metz), Salou (Toulon), Germain (Cuiseaux).
CAEN	Prieur (Le Havre), Pesin (Quimper).	Vandeputte (Bourges), Angué (?), Crapoulet (?), Lehesle (Cuiseaux).
DUNKERQUE	Levasseur (Le Havre), Ollo (Lyon), Moyroud (Saint-Etienne).	Buisset (?), Tuybens (?), Kebir (?), Hugues (Monaco).
GUINGAMP	Wiss (Sète), Samson (Abbeville), Nelson (Lorient), Huck (Strasbourg).	Keruzoré (Brest), Guégan (Brest), Lubin (La Roche-sur-Yon), Dufour (Abbeville).
LA ROCHE-SUR-YON	Blachon (Montpellier), Lubin (Guingamp), Robert (Rennes), Hagenbach (Le Havre), Burneau (FC La Roche).	Araujo (?), Mira (Valence), Drappier (JA Poiré).
MULHOUSE	Nativi (Bastia), Laverny (Toulouse), Dupraz (Brest).	Deza (Metz), Assad (Porto ?).
NIORT	Amanallah (Besançon), Boucher (Lyon), Squaglia (Lyon), Merelle (Auxerre).	Hely (Cuiseaux), Donato (Cuiseaux), Daviaud (Bourges), Drouet (?), Renoux (?).
ORLÉANS	Arribart (Nancy), Sesniac (Sedan), S. Solomenko (Sedan), Agerbeck (Sochaux).	Knayer (Martigues), Soriano (Sète), Cheravola (?), Krstic (?), De Falco (?).
QUIMPER	Goadec (Lorient), Jaffres (Reims), Do Rego (Rouen), Levève (Tours).	Pesin (Caen), Martet (?).
REIMS	Dufrene (Fort Lauderdale), Vercruysse (Tours), Gabrich (Instituto Cordoba ?).	Lokoli (?), Luizhino (?), Velud (?), Fioriti (?), Jaffres (Quimper), Tony Giannetta (Cuiseaux), Abreu (Cuiseaux).
SAINT-DIZIER	Fourrier (Charleville), Pariset (Chaumont ?), Pfrunner (Metz ?), Cangini (Metz ?), Jacquemin (Nancy).	Sidaine (?), Martin (?).
STRASBOURG	Six (Metz), Gudimard (Alès), Gousset (Brest), Reichert (Suttgart), Gianberini (Blénod), Flucklinger (Merlebach).	Huck (Guingamp), F. Brisson (Marseille), Cuybanes (Marseille), Larios (?), Van Straelem (?), Pécout (?), Souto (?), Jeliazkov (?).
TOURS	Zanko (RC Paris), Almiron (Newell's old Boy), Flores (UNA Mexico ?).	Levève (Quimper), Vercruysse (Reims), Coiffier (Brest), Devillechabrolle (?).
VALENCIENNES	Frappart (Sedan).	Laurey (Marseille), Gomis (Le Mans ?), Merry (Nîmes).

GROUPE B	ARRIVÉES	DÉPARTS
AJACCIO	Lamon (Saint-Etienne), Lobe (Nancy)	
ALÈS	Sither (Limoges), Monczuk (Istres), Sence (Rouen), Cristol (Béziers), Pasqualetti (Béziers), Hely (Niort).	Gudimard (AS Strasbourg), P (Nîmes), Barberat (Cannes), Provost (Le Havre), Ogaza (?).
BASTIA	Gilles (Saint-Etienne), P. Solomenko (Lyon), Abreu ? (Nancy), Lippini (Martigues), Xavier (Nantes), Zamora (Toulon), N'Gouète (Chaumont), Ciccolini (O. Ajaccio), Ceccarelli (Saint-Etienne).	Ottaviani (Metz), Nativi (Mulho se), Furlan (Montpellier), Pastine (Lille), Morrachini (Toulon), Tes (Toulon), Biamonte (Sète), Moiz (Cannes), Furic (?).
BÉZIERS	Corroyer (Le Puy), Vicot (Rouen).	Cristol (Alès), Vergnet (Limoge Babic (Montpellier ?), Mor (Abbeville), Pasqualetti (Alè Bousdira (Montceau), Tur (Sèt Ahache (Devèze), Maatar (?).
BOURGES	Vandeputte (Caen), Kozak (Seraing), Melazza (Sète), Amours ? (Rouen), Kerros ? (Vannes), Gianporcaro ? (Orléans), Daviaud (Niort).	Petron (?), Gury (?), Bedouet (? Trivino (?), Dehon (?).
CANNES	Emon (Toulon), Moizan (Bastia), Sassus (Toulouse), Morisseau (Nîmes), Primorac (Lille), Burnier (Le Puy), Malhomme (Le Puy), Barberat (Alès), Bellisi (Brest), Puccinelli (Mazargues).	Garcia (?), Kassy-Kouadio (? Lopez (?), Chillet (?), Caminitti (? Chaverot (Nantes ?), Vizcaino (? Bertucci (?), Parodi (?), Fios (Ma seille).
CUISEAUX	Khirat (Auxerre), Germain (Besançon), Donato (Niort), Brecon (Brest), Tony Giannetta (Reims), Abreu (Reims), Lemesle (Caen).	Hamini (Nîmes), J.-L. Jacquin (?), David (Saint-Etienne), Sixd nier (?), Dehoux (?), Nébot (? Ladwig (?), Badajoz (?).
GUEUGNON	Briet (Tours), Perfetti (Grenoble), Fernandez (Metz), Duflot (Villefranche-sur-Saône), Wathelet (Nice), Saclier (Auxerre).	Polo (Abbeville), Lecont (Amiens), Leclercq (Sète), M. P. Chèze (Saint-Serin-sur l'Isle).
ISTRES	Mogis (Rouen), Becker (Thionville), Faucher (Thonon), Benchenafi (Mazargues), Grattan (Chaumont), Radulovic (Novi Sad), Coet (Rouen).	Priou (Lyon), Monzcuk (Alès).
LE PUY	Carrot (Nîmes), Wolf (Chaumont), Pastor (Toulon), Perez (Cartagène), Silva-Carneiro (Brésil), Auniat (Grasse).	N'Domba (Lyon), F. N'Dioro (? Acosta (Angers ?), Becker (? Burnier (Cannes), Malhomm (Cannes), Corroyer (Béziers) Dadot (Angoulême).
LIMOGES	Vergnet (Béziers), Spadiny (Lyon), Ardisson (Thonon), Volpatti (Nice), Ascensio (INF Vichy), Dewilder (Brest), Bensaoula (Le Havre ?).	Sither (Alès), Bois (?), T. Raba (Paris-SG), D. Rabat (Paris-SG P. N'Diqro (Nice), Barrière (Metz Lacroix (Brive), Korynt (?), Todo rov (?), Dusé (?).
LYON	Havet (Red Star), Orts (Nîmes), N'Domba (Le Puy), Benyahia (—— ——), Remark (Mannheim), Robin (Lille), Priou (Istres), Bajeot (Thonon).	Boucher (Niort), Ollo (Dunkerque Squaglia (Niort), Vargoz (?), Spa diny (Limoges, P. Solomenk (Bastia), Rouyer (?), Bocchi (Tho non ?), Philip (Laval).
MARTIGUES	Flak (Marseille), Soler (Marseille), Knager (Orléans), Nastro (Orange).	Cantona (Auxerre), Januzzi (Nice) Ruffier (Bordeaux), Troittino (Bor deaux), Lippini (Bastia), Martine (Fos-sur-Mer), Dafreville (Saint Etienne).
MONTCEAU	Bousdira (Béziers), Cano (Sète), Zaoui (Saint-Priest).	Reiter (Besançon ?), Mobati (Lil le), Zoonekynd (Boulogne-sur-Mer).
MONTPELLIER	Milla (Saint-Etienne), Babic (Béziers), D'Angelo (Nancy), Lucchesi (Nîmes), Bernardet (Brest), Furlan (Bastia).	Chemier (Angoulême), F. Passi (Marseille), Blachon (La Roche AEPB), Millot (?).
NÎMES	Palu (Alès), Winter (INF Vichy), Hoffer (INF Vichy), Merry (Valenciennes), Charles (Auxerre), Makita (Saint-Etienne), Hamini (Cuiseaux).	Carrot (Le Puy), Bianconi (?), Goudard (Nice), Orsoni (?), Orts (Lyon), Demoulin (Hyères ?), Lucchesi (Montpellier), Fernandez (?), Morisseau (Cannes), Herrero (Le Puy ?).
SÈTE	Krause (Sochaux), Papini (MUC 72), Soriano (Orléans), Renaut (RC Paris), Tur (Béziers), Leclercq (Gueugnon), Biamonte (Bastia), Simba (Versailles).	Cano (Montceau), Wiss (Guingamp), Col (?), Kieffer (?), Melazza (Bourges).
THONON	Lalevée (Nancy), Chevallier (Nancy), Baré (Sochaux), Bocchi (Lyon ?).	Faucher (Istres), Ardisson (Limoges), Bajeot (Lyon), Martinez (?), Duffour (?).

EUROPE

PORTUGAL (Fernando COUTO e SANTOS)

Challenge Interclubs

Ce n'est que le début

LISBONNE. — L'élimination de l'équipe du Portugal en Coupe du monde a été ressentie avec d'autant plus de tristesse qu'elle était, en quelque sorte, inattendue. Mais les raisons de l'échec de la sélection portugaise ne se bornent pas aux événements qui se déroulèrent sur les terrains mexicains. Elles sont plus profondes et pour les analyser il faudra, non seulement se pencher sur tous les rebondissements qui précédèrent l'entrée en scène du Portugal en Coupe du monde, mais également faire quelques considérations sur les méandres du football portugais et les structures fédérales. En effet, l'éviction de Veloso pour prétendu dopage, jusqu'à la rébellion des joueurs, sans oublier la préparation inadéquate réservée aux sélectionnés, c'est des événements qui donnent matière à réfléchir.

La Fédération portugaise de football semble décidée à mener une enquête sur les événements de Saltillo (lieu du séjour de l'équipe du Portugal) et sur la conduite des joueurs. La Fédération n'a pas du tout aimé la rébellion que les joueurs ont menée, non seulement pour cause de revendications financières, mais aussi pour exiger un meilleur traitement de la part de la Fédération qui, selon eux, les avait voués à l'ostracisme. Or la semaine dernière, devant les caméras de la télévision portugaise, M. Silva Resende (président de la Fédération) a affirmé que les joueurs étaient depuis plusieurs mois au courant des primes de match et des propositions financières de la Fédération. S'ils n'étaient pas d'accord sur ces propositions, commente M. Resende, ils n'étaient pas tenus de porter les couleurs de la sélection portugaise.

Les joueurs, pour leur part, s'en prennent toujours à M. Resende ainsi qu'à M. Amandio de Carvalho (vice-président) et à l'organisation fédérale, en général, qu'ils accusent d'être les responsables majeurs dans l'échec de la participation portugaise au Mexique. Or la Fédération a tous les droits de ne pas être d'accord avec les revendications financières des joueurs.

Mais ceux-ci sont-ils tenus d'accepter le fait accompli ? Pourquoi n'a-t-on pas entamé un dialogue qui aurait pu porter ses fruits ? Or on sait que les joueurs portugais n'ont pas été les premiers à avoir des exigences financières. On se souvient, entre autres, de l'exemple italien avant la Coupe du monde 1982. Cela dit, il ne serait pas juste d'exempter de tous reproches les sélectionnés portugais qui ont également une part de responsabilité, mais il faut que la Fédération prenne également conscience de ses erreurs, surtout quand on sait que sous l'aspect de l'organisation, la Fédération a carrément échoué au Mexique.

En effet, les Portugais sont arrivés à Saltillo presque un mois avant le début de la compétition, sans un plan de travail préalablement établi et les joueurs portugais n'ont pas eu de véritables tests de préparation, devant se contenter de faire deux matches contre des équipes d'amateurs et de réservistes. Comment la Fédération va-t-elle nous expliquer qu'elle ait été la seule parmi celles présentes au Mexique, a ne pas trouver un adversaire compétitif pour sa sélection ? L'entraîneur José Torrès a été, pour sa part, un entraîneur solitaire.

On peut lui imputer le fait de ne pas avoir su utiliser la meilleure tactique contre la Pologne (même si le Portugal a prouvé plusieurs fois qu'il n'était pas très doué pour le football offensif) ou encore la non-sélection de Manuel Fernandes, meilleur buteur du dernier Championnat, mais la Fédération l'a, en quelque sorte, abandonné, et ce, après ne pas lui avoir donné les conditions de travail indispensables à son rôle d'entraîneur.

On ne sait pas encore qui sera le successeur de Torrès, mais d'après les informations de M. Resende, on adoptera cette fois-ci une autre méthode. On reprendra le schéma des années 60, où il y avait un sélectionneur et un entraîneur, ces deux fonctions n'étant pas tenues par la même personne. Certaines voix (d'entraîneurs notamment) se sont déjà levées contre le système. Mais les structures fédérales font de plus en plus l'objet de vives critiques.

Tout récemment, un statut de la Fédération, d'après lequel les clubs ne pourraient pas recourir aux tribunaux de droit commun sous peine d'exclusion, a été déclaré anticonstitutionnel. Quoi qu'il en soit, il est temps que le football portugais cesse de vivre de l'improvisation.

Lettre d'Italie

L'AVENIR DE L'AS ROME EN SURSIS

ZURICH. — L'appel interjeté dans les délais par l'AS Rome contre la décision de l'Union européenne des associations de football (UEFA), le 11 juin dernier, de suspendre le club pendant la saison 1986-1987 de toutes les compétitions européennes, sera examiné au début juillet, à Zurich, par le jury d'appel de l'UEFA, a indiqué, lundi, cette organisation.

Dans un communiqué, l'UEFA précise que « si la sanction frappant l'AS Rome était confirmée (...) la Sampdoria ne prendrait pas automatiquement » la place laissée vacante par l'exclusion de la Roma en Coupe des vainqueurs de Coupes.

L'AS Rome a été suspendue et son président, Dino Viola, écarté pendant quatre ans de « toute compétition officielle européenne », pour tentative de corruption de l'arbitre français Michel Vautrot, lors de la demi-finale de la Coupe d'Europe des clubs champions contre Dundee United, le 24 avril 1984.

« Contrairement à ce qu'a propagé à tort toute une partie de la presse italienne, poursuit l'UEFA, une demande devrait être faite en ce sens par la Fédération italienne de football », laquelle devrait encore être soumise à la Commission d'organisation des compétitions interclubs de l'UEFA.

AFRIQUE

MAROC (Kebir ARSALANE)

Bravo Faria !

RABAT. — On a coutume de dire que le changement d'entraîneur dans une équipe provoque un choc psychologique, mais de là penser que l'arrivée du Brésilien José Faria à la tête de l'équipe marocaine provoquerait le coup de tonnerre que l'on sait, il y avait un pas que les plus optimistes des supporters marocains n'avaient osé franchir il y a trois années. On a régulièrement tendance à surestimer ou à sous-estimer le rôle des entraîneurs. On en fait des hommes-miracles ou des inutiles. La vérité souvent se trouve à mi-chemin. José Faria a su donner à l'équipe marocaine ses lettres de noblesse. En effet, on peut être pour ou contre lui, l'aimer ou le haïr, l'admirer ou le redouter. On est obligé d'en convenir, c'est bien lui qui a pris une formation marocaine au jeu incohérent, inefficace et en a fait un club digne de ce nom, brillant par son fonds de jeu, son football sobre et spectaculaire et par ses individualités remarquables et exemplaires. Bref, un club qui non seulement vient de réussir des exploits sans précédents dans la Coupe du monde mais qui, en plus, inspire confiance. Ce couronnement du technicien, car c'en fut un, aura constitué l'apothéose d'une vie aventureuse sans précédent dans l'histoire du football du tiers-monde.

Ce technicien ayant roulé sa bosse un peu partout, vient de hisser jusqu'aux huitièmes de finale de la Coupe du monde une équipe qui n'appartenait pourtant pas au Gotha du football mondial, une équipe sans grandes vedettes, composée uniquement de jeunes amateurs, qui était venue au Mexique uniquement pour jouer au football, une équipe qui vient de déjouer tous les pronostics en faisant jeu égal avec des grandes équipes mondiales telles que l'Angleterre et la Pologne, avant de battre de façon remarquable le Portugal 3 à 1. Et cela, personne ne s'y attendait.

C'est pourtant ce que fit José Faria, et c'est un exploit qui restera dans les annales. Le magicien José fit trembler ces valeurs sûres que sont les orgueilleux Portugal, Angleterre, Pologne et même la grande Allemagne. Les entraîneurs de ces dernières équipes tremblant comme une feuille morte, se demandaient souvent quel tour pouvait bien avoir dans son sac ce Faria de malheur. La vérité, c'est sur le terrain qu'il faut la chercher. L'équipe marocaine ne fut jamais ridicule, loin s'en faut, on peut même préciser qu'en certaines périodes de jeu, les Marocains firent trembler les forteresses anglaises et polonaises, et même allemandes après avoir brillamment battu les Portugais. Malheureusement, leur manque d'expérience dans une telle compétition de grande envergure leur faisait perdre leur match contre les hommes de Beckenbauer qui, finalement, ne l'emportèrent que sur un petit but de Matthäus, réussi sur une balle arrêtée. Faria n'avait pas perdu son sourire pour autant. Ses joueurs s'étaient bien battus. Ils tombaient avec les honneurs. L'Allemagne, certes, remportait sa petite victoire sans gloire, une victoire à l'arrachée pourrait-on dire. Mais les vaincus n'y étaient pour rien. Faria vient de gagner un nouveau pari après avoir gagné il y a trois annnées celui de l'amitié et de la confiance dans son nouveau milieu.

Dans une équipe où les entraîneurs sont passés comme des météores, il est capable d'assurer une certaine continuité et d'effectuer le travail en profondeur dont il rêve. En tout cas, Faria, le magicien, s'est déjà donné un futur rendez-vous, celui de 1990 en Italie où il prévoit le Maroc déjà en quarts de finale. Si ce vœu se réalise, peut-être sera-t-il temps alors de lui élever une statue.

AMERIQUE

BRESIL (Alain FONTAN)

Les petits mènent le bal

RIO DE JANEIRO. — Le Championnat de l'Etat de Sao Paulo se poursuit malgré l'avalanche d'images mexicaines déversées à longueur de journée (et de nuit) par cinq chaînes privées de télévision. On finit par en savoir plus long au cours des nombreuses tables rondes, chères aux Brésiliens, installées à Guadalajara, que les gens sur place dans la chaleur aztèque.

Revenons à ce Championnat de Sao-Paulo, la ville qui « n'arrête jamais » selon le dicton, au point d'enregister la plus grande croissance en Amérique du Sud au cours des vingt dernières années. On joue dans les créneaux laissés par le Mundial.

Rappelons que les matches aller ont été remportés par Santos. Le champion d'automne ayant, selon le règlement officiel dernier, ainsi le droit de disputer le supertournoi organisé à la fin de la compétition, en compagnie du vainqueur des matches retour (et éventuellement, d'un troisième club qui aurait accumulé plus de points que les deux autres sur l'ensemble du Championnat). Santos paraît se désintéresser complètement de la compétition. Après avoir encaissé 4 deux reprises un 3-0 sans appel, l'ancienne équipe de Pelé a pris un carton supplémentaire face à Jau (4-0). L'entraîneur Espinoza, qui remplaçait Castilho depuis seulement deux mois, s'est vu, à son tour, gratifié d'un carton rouge par le comité directeur, pour incompétence. Comme toujours en Amérique latine, c'est le responsable technique qui paie les pots cassés.

Les autres clubs renommés, s'ils sont parvenus à tirer leur épingle du jeu en partageant les points, n'ont pas brillé outre mesure. Corinthians a dû se contenter d'un match nul (1-1) face à Corinthians, cependant que Portuguesa en faisait autant dans son duel avec Novo Belorizontino, et Palmeiras contre Piracicaba. Deux scores de 0-0 qui ne laisseront guère de souvenir.

En fait, en cette époque de surprises, ce sont les sans-grade qui mènent la danse. Après huit parties sans victoire, Ponte-Preta, l'équipe de Julio Cesar, où rien ne va plus depuis que son meilleur joueur défend les couleurs de la sélection, s'est inclinée (1-0) devant Paulista.

Quoique accroché par Ferroviaria (2-2), l'inter de Limeira conserve la tête, devant Jau et Santo André, le club du vétéran Luis Perreira. Bien équilibrée dans toutes ses lignes, cette formation soudée et intelligente paraît avoir tous les atouts dans son jeu pour conserver le maillot.

Classement : 1. Inter Limeira, 9 pts ; 2. Jau et Santo André, 7 pts ; 4. America, 6 pts ; 5. Palmeiras et Portuguesa, 5 pts.

Lettre du Brésil **(Alain Fontan)**

ON A PLEURÉ DANS LES FAVELAS

RIO DE JANEIRO. — C'est la foule aux voix innombrables, le petit peuple, celui qui fait la musique du carnaval et remplit les tribunes populaires de Maracana, qui a le plus fortement ressenti l'impact de l'élimination.

Les bals, prévus aux carrefours comme pour un immense 14 juillet tropical, ont laissé la place, samedi, à des masses silencieuses et désœuvrées. Plus de pétarcs, ni de drapeaux, ni de fanfares, ni de banderoles.

Tout avait bien commencé cependant, Careca avait ouvert la marque et Muller tiré sur le poteau de Bats ; la journée s'annonçait triomphale pour l'homme heureux.

Triste épilogue à l'issue de la série de coups de pied de buts qui donna la victoire aux Tricolores. On essuya des larmes, et aux quatre coins du pays, on noya le chagrin dans la cachaça, le tafia local.

La peine et la rancœur se transformèrent chez certains en agressivité et parfois des bagarres éclatèrent.

Tandis que devant le grand écran installé au bar du Méridien, les touristes français fêtaient joyeusement la victoire, dans les favelas, radios et télévisions étaient débranchées instantanément. Un silence mortel s'abattit sur les voitures et sur les « morros », ces collines couvertes de bidonvilles et de baraques équilibrées les unes sur les autres.

C'est vrai que l'on ne verra plus l'équipe du Brésil à la TV ? demandait un négrillon particulièrement inquiet. Elevés dans le culte du football, les enfants, avec cette tendance naturelle de considérer leurs héros comme invincibles, ont également été très marqués par l'élimination brutale de leurs favoris.

D'autres avaient des explications définitives. Un supporter vêtu du maillot jaune et vert de la sélection locale, affirmait : « C'est à la soixante-quatorzième minute, lorsque Zico a raté le penalty sifflé pour faute de Bats sur Branco, que le match a basculé. On ne peut pas perdre une chance semblable, dans une partie aussi dramatique ».

D'autres souhaitaient débouionner les dirigeants actuels, responsables de la longue série d'erreurs commises durant la préparation et endossées par l'entraîneur, Santana. « Il part à la retraite celui-là et ce n'est pas trop tôt », lançait un groupe d'exaltés.

Tous enfin étaient d'accord pour affirmer que le match valait une finale. En pareil cas, le désespoir des Brésiliens, ces éternels amoureux du football et de la victoire, aurait sans doute été moins grand.

ALGERIE (Mokhtar BOUDRAR)

Aucun répit pour la JET et le MP Oran

ALGER. — Pour la JET et le MP Oran, Mundial ou pas Mundial, les entraînements ont déjà repris. A priori, cela peut surprendre puisque le Championnat algérien ne reprendra que vers la fin août, début septembre. Mais il se trouve que pour les Tizi-Ouziens et les Oranais il y a leur rendez-vous avec les Tunisiens et les Egyptiens pour les quarts de finale de Coupe d'Afrique des clubs champions ou des vainqueurs de Coupe, qui se déroulera durant le mois de juillet.

Pour les hommes de Kahlef, le match aller contre les redoutables tunisiens de l'Espérance Sportive aura lieu dès le 4 juillet. Il n'est donc pas question de goûter aux joies de la plage, du soleil et des douces soirées estivales.

C'est ainsi qu'un premier match de préparation a eu lieu ce dernier à Tizi-Ouzou face, justement, au MP Oran, également concerné par les exigences de son prochain déplacement au Caire, ce qui lui permettra, contrairement à la JET, de bénéficier du traditionnel avantage, celui de jouer la seconde manche chez soi.

Pour en revenir à cette première préparation, qui s'est terminée sur la victoire de la JET, grâce à un but de Belhacen obtenu à la dix-septième minute, elle aura surtout permis aux deux entraîneurs de mieux situer la forme de leurs joueurs. Une seconde rencontre entre ces deux équipes aura d'ailleurs lieu ce jeudi, mais cette fois-ci à Oran.

D'autre part, si au niveau de la JET l'effectif est au grand complet avec un numéro 11, Djebbar, bien malchanceux l'année dernière, où il ne put disputer que deux ou trois rencontres en raison de plusieurs blessures, on ne peut en dire autant du MP Oran qui ne pense pas disposer de son gardien international, Drid, qui a rejoint son domicile, ni de son meneur de jeu, Sebbah, également blessé, moins gravement bien sûr, puisque son nouvel entraîneur, Lekkak, espère pouvoir le récupérer d'ici à quelques jours.

Au niveau de l'équipe nationale, pour qui le Mundial 86 n'est plus qu'un amer souvenir, ces quelques semaines de répit devraient lui permettre de se refaire une santé morale, en attendant le mois d'août où il lui faudra, déjà nous direz-vous, reprendre le collier pour affronter la Tunisie en éliminatoires des Jeux Africains 87 qui se dérouleront au Kenya.

Lettre d'Algérie

CHAMPIONNAT NOUVELLE FORMULE

Le Championnat d'Algérie de Division I se disputera la saison prochaine en deux groupes de seize clubs chacun, les deux premiers s'affrontant en fin de saison pour le titre de champion. Chaque groupe comptera six équipes du Centre, cinq de l'Est et autant de l'Ouest, réparties par tirage au sort dirigé. Outre les vingt équipes de Division I, les quatre premiers de chaque groupe de Division II seront promus en Nationale I. Cette formule restera en vigueur pendant deux ans, avant un retour à une seule division à seize clubs, les huit premiers de chaque groupe, les autres étant reléqués en Division II. Quant à la Division II, qui compte actuellement trois groupes, elle en comptera six la saison prochaine.

TUNISIE (HAKIM)

Refonte totale dès 1986-1987 ?

TUNIS. — La Fédération tunisienne de football a réuni son conseil fédéral pour arrêter plusieurs mesures qui seront soumises au ministre de la Jeunesse et des Sports pour approbation ; auquel cas, elles seront mises en application dès la saison prochaine.

Parmi les mesures les plus attendues, celle ayant trait à la composition des différentes divisions. On sait que le nombre de clubs composant la Division nationale a fait l'objet durant cette saison de longs palabres et multiples prises de position. A la fin du Championnat et au vu du classement final, les membres du conseil ont opté pour la solution qui arrange les représentants des clubs.

1. — Pour la saison 1986-1987 :

Division nationale formée de seize clubs : les quatorze déjà existants avec les deux clubs ayant obtenu le meilleur classement dans la Division d'Honneur qui sera constituée d'une poule unique de quatorze clubs ; les dix restants avec les quatre champions des quatre poules de la Division II.

Quant à la Division II, elle sera formée des quarante-deux clubs restants avec les dix-neuf champions des poules appartenant à la Division III. Le reste des clubs sera réparti sur les poules de la Division III.

2. — Pour la saison 1987-1988 :

Si la Division nationale va se stabiliser avec ses seize clubs, dont deux rétrograderont en Division d'Honneur et seront remplacés par les deux premiers clubs de cette division, la Division d'Honneur sera portée à seize clubs ; à savoir les deux clubs reléguées de la Division nationale en plus des dix restants dans la même division, auxquels se joindront les quatre champions des quatre poules formant la Division II.

Il est à noter que les deux derniers clubs de la Division d'Honneur pour la saison 1986-1987 joueront dans leur poule respective de la Division II. Pour cette dernière, les cinquante-six clubs composeront les différentes poules.

Comité du livre CCP 31 711-09 V LA SOURCE

EUROPE

YOUGOSLAVIE (Jovan VELICHKOVIC)

Dernière journée annulée

BELGRADE. — Le nouveau président de la Fédération, Saiber, essaye énergiquement de tenir ses promesses : « Je ferai tout mon possible pour sauver le football yougoslave. »

Et voici ses premières décisions.

Il a annulé la dernière journée du Championnat parce qu'il avait beaucoup de doute sur la régularité des résultats : Partizan contre Zeljeznicar : 4-0 ; Sarajevo contre l'Etoile Rouge : 0-4 ; Sutjeska contre Buducnost : 5-5 ; Celik contre Rijeka : 1-1 ; Velez contre Belgrade : 2-3 ; Voivodina contre Dynamo de Zagreb : 1-7.

Ce sont ces matches, ou plutôt ces résultats qui ont influencé le classement.

Ensuite, le nouveau président a fixé au 29 juin à 18 heures la date à laquelle tous les matches de la dernière journée auront été rejoués sous un contrôle très strict.

Ce n'est pas tout. Douze clubs, Partizan, l'Etoile Rouge, Velez, Rijeka, Dynamo de Zagreb, Buducnost, Celik, Sarajevo, Zeljeznicar, Voivodina, Sutjeska et Belgrade, commenceront la nouvelle saison avec six points de pénalité, à la condition qu'il s'agisse de la Première Division.

Le président de la Fédération examinera aussi la responsabilité des dirigeants des clubs impliqués dans des affaires antisportives.

On envisage la possibilité que les clubs yougoslaves ne participent pas, cette année, à des compétitions internationales.

Bien sûr, les clubs ont réagi à ces mesures.

Le président de Partizan, le général Loncar, a dit : « Nos joueurs ont occupé la première position, mais pas grâce aux résultats de la dernière journée. Partizan n'a pas encore besoin de jouer le match pour gagner le titre qui est déjà gagné. »

L'entraîneur de Partizan, Bjekovic, a dit : « Je n'ai pas l'intention de regrouper mes joueurs qui sont en vacances à l'étranger. Varga est membre de l'équipe belge de Liège. Dans ces conditions, je ne dirigerai pas mon équipe le 29 juin. Si c'est nécessaire, je démissionnerai. »

L'Etoile Rouge a regroupé ses joueurs au bord de la côte Adriatique, mais on ne sait pas où se trouve l'avant-centre Djurovski, qui a disparu.

Sarajevo a regroupé tous ses joueurs.
Au Dynamo de Zagreb, c'est le silence.
Vojvodina, sans commentaires.

Il est bien possible que la ligue des clubs de la Première Division boycotte les décisions de la Fédération.

Il est évident que la situation est très compliquée. C'est la raison pour laquelle la période des transferts des joueurs est ajournée.

Vendredi, au stade du Partizan, à Belgrade, l'équipe du journal *Tempo*, composée de footballeurs qui jouent à l'étranger, a battu l'équipe nationale de Yougoslavie par 2-1.

Les buts pour *Tempo* ont été réalisés par les joueurs du Paris-Saint-Germain : Susic et Halilhodzic.

POLOGNE (Czeslaw LUDWICZEK)

1986-1987 : Championnat new-look

VARSOVIE. — Alors que les vingt-quatre présélectionnés pour le Mundial mexicain sont en stage au centre sportif de Scheidegg en RFA, on se pose en Pologne des questions sur le Championnat qui vient de se terminer après la dernière journée ; un bruit courait selon lequel les résultats de certains matches auraient été truqués. Il s'agit de rencontres décisives pour les équipes reléguées en Deuxième Division. Certains journaux ont exprimé de tels soupçons, bien que ne donnant aucune preuve concrète.

L'union polonaise de football se devait de prendre une décision. Une réunion spéciale a été organisée avec la participation de membres du comité supérieur de la culture physique et du tourisme, les rapports des observateurs de l'union pour chaque match ont été examinés. Un communiqué annonce qu'aucune preuve ne permet de mettre en doute les résultats des rencontres soupçonnées, mais il y a des affaires qu'il faut éclaircir définitivement. L'union proposera un changement du règlement du Championnat polonais rendant impossible à l'avenir toute machination. Ce communiqué a provoqué immédiatement de nombreuses propositions afin de modifier le prochain Championnat. La plus sérieuse est celle qui prévoit l'application d'un système « play off » comme en football ou en hockey sur glace, l'introduction du « play off » en football allongerait la saison après trente journées de Championnat, les équipes classées de la première à la huitième places joueraient pour le titre de champion et les autres pour conserver leur rang en Première Division. Cela exclurait tout truquage, c'est l'union polonaise de football qui prendra la décision, peut-être à la 1-juillet.

France Football et RADIO FRANCE INTERNATIONALE RFI présentent

« FOOTBALL DU MONDE »

magazine mensuel du football international

Dix-septième émission

Jeudi 3 juillet 1986

de 21 h 5 à 22 h 26 sur **RFI**

« BILAN DU MUNDIAL »

Emission proposée par Gérard Dreyfus (RFI), avec la participation des journalistes de « France Football » et de RFI

Ondes moyennes 406 mètres, 738 kHz (région parisienne)
Ondes courtes 49 mètres, 6175 kHz

LE CHALLENGE EUROPÉEN

France Football adidas

CLASSEMENT

1. Real Madrid	24
2. Bayern	17
Juventus	17
Liverpool	17
Paris-SG	17
PSV Eindhoven	17
7. FC Barcelone	15
8. Anderlecht	14
FC Bruges	14
10. Manchester United	12
Porto	12
Stuttgart	12
Werder Brême	12
West Ham	12
15. Everton	11
Hearts	11
Nantes	11
Neuchâtel	11
Oxford	11
AS Roma	11

ET LA COURSE AU SOULIER D'OR

SAISON 1985-1986

CLASSEMENT

● **Championnats printemps-automne (Union soviétique et pays nordiques)**

	B	M
PROTASSOV (Dniepr)	35	34
BASTRUP (Ikast)	20	30
LIUS (Ilves)	19	22
NIELSEN (Brondby)	17	30
PEDERSEN (Esbjerg)	17	30
SIMONSEN (Vejle)	16	30
NORAGER (1903)	15	30
BORDINGGAARD (Odense)	15	30
HJELM (Ilves)	14	22
V. KLEMENTIEV (Zenith)	14	34
S. RODIONOV (Spartak)	14	34
RANTANEN (HJK)	13	22
O. TARAN (Dniepr)	13	34
F. TCHERENKOV	13	34

● **Championnats été-été**

	B	M
VAN BASTEN (Ajax)	37	34
POLSTER (Austria)	33	36
COLAK (Samsunspor)	33	36
HAGI (Sportul Bucarest)	31	34
M. FERNANDEZ (Sporting)	30	34
PACHEV (Trakia)	30	30
LINEKER (Everton)	30	42
PITURCA (Steaua Buc.)	29	34
VANDENBERGH (Anderlecht)	27	34
DETARI (Honved)	27	30
McAVENNIE (West Ham)	26	42
CASCAVEL (Guimaraes)	25	30
KRINGS (Beggen)	25	22
HUSS (Grevenmacher)	25	22
BICU (Univ. Craiova)	25	34
GULLIT (PSV)	24	34
McCOIST (Rangers)	24	36
BOCANDE (Metz)	23	38
KACHMEROV (Beroe)	23	30
HOUTMAN (Groningen)	23	34
KRANJCAR (Rapid)	23	36
BEUGNIES (Charleroi)	22	34
KUNTZ (Bochum)	22	34
H. SANCHEZ (Real Madrid)	22	34
RUSH (Liverpool)	22	42
ALDRIDGE (Oxford)	22	42
ERIKSEN (Feyenoord)	22	42
COP (D. Vinkovci)	22	34
ALLGOWER (Stuttgart)	21	34
HARFORD (Luton)	21	42
THYCOSEN (Lausanne)	21	30
LUNDE (Young Boys)	21	30
OKTAY (Malatyaspor)	21	36
ZGUTCZYNSKI (Gornik Zabrze)	20	30
NEUBARTH (Werder Brême)	20	34
GOMEZ (Porto)	20	30
PAPIN (FC Bruges)	20	34
ARGUIROV (Etar)	20	30
LINFORD (Fortuna)	20	34
COTTEE (West Ham)	20	42
DRABITS (Austria)	20	36
THORENSEN (PSV)	20	34
BURSAC (Sutjeska)	20	34

ROUMANIE (Aurel NEAGU)

Steaua dans un fauteuil

BUCAREST. — La 34e et ultime journée du Championnat a consacré, comme c'était prévu, l'équipe de Steaua Bucarest. Malgré sa défaite lors du dernier match face à l'Universitatea Craiova (5-4), l'issue du Championnat ne faisait plus guère de doute. Ce titre est le onzième et le second de suite. Après sa victoire en Coupe d'Europe face à Barcelone à Séville, Steaua a agrandi le nombre de ses supporters. Chaque déplacement de cette équipe devient une véritable fête. Malgré quelques changements de joueurs, les principes de l'équipe restent les mêmes : jeu technique et collectif, milieu de terrain très dense, défenseurs accrocheurs et attaquants efficaces. Depuis la quatrième journée, Steaua n'a pas quitté la tête du classement et n'a subi seulement que trois défaites, a enregistré cinq nuls.

Les dauphins de Steaua ont été Sportul Bucarest et Universitatea Craiova qui participeront tous les deux à la Coupe de l'UEFA. La finale de la Coupe de Roumanie se disputera le 25 juin entre Steaua Bucarest, qui rêve d'un double et Dinamo Bucarest. On espère que ce sera la fête du football, puisque cette finale met aux prises les deux meilleures équipes du pays.

COUPE (Demi-finales)

Jiul Petrosani - Steaua Bucarest	1-
Din. Bucarest - Vict. Bucarest	4-

CHAMPIONNAT (34e et dernière journée)

Sport. Studentesc - FC Olt	7-
Rapid Bucarest - ASA Tg Mures	2-
Univ. Craiova - Steaua Buc.	5-
Univ. Cluj-Napoca - Petr. Ploiesti	1-
Corvinul Huned. - Dinamo Bucarest	2-
Polit. Timisoara - FC Arges Pitesti	
FCM Brasov - FC Bihor Oradea	5-
Gloria Buzau - Victoria Bucarest	0-
SC Bacau Chimia - RM Vilces	3-

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.
1. Steaua Bucarest	57	34	26	5	3	79	2
2. Sportul Sudent.	48	34	19	10	5	57	4
3. Univ. Craiova	46	34	20	6	8	65	3
4. Dinamo Bucarest	46	34	20	6	8	49	2
5. Corv. Huned.	37	34	17	3	14	64	5
6. FC Arges Pitesti	36	34	16	4	14	39	4
7. Univ. Cluj-N.	33	34	14	5	15	51	5
8. Rapid Bucarest	33	34	14	5	15	41	5
9. Petroiul Pitesti	31	34	11	9	14	34	4
10. FC Bacau	30	34	14	2	18	45	5
11. FCM Brasov	30	34	11	8	15	35	5
12. Victoria Bucarest	29	34	9	11	14	36	4
13. FC Olt	29	34	11	7	16	42	5
14. Ch. RM Valcea	29	34	12	5	17	36	5
15. Gloria Bzeuée B.	28	34	10	8	16	45	6
16. Polit. Timisoara	27	34	11	5	18	48	5
17. ASA Tg. Mures	26	34	10	6	18	30	5
18. FC Bihor Oradea	17	34	5	7	22	26	7

Buteurs : Hagi (Sportul), 31 ; Piturca (Steaua Bucarest), 29 ; Bicu (Universitatea Craiova), 25 ; Petcu (Corvinul Hunedoara), 19.

ALBANIE (A. ARNU)

Dinamo, la juste récompense

Ce fut un finish d'enfer, tout se joua lors de la dernière journée, et le suspense dura jusqu'à la dernière minute.

Pour Dinamo, ce titre (le 14e) récompense son début de Championnat remarquable. L'équipe a fourni son meilleur jeu au bon moment, ce qui met en évidence la force de l'équipe ainsi que le travail et l'intelligence de l'entraîneur Frasheri, et des joueurs clés, comme Luarasi, Tarrazi et Demollari.

Flamurtari a montré tout au long du Championnat qu'il était une équipe très stable, avec une bonne ligne d'attaque.

A la troisième place, le champion sortant qui, pour être européen la saison prochaine, n'a plus qu'une chance, la Coupe. Mais il devra pour cela disputer une place de finaliste contre Partizani, et quand on connaît la forme que cette équipe a montré ces derniers temps (20 points sur 24 possibles, en douze matches, ce qui l'a fait passer de la 12e place à la 4e) on sait que la tâche sera ardue.

La saison prochaine, Besiidhja et Shkëndia joueront en Deuxième Division, pour laisser la place à Skenderbev de Korsa et Besa de Kavaje.

TCHECOSLOVAQUIE

(30e et dernière journée)

Sigma Olomouc - TJ Vitkovice	6-3
Sparta Prague - Lokomotiva Kosice	8-1
Slavia Prague - Inter Bratislava	4-1
Spartak Trnava - DB Bystrica	1-1
Dyn. Ceske Budejovice - Tatran Presov	2-0
DAC Dunajska Streda - Dukla Prague	0-0
ZVL Zilina - Bohemians Prague	0-2
Banik Ostrava - RH Cheb	4-0

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.
1. TJ Vitkovice	47	30	14	12	4	48	32
2. Sparta Prague	37	30	15	7	8	48	32
3. Dukla Prague	34	30	13	8	9	60	34
Sigma Olomouc	34	30	12	10	8	55	40
Bohem. Prague	34	30	12	10	8	50	38
Slavia Prague	34	30	15	4	11	37	29
7. RH Cheb	31	30	14	3	13	49	48
8. Banik Ostrava	30	30	12	6	12	41	32
9. DB Bystrica	28	30	10	8	12	36	43
10. Spartak Trnava	27	30	9	9	12	25	32
Dun Streda	27	30	9	9	12	36	45
12. Tatran Presov	26	30	11	4	15	28	44
ZVL Zilina	26	30	9	8	13	30	50
14. Ceske Budejov.	25	30	9	7	14	31	39
15. Lok. Kosice	24	30	9	6	15	36	45
16. Inter Bratislava	23	30	9	5	16	24	54

Buteurs : Griga (Sparta Prague), 19 ; Lauda (Olomouc), 16 ; Novak (Sparta Prague), 15.

FINLANDE

(9e journée)

Ilves - Kops	1-1
Kups - Haka	1-0
OTP - Kuusysi	0-1
Rops - PPT	0-0
TPS - Koparit	2-1
HJK - MP	2-2

1. Kuusysi	12	9	5	2	2	13	6
HJK	12	9	4	4	1	13	7
TPS	12	9	5	2	2	18	9
4. Rops	10	9	4	2	3	16	10
Ilves	10	9	4	2	3	17	17
6. Haka	9	9	3	3	3	12	11
PPT	9	9	3	3	3	10	14
Kups	9	9	4	1	4	9	13
9. Koparit	8	9	2	4	3	9	13
MP	8	9	2	4	3	12	14
11. Kops	4	9	1	2	6	8	15
12. OTP	3	9	1	1	7	6	13

NORVEGE

(8e journée)

Bryne - Lillestrôm	0-2
Mjoendalen - Kongsvinger	4-0
Rosenborg - Hamarkameratt	1-0
Trommen - Viking	0-0
Tromsø - Molde	0-2
Vaalerengen - Start	1-0

Classement

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.
1. Bryne	11	8	5	1	2	14	7
2. Mjoendalen	10	7	5	0	2	12	6
Start	10	8	5	0	3	11	5
Hamarkameratt	10	8	4	2	2	10	7
Vaalerengen	10	8	4	2	2	9	8
6. Rosenborg	9	8	4	1	3	11	8
7. Lillestrôm	8	8	4	0	4	8	7
Kongsvinger	8	8	3	2	3	6	11
9. Tromso	6	8	2	2	4	9	12
Molde	6	7	2	2	3	7	11
11. Viking	3	8	0	3	5	3	10
Trommen	3	8	1	1	6	8	16

France Football
Edition de la S.N.C. *L'Equipe* au capital de 50 000 F.
Durée 99 ans du 12 juin 1985.
Principaux associés : S.A. les Editions P. AMAURY, S.A.R.L. *L'Equipe*
10, rue du Fg-Montmartre
75438 Paris Cedex 09
Tél. : 42-46-82-33
n° 2.098

Directeur général, Directeur de la publication : Jean-Pierre COURCOL
Directeur général adjoint en charge de la rédaction : Robert PARIENTE
Rédacteur en chef : Jacques THIBERT
Rédacteur en chef adjoint : Jean-Marie LORANT
Adjoint à la rédaction en chef : Denis CHAUMIER
Leader : François de MONTVALON

RÉDACTION
Didier BRAUN, Claude CHEVALLY, Pierre-Marie DESCAMPS, Patrick DESSAULT, Gérard EJNÈS, Gérard ERNAULT, Gérard ETCHEVERRY, Jean-Marie LANOË, Vincent MACHENAUD, Eric MAITROT, Jean-Paul OUDOT, Jean-Philippe RETHACKER, Dominique ROUSSEAU, Victor SINET, Patrick URBINI, Marc VAN MOERE, Jean-Jacques VIERNE.

Rédacteur en chef technique : Gilbert CHALEIL
Hubert LESEURRE (adjoint)
Jean-Luc COURTHIAL
et Hugo BONNEVAL

ADMINISTRATION
S.N.C. L'EQUIPE
Directeur technique : Jacques MARTINEAU
Fabrication : Lionel PLANQUART
Promotion : Pierre GIRARDOT

SERVICES COMMERCIAUX
25, avenue Michelet
93408 Saint-Ouen Cedex
Tél. : 42-62-82-15
C.C.P. Paris 9427-90 C

ABONNEMENTS
ATENA Service abonnements *France Football*, Tour Playel Ouest 93200 Saint-Denis. Tél. : 48.09.67.11 (9 h-12 h 30/13 h 30/17 h 30)
FRANCE DOM-TOM (voie maritime) 3 mois : 135 F ; 6 mois : 270 F ; 12 mois : 530 F
ETRANGER 3 mois : 200 F ; 6 mois : 395 F ; 12 mois : 780 F
VOIE AERIENNE Renseignements sur demande

• CHANGEMENT D'ADRESSE
Un franc et l'une des dernières bandes. Pour les changements d'adresse de vacances comportant deux opérations (départ retour), 2 F

• PUBLICITÉ
MANCHETTE SPORT
10, rue du Fg-Montmartre
75009 Paris. Tél. 42-46-58-22
Directeur : Louis Gillet

Commission paritaire n° 64.437

Distribution N.M.P.P.

OJD DIFFUSION - PUBLICITÉ 1985
Le numéro de *FRANCE FOOTBALL* daté du mardi 17 juin 1986 n° 2.097 a été tiré à 303.705 exemplaires

Impression : Imprimerie de Massy - Jean Didier
Imprimerie de La Noue
Imprimerie IFAR
Travail exécuté par une équipe d'ouvriers syndiqués

Tous les textes et photographies sont placés sous le Copyright *France Football* et « Presse-Sports ». Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

reusch

Les vieux loups ont encore faim...

C'est une horde de vieux loups affamés qui s'est ruée sur l'Ogre soviétique, surpris au milieu de la steppe qu'il pensait dégagée jusqu'aux demi-finales au moins. La peau tannée par trois campagnes de chasse consécutives — l'Europeo 80 (sauf pour Vercauteren), le Mundial 82, l'Euro 84 —, Jean-Marie Pfaff dit « Fou-des-bois » à (gauche), Frankie Vercauteren dit « Gauche-à-gauche » (au centre) et Jan Ceulemans, le chef de la meute, dit « Court-toujours » (ci-contre), se sont refait le poil sur le dos des Soviétiques.
(Photos Patrick BOUTROUX)

... les jeunes crocodiles aussi

Ils avaient les dents longues, longues. Mais les pattes un peu courtes. Marre de moulliner derrière les anciens. Finalement les « grandes gueules » se sont décidées à pratiquer la politique des ronds de jambes. Sur le terrain. En récompense, Scifo (ci-contre) et De Mol (en haut) ont pu croquer un bon bout de gâteau.
(Photos Patrick BOUTROUX)

Décalage horaire

Au premier tour, les Marocains étaient en avance. Premiers de leur groupe. Ils pensaient que leur heure, africaine, allait sonner contre la RFA. Khalifa remontait les pendules devant Magath (en haut), Khairi était toujours dans le temps juste, malgré Berthold (ci-dessous), et Bouyahiaoui faisait tic-tac pour embêter Allofs (ci-contre). Peine perdue, à trois minutes de la fin, Matthäus leur a rappelé que la ponctualité était une vertu allemande.

(Photos Jean-Claude PICHON)

La griffe du Lion

Après une qualification tirée par les cheveux, les Anglais se sont rebiffés à l'image d'un Samson très saignant (ci-contre). Trois buts contre les Polonais, autant contre les Paraguayens, l'Angleterre s'est trouvé une attaque et un nouveau style. La griffe du Lion doit beaucoup à Beardsley, le très incisif attaquant de Newcastle (ci-dessus), et surtout à Lineker (ci-dessous) qui déchire les défenses au bon endroit et au bon moment.

(Photos Jean-Claude PICHON et Robert LEGROS)